Diasporiques

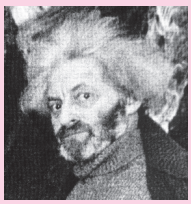
n° 34 Juin 2005

Dans ce numéro :

Entretien avec

Lloïca Czackis (p. 5)

Une rencontre :



I. Celnikier (p. 16)

Le dernier Juif...

de Kaboul (p. 28)

Chant funèbre dans la forêt de Bronowice (page 41)

D.R.

Diasporiques est une revue trimestrielle
Prix au numéro : 5,50 euros. Conditions d'abonnement page 2

Sommaire

Editorial : Et maintemant ? 3

Deux lettres à nos lecteurs 4

Entretien : Lloïca Czackis 5

Humeur 10

Culture :

Livres 11

Cinéma : *Le royaume de leurs rêves* 15

Arts : Isaac Celnikier 16

Cuisine : soupes estivales... 18

Musique : Arthur Arshawsky 19

Littérature : Cyrille Fleischman 20

La revue des revues 22

Tribune libre : militer pour la paix 25

Opinion : donner du contenu à l'identité 26

Textes :

Le dernier Juif de Kaboul 28

Les Juifs dans l'Iran actuel 30

Les Russes à Berlin 33

« Dieu n'aime pas le sionisme » 36

Deux tranches de pain avec du fromage 38

Brève rencontre avec un raciste ordinaire 40

Récit : Lemberg en Galicie 41

Poésie 46

La mémoire 47

Rencontre avec l'AACCE 48

Brèves 52

Lettres des lecteurs 54

Convivialité 55

La vie du Cercle 56

Diasporiques est une revue trimestrielle de réflexion politique et culturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.
Adresse de la Rédaction : c/o J. Burko, 56 rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris.
Directeur de la publication : Philippe Lazar.
Comité de rédaction : Françoise Basch, Jacques Burko (rédacteur en chef), Régine Dhoquois-Cohen, Edmond Kahn, Martine Kis, Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Carol Mann, Fania Pérez, Dorothée Rousset, Georges Wajs, Antoinette Weil.
Conseil d'orientation : les précédents plus Etienne Brunswic, Elise Marienstras, Richard Marienstras, Freddy Spira.
Correspondants : Nelly Furman : États-Unis. Carol Mann : Bosnie, Afghanistan et ailleurs. Johannes Gielge : Autriche. Claude Rosenkovitch : Jérusalem. Henri Sobowiec : délégué à la Galicie septentrionale. Martine Kis : veille en Hongrie. Harry Carasso : veille en Roumanie.
Délégués régionaux : Muriel Klein-Zolty : Alsace. Jean-Marc Izrine : Toulouse. Samuel Ghiles Meilhac : Grenoble.
Relations extérieures : tout le monde !
Père Joseph du rédacteur en chef : Berthe Burko-Falcman.
Notre Curnonsky : Sylvie Kuczynski-Lévy.
Maquette : Corinne Dupuy *et al.*
Mise en page : François Lévy.
Corrections : Antoinette Weil.
Travaux graphiques : Benjamin Lévy.
Impression : Présence graphique, Monts (37).
N° ISSN 1276 4248.
N° de commission paritaire : 1103 G 78821.

Les textes publiés par* Diasporiques *n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Conditions d'abonnement : Abonnement annuel (4 numéros) : 20 euros. Abonnement de soutien : 30 euros ou plus.
Faites-nous part de votre adresse électronique si vous en avez une. Il suffit pour cela d'envoyer un courriel à
postmaster@cercle-gaston-cremieux.org
Cela nous facilitera les contacts avec vous. Merci !

Nos sites web :
www.diasporiques.org
et
www.cercle-gaston-cremieux.org

Diasporiques est en vente dans les librairies suivantes :
Art et littérature, 120 boulevard du Montparnasse, Paris 6e
Bibliothèque du Centre Medem, 52 rue René-Boulanger, Paris 10e
Dédale, 4ter rue des Écoles, Paris 5e
La Hune, 170 boulevard Saint-Germain, Paris 6e
Librairie de la Maison de la Culture Yiddish, 18 passage Saint-Pierre-Amelot, Paris 11e
Librairie du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, 71 rue du Temple, Paris 3e
Librairie polonaise, 124 boulevard Saint-Germain, Paris 6e

Et maintenant ?

Les Français ont massivement tranché : la France ne ratifiera pas le projet de loi constitutionnelle de l'Union Européenne. Pas plus que ne le feront les Pays-Bas.

Fallait-il consulter directement nos concitoyens à ce propos ? On ne peut nier que la décision de le faire a provoqué chez eux un regain d'intérêt pour le politique. Mais cela s'est fait au prix d'un renforcement implicite de leur antiparlementarisme traditionnel (« Enfin, on *nous* demande notre avis ! ») et de la prétendue légitimité de la procédure référendaire. Si la souveraineté populaire constitue – étymologiquement et essentiellement – le fondement même de la démocratie, on connaît trop les pièges du référendum pour penser qu'il en est la meilleure expression. Combien de Français ont-ils répondu en toute connaissance de cause et en toute conscience à la « vraie » question posée : le bilan des avantages et inconvénients de ce projet *par rapport* à la situation présente est-il globalement positif ?

Hormis les cas où il s'agit de ratifier solennellement des décisions déjà massivement acquises (comme la fin de la guerre d'Algérie par exemple), le recours au référendum (son utilisation donc comme instrument de *choix*) est contestable, et nous venons d'en avoir une illustration : chacun sait que les motivations du non étaient des plus diverses et que le résultat final est celui d'un bien problématique mais inévitable amalgame. Dans une consultation référendaire, le oui et le non n'ont évidemment pas la même signification politique : exactement de la même manière qu'une motion de censure ne constitue en aucune façon un programme de gouvernement, elle est – étape obligée pour parvenir à un changement – le simple rejet de celui qui est en place ! Si l'on avait voulu éviter de se retrouver dans cette situation préoccupante, c'est le Parlement qu'il aurait fallu saisir, comme cela s'est fait dans la majorité des pays de l'Union, et il ne fait aucun doute que sa réponse eût été largement positive. Les partisans du non auraient évidemment protesté, mais sans que l'on ait affaire aux déchirements qui se sont produits au cours des derniers mois.

La Gauche aura sûrement beaucoup de mal à sortir du piège dans lequel elle s'est ainsi laissée enfermer. Est-il concevable d'en recoller durablement les morceaux dans un futur proche ? Il faudrait avoir l'optimisme chevillé au corps pour y croire vraiment, ne serait-ce que dans la mesure où les divergences qui se sont révélées sont en fait pour une grande part liées au débat de fond, jamais tranché, entre les réformistes et les tenants d'une rupture avec le capitalisme ; ou encore entre ceux qui considèrent que le mot « libéralisme » appartient à l'histoire et au vocabulaire de la Gauche et ceux qui l'assimilent à la dominance du marché. Mais avons-nous le droit de renoncer à toute tentative en ce sens, sauf à décider, avec une lucidité balayant toute espérance, que la Gauche doit abandonner pour une période indéterminée toute perspective de gouverner le pays ? Prenons garde en tout cas de ne pas nous laisser complètement détruire nous-mêmes par cette malheureuse consultation. Les réactions au sein même du Cercle Gaston-Crémieux ou de l'ensemble des lecteurs de *Diasporiques* ne peuvent être que très contrastées : respectons cette diversité. Certains vivent comme catastrophique la situation présente, et ils ont de bonnes raisons d'éprouver ce sentiment ; d'autres estiment qu'il faut à tout moment essayer de réagir, même s'ils ont conscience des grands dangers auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés.

Si l'on se refuse à baisser les bras, il est impératif en tout cas de ne pas recommencer la campagne référendaire en lançant de nouveaux anathèmes. La situation est ce qu'elle est. Elle aurait pu être différente, mais tel n'est pas le cas. Jouer au petit jeu de « à qui la faute ? » serait une façon de faire celui de la Droite. Même s'il y a peu de chances que nous soyons entendus, il est de notre devoir de demander que soit tenu un autre langage. Les citoyens se sont exprimés, et fortement : plaçons-nous délibérément dans la nouvelle donne ainsi créée. Il serait hautement préférable à de nouveaux et stériles affrontements qu'à gauche les partisans de l'Europe qui ont voté oui et les partisans de l'Europe qui ont voté non se retrouvent pour étudier et dire, *ensemble*, comment ils vont faire évoluer *désormais* la construction européenne. Car, au-delà des critiques ou des sarcasmes, nos partenaires européens nous attendent maintenant au tournant : nous ne pouvons éviter d'imaginer et de proposer des solutions à la crise que nous avons provoquée.

C'est sans doute un peu plus facile pour ceux qui ont voté non de prendre en la matière des initiatives et, par une attitude mesurée, de tenter de renouer un dialogue constructif avec ceux qui, en toute sincérité et souvent avec une profonde inquiétude de ne pas être majoritaires, ont voté en faveur du projet. Ce serait en tout cas pour eux une manière de démontrer leur sincérité dans leur double engagement : contre le texte rejeté mais pour l'Europe. La façon dont les partisans du oui réagiraient à cette éventuelle et souhaitable proposition serait également un bon test de leur capacité à accepter le verdict populaire que certains ont bien imprudemment appelé de leurs vœux. ■

À nos lecteurs

Un mot du Rédacteur en Chef

Chers lecteurs, chers amis,

L'homme n'a qu'une seule vie, et tant de choses importantes à faire dans ce court laps de temps… Il nous faut alors, de temps à autre, abandonner une tâche, quelque captivante qu'elle soit, pour se consacrer à d'autres travaux. Voici que mon tour est venu. J'abandonne ainsi aujourd'hui, non sans regret, le comité de rédaction de notre revue.

La création puis le développement de *Diasporiques* m'ont beaucoup occupé depuis presque neuf ans. C'était une aventure et un pari passionnants que de créer, au milieu d'un groupe de bénévoles enthousiastes mais sans grande expérience, une revue qui puisse se mesurer à ce que font les professionnels chevronnés. Et quand on compare ce numéro au premier que nous avons sorti sur douze pages à grande peine, on est un peu attendri – et un peu fier aussi.

Étant donné les moyens humains limités voire dérisoires dont dispose la revue, chacun doit s'impliquer sans réserve. Il n'y a pas eu de jour, je crois, au cours de ces années sans que j'aie à travailler à *Diasporiques,* au détriment d'autres projets. À présent que l'équipe est rodée, qu'elle s'enrichit aussi de nouveaux (-elles) participant(-e)s, il est possible de passer la main. Un changement propre à secouer la sournoise routine qui s'installe dans toute activité itérative, et qui entraînera inévitablement une inflexion dans la ligne de la revue. Ce sera certainement dans le bon sens.

Un des regrets que j'éprouve en partant est que *Diasporiques* n'a pas réussi à atteindre un nombre d'abonnés supérieur à, disons, mille pour rester modeste. Cette revue devait, dans mon esprit, servir de lien entre tous les Juifs diasporiques et laïques dispersés en France et ailleurs, qui n'avaient pas de tribune où s'exprimer librement. Cet objectif n'a été encore que partiellement atteint. Mais il demeure à la portée de mes successeurs !

Diasporiques ne publiera plus de billets insolents de J.S. Nakhalnik ni de rubriques culturelles signées J. Lipszowicz. En revanche, je soumettrai de temps en temps au nouveau comité de rédaction une proposition d'article sous ma propre identité ; j'espère que certains seront publiés. À bientôt donc ! ■

Jacques Burko

Un mot du Directeur de publicaton

Un départ qui laisse un vide

Pour les raisons qu'il explique parfaitement lui-même dans le mot ci-dessus, Jacques Burko a décidé de mettre un terme à ses fonctions de rédacteur en chef de *Diasporiques* à l'issue de la publication du présent numéro de la revue – le numéro 34 – qui succède à rien moins que le tiers d'une centaine de numéros dont il fut l'artisan régulier, compétent, imaginatif et passionné. Car si le titre de « redchef » ou de « redenchef » n'a été officialisé que récemment, c'est bien depuis les origines que Jacques Burko exerce en fait la responsabilité correspondante. Depuis qu'en 1996 est venue l'idée de donner au Cercle Gaston-Crémieux un véritable instrument de diffusion « de ses réflexions et de ses libres débats sur le fait juif en France et dans le monde » bien au-delà du groupe inévitablement restreint de ses adhérents. Le talent personnel et les qualités d'animateur de Jacques sont pour beaucoup dans le fait que notre revue compte aujourd'hui plusieurs centaines d'abonnés, dont la plupart renouvellent régulièrement leur abonnement lorsqu'il parvient à son terme.

Il va sans dire qu'il est extrêmement difficile de « remplacer » Jacques Burko. Aussi avons-nous pris la décision de mettre en place, à titre transitoire, un « collectif de rédaction » (Martine Kis, Jean-François Lévy, Georges Wajs et moi-même) qui s'efforcera de maintenir *Diasporiques* au niveau de qualité où cette revue a été portée, et qui travaillera, pour ce faire, en étroite coopération avec le comité de rédaction actuellement en place.

Nous indiquerons à nos lecteurs, dans le numéro 35 (dont la parution, prévue en septembre, ne devrait pas être retardée) ce que seront les impulsions nouvelles données à la revue pour lui permettre de franchir avec succès cette étape majeure de son évolution. Une étape dont on sait bien qu'elle était un jour inévitable mais dont l'occurrence constitue un défi que nous nous devrons, vis-à-vis de nos lecteurs, de relever. De cette « ardente obligation » qui nous saisit nous devons aussi être reconnaissants à Jacques : il a mis la barre très haut. ■

Philippe Lazar

Lloïca Czackis :

« Le tango yiddish exprime une douleur cachée sublimée en force »

« Ce n'est pas un chant d'auto-commisération, il exprime parfaitement une volonté de résistance, une force, une volonté de vivre » dit du tango yiddish Lloïca Czackis, jeune mezzo-soprano de grand talent[1] *dont on peut dire que la rencontre avec cette musique a bouleversé l'existence. Elle a bien voulu nous en confier les raisons dans un entretien chaleureux et émouvant dont on trouvera ci-dessous une transcription aussi fidèle que possible.*

Diasporiques : Nous avons fait connaissance, Lloïca Czackis, grâce à l'initiative prise à la fin de l'année dernière par plusieurs associations juives diasporiques d'organiser, fin 2005, une rencontre de « jeunes Juifs laïques »[2]. Comment en aviez-vous entendu parler et qu'est-ce qui vous a poussé à venir aux réunions préparatoires à cette rencontre ?

Lloïca Czackis : C'est à la Bibliothèque Medem – Maison de la culture yiddish (où je travaille) que j'en ai vu l'annonce. Je n'étais pas sûre d'être vraiment concernée, tant on est sollicité par de multiples propositions. C'est l'une de mes amies qui m'a finalement convaincue de venir avec elle, et elle a eu bien raison de le faire. Ma première rencontre avec la culture yiddish s'était en fait produite un peu de la même façon : par hasard, et elle a été, elle aussi, très fructueuse. Depuis disons cinq ou six ans, je m'intéresse beaucoup à la question identitaire, c'est peut-être l'âge où l'on commence à se poser des questions sérieuses…

Photo Richard Scharma

Lloïca Czackis en concert... (voir p. 53)

D. : Le grand âge certes ! Est-il encore permis de vous demander le vôtre ?

L.C. : Oui, j'ai trente et un ans *(rires)* ! J'ai été très heureuse de constater que je n'étais pas seule à penser à ce genre de problèmes et à reconnaître l'importance pour nous de réfléchir à ce que pouvait être notre identité de Juifs post-Shoah. Pour ma génération, il est sans doute plus facile de retrouver un lien avec le passé – plus spécifiquement avec le passé yiddish en ce qui me concerne – et avec les traditions que pour la génération de mes parents, qui était trop proche de la douleur du génocide. J'ai souvent parlé avec des gens de la même génération que les survivants et leurs enfants, et j'ai constaté qu'il était très difficile de prendre un minimum de distance par rapport à ce sujet. Pour ma génération, ce n'est pas vraiment plus « facile » mais cela devient simplement possible de prendre ce recul… Et mes recherches sur la musique juive m'ont beaucoup aidée dans cette quête.

D. : Où êtes-vous née, Lloïca ?

L.C. : En Allemagne, par hasard encore, si je puis dire. Mes parents sont tous deux d'Argentine mais, au moment de ma naissance, mon père (il est pharmacologue) travaillait dans un laboratoire situé à Karlsruhe. Nous avons ensuite vécu une quinzaine d'années au Venezuela, où j'ai donc passé ma prime enfance et mon adolescence.

D. : Vos parents sont tous deux juifs ?

L.C. : Oui !

D. : Ont-ils une pratique religieuse ?

L.C. : Non, aucune. Mon père est athée ; pour ma mère, c'est un peu moins clair, mais elle ne fréquente pas

[1] www.lloicaczackis.com/tangele.htm

[2] Cette rencontre aura lieu à la Mairie du XIIIe arrondissement de Paris, en janvier 2006. Des renseignements plus précis figureront en temps utile sur le site de *Diasporiques* (www.diasporiques.org).

pour autant la synagogue. Chez nous, nous n'avons jamais parlé ni de religion ni de politique… La situation politique en Argentine était en ces temps-là, comme vous le savez, très difficile, entièrement sous la coupe d'une dictature militaire. Ce n'est qu'ultérieurement que je me suis rendu compte que mes parents étaient en fait très meurtris par cette situation…

D. : Leur silence vis-à-vis de la politique n'était-il pas simplement une façon de vous protéger ?

L.C. : Je pense que c'était une façon de protéger ma liberté de pensée plutôt que ma liberté tout court. J'ai toujours eu le privilège d'être encouragée par mes parents à penser et à agir en toute liberté, en tous domaines : scolaire, spirituel, politique ou professionnel. Même lorsque j'hésitais beaucoup sur ce que je voulais faire à la fin de mes études, ils ne sont pas intervenus du tout.

D. : Vos parents n'ont donc jamais tenté de vous influencer ?

L.C. : Non, jamais ! Ni moi ni mon frère. Et pas plus mon demi-frère.

D. : Votre mère a-t-elle aussi une activité professionnelle ?

L.C. : Oui, elle est professeur… de musique !

D. : Tiens, tiens, comme c'est curieux ! Que vous ayez choisi une voie parallèle à celle de votre mère prouve en tout cas que vous vous entendez bien avec elle !

L.C. : Oui ! Et nous avons toujours fait beaucoup de musique à la maison. Mon père, même s'il n'est pas musicien professionnel, chante. Il a même fait partie des chœurs de l'opéra, au Venezuela. Et lorsqu'on avait besoin d'enfants pour chanter à l'opéra, mon frère et moi étions souvent embauchés ! Quant à ma mère, elle est très intéressée par le folklore latino-américain et aussi par la musique juive. Avant ma naissance, elle était chanteuse dans des institutions juives… Mais sa vocation était quand même plutôt d'enseigner, la guitare en particulier. J'ai donc eu une double influence : classique par mon père et plus proche des folklores par ma mère…

D. : On comprend aisément que dans des familles comme la vôtre on ait autre chose à faire que de parler politique !

L'appel de la musique

L.C. : Au Venezuela, j'ai effectué ma scolarité primaire et secondaire dans une école juive, où ma mère enseignait la musique. La communauté juive vénézuélienne est, en règle générale, très aisée, et j'ai vécu des moments difficiles dans cette école parce que ce milieu fortuné ne me convenait absolument pas. Mon expérience de la judéité au travers de mes camarades fut même, disons-le, assez catastrophique. Je fermais les oreilles pendant les cours d'hébreu et de Torah. Du coup, je me suis mise à éprouver, à cette époque, une véritable répulsion vis-à-vis des Juifs dans leur ensemble. Il a même fallu me changer d'établissement vers la fin de ma scolarité parce que ça n'allait plus du tout ! Mais cette école n'en était pas moins excellente en termes de qualité propre de ses enseignements et j'ai donc eu une excellente formation scolaire…

D. : Parce que vous écoutiez quand même les autres cours ?

L.C. : *(Sourire)* Qu'en pensez-vous ? À dix-sept ans, je suis rentrée en Argentine avec ma mère et mon frère. J'ai alors vraiment découvert que la musique était au cœur de ma vie. J'ai commencé à étudier le chant, la composition et la direction chorale. Cinq ans plus tard, j'ai décroché une bourse du *British Council* et je suis partie pour Londres, au Conservatoire *Guildhall School of Music & Drama*. Je me sentais un peu isolée, incertaine quant à mon identité réelle. J'ai donc commencé à explorer mes composantes latino-américaine et plus encore juive. J'ai organisé dans la foulée plusieurs concerts de musique classique consacrés à des auteurs juifs : Mendelssohn, Mahler, Schönberg, Milhaud, Ravel…

D. : Ravel était juif ?

L.C. : Sa mère l'était…

D. : Alors !…

L.C. : Et puis je suis allée à un festival de musique *Klezmer* que des amis m'avaient recommandé et, pour la première fois, j'ai ressenti quelque chose de vraiment très fort : cette musique me concernait au plus profond de mon être, elle était en quelque sorte mon identité, ma vie. C'était quelques années après avoir découvert les liens existant entre le tango et la culture yiddish, et qu'il y avait notamment des tangos en yiddish ! J'ai ainsi renoué avec ma dimension juive, qui au fond m'était restée très chère, avec mon enfance aussi, que jusque là j'avais pour ainsi dire un peu refoulée. Et j'ai pu retrouver, au travers de cette redécouverte du yiddish, l'histoire de ma famille. Je suis aujourd'hui la seule de ma famille à parler yiddish, la seule donc à pouvoir lire les lettres que mon arrière-grand-père avait écrites quand il cherchait à transférer sa famille d'Argentine à New York…

D. : Vous avez donc conservé ces lettres ? Quelle chance !

L.C. : Non, pas vraiment moi, mon père, mais il ne peut pas les lire…

D. : Mais il ne les a pas jetées !…

L.C. : Non ! Heureusement !

En quête de racines

D. : D'où vient votre famille, Lloïca ?

L.C. : Mes grands-parents paternels… de la Pologne, entre les deux guerres, comme tout le monde ou presque *(rire)* ! Du côté maternel, d'Ukraine, mais plus tôt : au début du vingtième siècle.

D. : Un mélange classique donc…

L.C. : C'est cela, je suis à 100 % « Europe de l'Est »…

D. : … mais pas mal latino-américanisée quand même ! Parlez-nous donc un peu de cette composante latino-américaine de votre personnalité et, plus spécifiquement, du tango : comment pénètre-t-il dans votre vie ?

L.C. : Toujours en quête de mes racines, je suis allée à l'Institut yiddish de Buenos-Aires à la recherche de matériaux. Ils m'ont donné des partitions de chants écrits dans les camps pendant la Seconde Guerre mondiale. Ils étaient en yiddish… et construits sur le rythme du tango ! J'en ai été très surprise. Comme je devais écrire une mini-thèse de fin d'études pour le Conservatoire de Londres, j'ai choisi comme sujet « *Le tango pendant la Shoah* », en élargissant la question au-delà de sa seule expression dans les camps. J'ai recherché d'autres sources d'information et j'ai retrouvé effectivement d'autres tangos, écrits dans les ghettos ou encore, pour le théâtre yiddish, en Argentine ou à New York. En tant que musicienne, j'ai bien sûr d'abord voulu chanter ces œuvres. J'ai trouvé un pianiste, ici à Paris, le célèbre compositeur argentin Gustavo Beytelmann, qui a accepté de faire les arrangements musicaux nécessaires et c'est comme cela qu'avec l'aide de l'altiste Juan Lucas Aisemberg, argentin lui aussi, est né mon spectacle *Tangele*[3]. Mais je me suis aussi intéressée à ce thème de façon plus académique et j'ai entrepris des travaux de recherche à son propos. C'est ainsi qu'en 2002 le *Jewish Quarterly* britannique m'a invitée à publier un article sur ce sujet, ce qui a conduit l'un de mes amis, professeur à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris, à me suggérer de faire un DEA dans cet établissement. Il s'agira en l'occurrence d'une analyse de l'histoire du tango yiddish, envisagée d'un double point de vue : musicologique et social. Immigration et rencontres interculturelles seront naturellement au cœur de cette analyse.

D. : Le tango est né en Argentine vers la fin du XIXe siècle, à un moment où il n'y avait pas encore beaucoup de Juifs dans ce pays. Mais, si je vous ai bien comprise, il a ensuite bénéficié d'un fort apport juif ?

L.C. : Oui. Mais le tango a bénéficié des apports non seulement des Juifs mais en fait de toute l'immigration : il s'est développé à la confluence d'une grande diversité de courants culturels. Peut-être constate-t-on aujourd'hui des phénomènes analogues dans certaines villes européennes ou nord-américaines…
Lorsque les Juifs sont arrivés en masse en Argentine à la fin du XIXe siècle, ils se sont le plus souvent installés hors des grandes villes. Les Indiens ayant été préalablement massacrés, la campagne était vide et on avait besoin de travailler la terre : il y eut une forte réponse de l'Italie du Sud, du fait de son extrême pauvreté, mais aussi de l'Europe de l'Est, du fait des pogroms. Il faut également rappeler que le mouvement sioniste cherchait à l'époque une terre d'asile – un lieu sûr pour accueillir les Juifs – et qu'il avait songé non point à la Palestine mais bien à l'Argentine !

D. : Cela nous aurait pourtant évité bien des soucis ultérieurs…

L.C. : Certes *(rires)* !… La plupart de ces immigrants relevaient de la *Jewish Colonisation Association* (JCA), mais d'autres étaient venus en dehors de toute organisation, notamment à l'initiative de leur famille déjà sur place. La génération suivante, au début du XXe siècle, s'est massivement déplacée vers la capitale, pendant que d'autres immigrants encore arrivaient d'Europe, mais s'installaient cette fois directement à Buenos-Aires. Et tous de contribuer à cette époque à l'extraordinaire essor du tango…

D. : D'où venait en fait cette musique ? Comment était-elle née ?

L.C. : La fusion des diverses musiques qui sont à l'origine du tango est directement liée à la confluence des cultures locales et de celles des diverses catégories d'immigrants qui se sont retrouvés en Argentine à la fin du XIXe siècle. Ce sont ces arrivées de populations externes qui ont fortement contribué à décloisonner les cultures qui préexistaient sur place et qui ont induit les conditions de brassage multiculturel propices à son émergence.

D. : Les Juifs immigrants jouent donc un rôle dans l'essor du tango, mais ne sont pas les seuls ?

[3] J'ai récemment obtenu une subvention de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, qui va nous permettre d'éditer un CD de ce spectacle vers la fin de l'année 2005.

L.C. : Non bien sûr, il y a aussi, en particulier, les Italiens, introducteurs, entre autres, du lyrisme du *bel canto* napolitain… La façon de jouer du violon, disons que ce sont les Juifs, et le rythme les Noirs !

D. : Et les Français ? Ils sont nuls en musique, non ?

L.C. : Mais non ! Que faites-vous alors de la romance ?

D. : Bien sûr, la romance ! Et le mot *tango* lui-même, quand apparaît-il ?

L.C. : L'une des théories actuelles est que ce mot viendrait du latin *tangere* (toucher) ; une autre hypothèse est qu'il s'agirait d'une onomatopée… mais en réalité on n'en sait rien !

D. : Comment s'est produite l'étonnante interfécondation qui a donné naissance à cette musique ? Là, on devrait un peu savoir…

L.C. : En fait, les immigrants, très nombreux à l'époque à Buenos-Aires, étaient tous en situation égalitaire, du fait même du parallélisme de leurs statuts de nouveaux arrivants et, pour cette raison, ils n'éprouvaient aucun sentiment de condescendance les uns à l'égard des autres, que ce soit dans la vie courante ou plus spécifiquement en musique. Par exemple, il y avait en ce temps-là très peu d'antisémitisme en Argentine. Ce sont à mon avis ces conditions très particulières de sort partagé qui ont permis, entre autres, des rapprochements féconds en matière musicale.

D. : Vous évoquez ainsi, si je vous suis, la constitution d'un authentique esprit démocratique…

L.C. : Oui, et c'est tout à fait pour cela que cette musique a pu naître à la confluence de plusieurs cultures.

D. : Naissance donc en début de siècle, apogée vers les années trente-quarante, et puis quand même déclin après – comment et pourquoi ?

L.C. : Ce déclin est parallèle à celui du yiddish… Je n'en connais pas bien à dire vrai la raison spécifique. La fin d'une époque peut-être… Vous savez, dans l'histoire, il y a toujours des vagues ! D'autres compositeurs, tel Astor Piazzolla, ont commencé à écrire des formes complètement différentes de tangos, jugées sévèrement par les « anciens » et ne méritant pas, selon eux, cette appellation (Piazzolla, l'Antéchrist en quelque sorte !)…

D. : Vous dites, dans un écrit récent, qu'en Argentine on « danse » le tango alors qu'ailleurs il arrive qu'on le « marche ». Mais j'avais plutôt l'impression, moi, à la suite d'un voyage en Argentine datant d'il y a quelques années, que, dans ce pays, on avait plutôt tendance à l'écouter… Pouvez-vous nous éclairer un peu à ce sujet ?

L.C. : « Le tango pour marcher », c'est plutôt un trait caustique à l'égard des pays où l'on a quelque peu perdu de vue que ce qui fait la beauté et l'émotion du tango, ce sont en particulier les syncopes du rythme, les moments où le temps est, l'espace d'un instant, suspendu. Quant au tango « à écouter », ou plutôt au tango-chanson, c'est depuis les années vingt seulement que s'est développée en Argentine cette culture. Avant, le tango était plutôt une danse. Plus tard, le tango devient aussi instrument de critique sociale, il donne lieu à l'écriture de textes engagés. Les deux formes coexistent aujourd'hui, mais en Europe c'est bien sûr la première qui est la plus connue parce que la plus facile d'accès. Et il faut encore ajouter, pour être complet, qu'à peu près à la même époque le tango est également devenu partie intégrante du théâtre yiddish, que ce soit en Argentine ou à New York. Il y a donc toute une gamme, toute une déclinaison de tangos…

D. : Que peut-on dire de l'influence espagnole et/ou portugaise sur le tango ? N'y a-t-il pas, en particulier, une forte relation entre le fado et le tango ? Mais cela peut sembler paradoxal, j'en ai conscience, d'évoquer en milieu hispanophone une parenté avec le folklore du Portugal plutôt qu'avec celui de l'Espagne !

L.C. : Il y a en effet une grande parenté entre fado et tango, mais je ne pense pas que ce soit par influence réciproque. Il s'agit plutôt d'un parallélisme en termes de sensibilité entre les deux traditions populaires porteuses de ces musiques : une même mélancolie, des doutes existentiels, des complaintes sociales… Et puis toutes deux sont des musiques des ports, elles sont ouvertes sur le grand large, l'espoir… Ce sont des musiques de voyageurs, de migrants, de femmes et d'hommes qui se situent quelque part entre deux terres, en quête d'un monde meilleur...

Le tango… ou les tangos ?

D. : Et l'Espagne ? La parenté commence quand même par la langue…

L.C. : Oui, n'oublions pas, certes, ce lien essentiel ! Mais une langue commune ne suffit pas à créer des liens intimes. Cela dit, dans les années trente, nombreux étaient les chanteurs de tango à chanter aussi le *pasodoble,* et ceci a bien sûr eu des retentissements sur la façon de chanter le tango. Et toute forme de métissage est toujours un enrichissement !

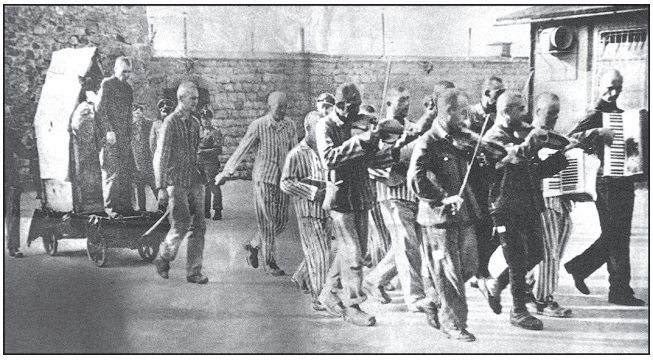
Photo P. Lazar

Lloïca Czackis en interview...

Le tango dans les camps

D. : Pouvez-nous nous parler un peu du tango dans les camps de concentration ? De cette musique ainsi honteusement détournée par les oppresseurs ?

L.C. : Dans des camps tels qu'Auschwitz ou Mauthausen, il y avait effectivement des orchestres, composés de musiciens professionnels, parfois très connus, bénéficiant d'un statut que l'on peut qualifier de « privilégié » vis-à-vis de celui des autres déportés : un peu plus de nourriture, un bâtiment à part. Ils étaient principalement chargés de jouer pour les nazis et leurs familles : de la musique classique ou encore de la musique légère, à l'occasion des réceptions, des galas, etc. ; au sein du répertoire figuraient naturellement des tangos. À Auschwitz, l'un de ces tangos avait toutefois une destination spécifique ; on l'appelait le tango de la mort et on le jouait au moment du cheminement des déportés vers les chambres à gaz. C'est là l'origine du célèbre poème de Paul Celan, *Todesfuge,* traduit en roumain sous le titre de *Tangoul Mortii*. À Sachsenhausen, il y avait aussi un « tango de la mort », mais cette fois il s'agissait d'une parodie, écrite par les nazis, du tango argentin intitulé *Plegaria,* la prière…



D.R.

Lagerkapelle Mauthausen

Cependant l'histoire du tango pendant la Seconde Guerre mondiale ne se résume pas à ces horreurs. Certains tangos (et d'autres chansons) ont été écrits hors de ce contexte, dans les ghettos ou même dans les camps. Leurs mélodies étaient parfois originales, parfois aussi elles empruntaient aux airs les plus connus de l'époque. Quant à leurs paroles, elles pouvaient trouver directement leur inspiration dans les souffrances et les déchirements alors vécus, mais il leur arrivait également d'avoir l'humour grinçant d'une vision parodique de la situation. C'étaient aussi, parfois, des paroles d'espoir…

D. : Vous dites que certaines de ces chansons ont été écrites dans les camps. Mais leurs auteurs n'avaient pas d'instruments à leur disposition pour les accompagner ?

L.C. : Non bien sûr, ils se contentaient de les chanter… J'ai pu interviewer un survivant d'Auschwitz (qui y a passé trois ans, vous vous rendez compte !), Charles Papiernik, et je lui ai posé directement la question : « Vous arrivait-il de chanter là-bas ? ». Réponse négative : « Nous étions bien trop préoccupés simplement de survivre, nous vivions en silence ». Mais ce n'était pas la loi générale. Le chant peut aussi contribuer à donner du courage, à rendre le goût de vivre… Un peu comme ce fut le cas pour les esclaves aux États-Unis…

D. : Dans le cas de l'esclavage, la situation était quand même très différente : on avait tout intérêt à garder les esclaves en vie. Tandis qu'à Auschwitz…

L.C. : Vous avez raison, la situation était radicalement différente de ce point de vue, mais le rapprochement résulte d'une commune volonté de résistance, à tout prix. J'ai un peu honte de parler moi-même, qui suis si jeune, de questions aussi graves, aussi dramatiques. Mais on entend souvent parler de l'amour à Auschwitz, de gens qui s'y sont rencontrés et qui sont tombés amoureux l'un de l'autre. Le fait de pouvoir s'appuyer sur un autre, de constituer un couple, conférait une force de vie exemplaire…

D. : Mais les hommes et les femmes n'étaient-ils pas séparés à Auschwitz ?

L.C. : Certes, mais il leur était quand même parfois possible de communiquer entre eux…

D. : On a quand même du mal à se représenter comment la vie pouvait continuer là-bas dans l'antichambre permanente de la mort !

L.C. : Bien sûr ! Mais on sait pourtant qu'à Terezin des compositeurs ont écrit des œuvres en ayant parfaitement conscience qu'ils ne les entendraient jamais jouer en dehors du camp. Que des poètes ont composé des vers en sachant qu'ils ne les verraient jamais imprimés. C'est tout cela qui m'a poussée à me pencher sur cette période, à essayer de mieux comprendre ce qui s'est alors passé, dans l'horreur, mais en dépassant le stade de l'horreur. Pouvait-on recommencer à vivre après les camps ? Était-ce seulement imaginable ? Et pourtant les femmes qui y étaient devenues stériles sont redevenues fertiles lorsqu'elles ont eu le bonheur d'en sortir. Même dans des conditions extrêmes, d'une indicible violence, la volonté de vie l'a finalement emporté sur les forces de mort.

Le tango yiddish n'est pas un chant d'auto-commisération, il exprime parfaitement une volonté de résistance, une force, une volonté de vivre. C'est un support bouleversant de communication entre les hommes, au-delà même des mots qui le portent. Il n'exprime aucun désir de domination sur les autres. Et s'il s'agissait seulement d'un chant de la douleur, je me sentirais infiniment moins concernée que je ne le suis par une douleur cachée mais en quelque sorte sublimée en volonté et en force. ■

Propos retranscrits par
Philippe Lazar

Reconstruire la gauche, ils disent…

J.S. Nakhalnik

…Et donc, il y a un mois, la France s'est offert une de ces secousses politiques dont notre pays a le secret, tout à fait dans la lignée d'un certain 21 avril. On a assez dit que le résultat de cette consultation résulte pour une grande part de ce que les Français pensent de l'Europe, mais surtout des comptes qu'ils avaient à régler chez eux, en France. Alors, le choc a été rude dans tous les partis démocratiques du pays – j'entends dans ceux qui n'ont pas le monolithisme gravé dans leurs statuts. Les extrêmes jubilent, tant à bâbord qu'à tribord… Et entre les deux, on a vu une droite bien fracturée et une gauche en miettes.

Mais ces fractures n'ont pas les mêmes conséquences à droite et à gauche. À l'évidence, ce n'est pas symétrique, ce n'est pas la même chose, cela n'aura pas les mêmes conséquences. Parce que la droite, elle, est toujours au pouvoir. Un petit replâtrage et hop ! on continue ; cahin-caha, mais on continue. Jusqu'où cela pourra-t-il aller ? Jusqu'aux élections de 2007, pardi. Et peut-être bien au-delà, si la gauche reste ce qu'elle a été ces derniers mois : un champ de manœuvres plutôt qu'un ensemble de partis conscients de leurs responsabilités. Le parti socialiste a notamment été victime d'un nouveau jeu de société : aux heures sombres de l'Ancien Régime on distrayait la foule en écartelant des condamnés à quatre chevaux ; le PS s'est écartelé lui-même à quatre éléphants… Mais ce n'est ni distrayant ni amusant. Et à la gauche de ce parti en lambeaux, de ce qui aurait dû être le pilier d'une alternance, une démagôche pas tellement rassurante, s'en est donné à pleins poumons.

Alors, je veux bien qu'on essaie de reconstruire sur ces ruines fumantes, et du solide, de l'antisismique, mais de grâce, avec quoi ? Avec quel programme ? Avec qui ? Parce que si en 2007 on doit chosir soit entre Sarkozy et Fabius soit entre Hollande et Chirac, alors là, je rends mon tablier d'électeur ! ■

Esprit talmudique ?

Edmond Kahn

Il est de coutume dans certaines traditions d'éviter de donner des réponses toutes faites aux grandes questions qui se posent à l'homme. D'autres traditions n'ont pas cette retenue et préfèrent les réponses toutes faites aux questions, comme si la vie était un vaste questionnaire à choix multiple où il suffirait de cocher correctement les cases : oui, non, pour passer l'examen. Par exemple dans une pensée marxiste il n'est pas question de classes sociales : elles existent ! Pas d'interrogation ! Autre exemple : dans une pensée religieuse Dieu n'est pas en question car il existe. Autre exemple : dans une pensée nationaliste l'État est au sommet et ne doit pas être remis en question.

Poussant le bouchon un peu plus loin, dans une pensée juive laïque il n'est pas question de religion : le Juif laïque n'a jamais prié, il ne sait rien de la religion et voudrait-il la découvrir qu'il aurait tout à apprendre du fait de son ignorance naturelle à toutes ces choses de la religion.

Poussant le bouchon encore un peu plus loin, dans une pensée juive non sioniste il n'est pas question de prééminence juive en Israël : le Juif non sioniste n'a jamais imaginé un État juif en Palestine, il ne sait rien du retour à Jérusalem et voudrait-il se renseigner sur cette tradition qu'il serait étonné de son ancienneté.

C'est maintenant que se pose la grande question. Qu'est-ce qu'un Juif non religieux et non sioniste ? Est-ce un Juif qui ne sait rien de la religion et du sionisme ? Est-ce un Juif qui connaît si bien la religion et le sionisme qu'il préfère s'en détourner ? J'imagine un dialogue entre ces deux Juifs. Tu as déjà prié ? Prier, c'est quoi ? Tu as entendu parler de Jérusalem ? Jérusalem, c'est où ? Bonnes questions, bonnes réponses ! Mauvaises questions, mauvaises réponses !

Dans une dissertation au lycée, pour avoir une bonne note il faut une introduction, une thèse, une antithèse et une synthèse. Le mauvais élève oublie l'antithèse et fusionne thèse et synthèse. Ou bien il énonce des faits contradictoires, ne prend pas position car il se dispense de la synthèse, et il termine donc par une interrogation.

Quand je pose des questions et que je ne donne pas de réponse, je suis donc un mauvais élève. Quand je veux en finir avec le bien et le mal et que je ne sais pas ce qu'il faut faire, que je n'ai pas de réponse et que je le dis, je suis un mauvais élève. Probablement parce que je n'ai pas l'idéologie qui donne les réponses et que je suis trop plein de l'esprit talmudique qui remet les réponses en question. ■

Les Livres

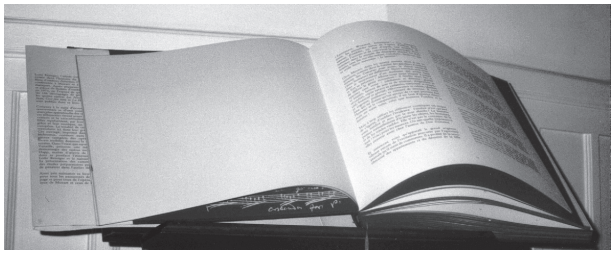


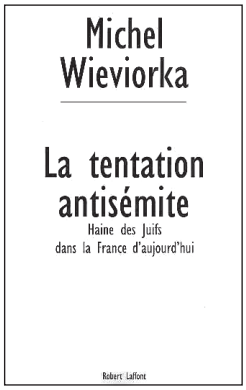
Photo J. Burko

Michel Wieviorka, ***La tentation antisémite : Haine des Juifs dans la France d'aujourd'hui*****,** Éditions Robert Laffont, 2005, 452 p., 22 Euros.

Devant l'inquiétude que cause la résurgence en France de propos et d'actes antisémites, la démarche du sociologue, qui prend assez de recul pour ne pas minimiser ni exagérer le phénomène, a quelque chose de rassurant. Michel Wieviorka, auteur de nombreux travaux sur le racisme, soumet cette question brûlante à une réflexion et à des explications mesurées, qui semblent à première vue s'écarter du titre de son livre.

Au bout de deux années de travail et d'enquête en banlieue et en province, (Sarcelles, Roubaix, l'Alsace) et dans des institutions telles que l'école, l'université, la prison, il a exploré avec une équipe de douze chercheurs les multiples dimensions de l'antisémitisme en France, ses manifestations, ses déclencheurs, ses logiques, et aussi suggéré les initiatives propres à ralentir ou contenir ce fléau.

Pour étayer sa problématique, Michel Wieviorka entreprend, non sans difficulté, tant il est complexe d'éviter les recoupements, de définir son objet de recherche et de distinguer les trois mots-clés, antisémitisme, antijudaïsme et judéophobie. Il présente le premier comme un terme « lourd de dimensions biologisantes » et qui attribue aux Juifs vus comme une « race » nombre de traits physiques et intellectuels contradictoires, tout en dénonçant l'identification des Juifs à l'État d'Israël. L'antijudaïsme, lié à l'histoire du christianisme, verrait plutôt les Juifs sous l'angle de la religion. Wieviorka renvoie le terme de « judéophobie » à la définition de Pierre-André Taguieff, qui l'associe à une haine inexpiable d'Israël, un antisionisme absolu, pathologisant ainsi l'antisémitisme.



Dans la foulée l'auteur se demande où commence la critique de l'État hébreu et la propagande politique anti-israélienne. Faut-il considérer le rejet d'Israël comme le rejet des Juifs ?

Avant de se rendre sur le terrain, il convenait de rappeler la longue histoire de l'antisémitisme en France, notamment dans l'extrême droite mais qui s'est aussi frayé un chemin à gauche et à l'extrême gauche, exacerbé à l'heure actuelle par le conflit israélo-palestinien.

Pour étudier la question contestée du lien entre sentiment d'injustice, d'exclusion et l'hostilité envers un groupe humain le plus souvent inconnu ou mal connu, ici Maghrébins et Juifs, Michel Wieviorka et son équipe sont allés enquêter à Roubaix, zone à risque s'il en est. Depuis les années 70, cette ville subit une crise aiguë de l'industrie textile qui la livre à un chômage intense, à la pauvreté et à l'insécurité. À l'heure actuelle, on y trouve une forte proportion de personnes issues de l'immigration maghrébine qui, déjà démunies, se sentent victimes de discrimination raciale, particulièrement à l'embauche. Ce racisme anti-maghrébin, les chercheurs l'ont constaté un peu partout, à l'embauche, au travail, de la part des policiers, à l'entrée des lieux de loisirs.

Alors, l'antisémitisme ? Paradoxalement, des Juifs à Roubaix, on en trouve peu ou point. Pas de passage à l'acte antisémite, semble-t-il, mais un discours anti-juif chronique, banalisé, envahissant, traumatisant, même sans déboucher sur des actes racistes. Il s'agirait là, selon Wieviorka, d'un « antisémitisme de ghetto », « global », charriant toujours contre les Juifs les mêmes amalgames et accusations, sur fond d'exclusion, de ressentiment et d'injustice. Mais il s'agit là d'une construction hautement subjective, d'un fantasme qui incarne tout ce qui gêne, tout le malheur, toutes les frustrations et « sert de support à des identités religieuses, politiques et culturelles ». Elle passe ainsi par l'identification massive à la cause palestinienne et à l'Islam. Dans un tel contexte, constate le sociologue, le travail social, le traitement politique des inégalités – absolument indispensables – peuvent produire un certain effet et « réduire l'espace de l'antisémitisme ». Dans le cadre de l'école, l'enquête constate dans certains établissements un antisémitisme multiforme, qui se manifeste par des tabassages, des menaces, des inscriptions. Les chercheurs concluent pourtant sur la note optimiste qu'il ne faut pas pour autant considérer l'antisémitisme comme massivement implanté à l'école.

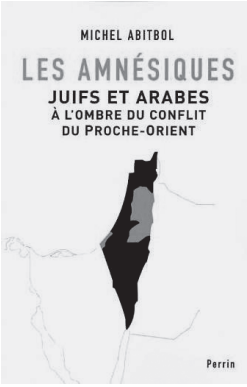
L'approche de Michel Wieviorka et de son équipe est celle d'intellectuels, de sociologues qui recherchent l'explication des faits dans la réalité politique et sociale. Ils réfutent donc l'approche essentialiste de l'antisémitisme vu comme une vaste énigme largement inconsciente. Il ne s'attarde pas non plus sur le symbolique, ce qui lui vaut les foudres de Daniel Sibony dans *Libération*. Le regard sociologique écarte l'impuissance de principe et présuppose qu'il est possible d'agir, non pour éradiquer le mal dans sa totalité, mais au moins pour lui faire face et

réduire son espace en réfléchissant sur les politiques éducatives, sociales et de reconnaissance culturelle.
Cohérent avec sa démarche générale, Wieviorka conclut au terme de cette exploration que l'antisémitisme est en expansion mais sous une forme fragmentée et très éloignée d'un phénomène massif « porté par de puissants groupes sociaux ou politiques ». Conclusion que certains lecteurs trouveront réaliste et raisonnable, d'autres trop optimiste et entachée de « wishful thinking ». On peut toujours rêver ! ■

Françoise Basch

Michel Abitbol, *Les Amnésiques. Juifs et Arabes à l'ombre du conflit du Proche-Orient*, Perrin, Paris, 2005, 22 Euros.

Michel Abitbol est historien. Il enseigne à l'Université hébraïque de Jérusalem. Il s'est spécialisé dans l'histoire des rapports entre Juifs et Arabes, notamment en Afrique du Nord. Son livre majeur est sans doute *Le passé d'une discorde. Juifs et Arabes depuis le VIIe siècle* (Perrin 1999). Il y analyse les différentes phases des relations judéo-arabes, de la splendeur d'El Andalus à des situations moins enviables.
Dans *Les Amnésiques*, il tente de mettre en lumière les origines politiques et sociales ainsi que les retombées intellectuelles « *du long processus d'aliénation mutuelle entre Juifs et Arabes* ».
Dès le début du XXe siècle les démêlés entre sionisme et arabisme apparaissent. Le siècle est en la matière fécond : de la Déclaration Balfour à ce qu'Abitbol appelle « *Le temps des armes* » en Palestine jusqu'à la défaite des armées arabes de 1967. Cette guerre inaugure des relations de plus en plus tendues entre islamisme et judaïsme.
Ces phénomènes se produisent parallèlement à trois événements d'importance : la fin des départs de la plupart des Juifs des pays arabes, le réveil des ultra-orthodoxes en Israël qui coïncide avec la montée de l'intégrisme musulman et l'échec des tentatives de modernisation des pays arabo-musulmans.
À l'aide d'une documentation impressionnante, Michel Abitbol se livre à une analyse des textes et du discours islamiste sur les Juifs. Il décrit la multiplication des ouvrages anti-juifs dont certains reprennent les pires des mythes antisémites européens, la réédition d'ouvrages comme *Les Protocoles des sages de Sion*, qui trône à la Bibliothèque d'Alexandrie, le succès grandissant de théologiens comme l'Égyptien Sayyid Qutb (mort à la fin des années 60). Dans un livre publié au début des années 50, *Notre combat contre les Juifs*, Sayyid Qutb se livre à une attaque en règle contre les Juifs, vecteurs d'une modernité détestée. Abitbol, s'appuyant sur Qutb mais aussi sur de nombreux autres ouvrages, dénonce l'émergence et la persistance d'une nouvelle judéophobie musulmane qui se présente dit-il « *comme une réaction globale à la modernisation et à ses funestes conséquences que sont l'emprise présumée d'une minorité méprisée (les Juifs) soumettant à son pouvoir occulte l'ensemble de la planète ainsi que la laïcité, l'exclusion de Dieu de la vie publique, la démocratie occidentale ou l'émancipation des femmes.* »
On ne sort pas indemne de cette lecture, parce qu'il s'agit d'une étude sérieuse et documentée mais aussi parce que l'auteur laisse transparaître ses blessures de Juif né et élevé au Maroc, qui a connu et étudié les anciens codes de communication entre Juifs et Arabes. En 2005, il trouve à leur place une aliénation mutuelle dont l'issue ne semble pouvoir être qu'une « *guerre sans frontières* ».
La lectrice idéaliste et pacifiste que je suis se demande si l'auteur en privilégiant un type de discours extrémiste ne souffle pas dangereusement sur les braises ou ne tombe pas dans une forme de victimisation.
À cette question, Abitbol répond : « *Je souhaiterais tant entendre une autre voix de l'Islam, mais elle est inaudible.* »
Ce livre est utile, parce qu'il nous met en garde contre la montée de l'antijudaïsme dans les pays arabo-musulmans. Il paraît indispensable que les intellectuels arabo-musulmans modérés répondent à partir d'une documentation aussi sérieuse aux inquiétudes légitimes qu'il suscite. ■



Régine Dhoquois-Cohen

Jacques Attali, ***La Confrérie des Éveillés***, roman ; Fayard, 2004, 312 p., 19 Euros.

La confrérie des Éveillés : un voyage aux sources de la modernité occidentale

Seize ans de cavale à la recherche d'un livre tenu au secret depuis … quatorze siècles ! Livre… « le plus important à avoir jamais été écrit par un être humain ». En attendant que le monde soit en état de le recevoir, les membres de la confrérie des *Éveillés* en recèlent quatorze copies qu'ils transmettent à des *désignés* après que ces derniers aient reçu une initiation.
Désignés sans même le savoir, les protagonistes du roman vont tout au long du récit sillonner l'espace méditerranéen à la recherche de l'une des copies, sans se connaître l'un l'autre, en se croisant parfois, de Cordoue à Tolède, puis à Narbonne, Montpellier, Barcelone, Ceuta, Fès… Leur viatique ? une pièce d'or de l'époque d'Alexandre – un tétradrachme.
Disparitions soudaines ou morts violentes de leurs « contacts », filatures et menaces de mort, rien ne sera épargné à nos héros, qui ne savent d'ailleurs pas si les

coups portés viennent « d'infiltrés » ou de membres de la confrérie.

Est-ce à dire que Jacques Attali (J.A.) se serait essayé à un banal polar historique ou, pire encore, qu'il se serait laissé tenter par la veine d'un *Da Vinci Code* ?

Il n'en est rien. Cette trame romanesque à rebondissements multiples est le truchement grâce auquel l'auteur nous familiarise avec la pensée de deux personnalités d'élite de la Cordoue du début du XIIe siècle. Toutes deux sont à la fois philosophes, juristes et médecins, précurseurs de l'humanisme. Toutes deux constituent des représentants emblématiques de l'Andalousie musulmane, *Al Andalus*, lieu où se sont opérés dans le cadre d'une civilisation savante et raffinée la coexistence et le dialogue d'intellectuels et d'artistes de diverses origines :

✶ Abù-al walid Ibn Ruchd, connu en Occident sous le nom d'Averroès (1126-1198) ;

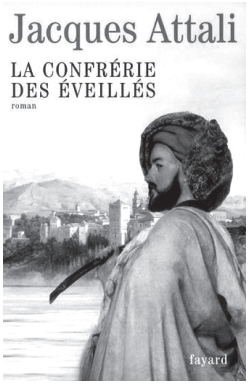
✶ Moshé Ben Maÿmum, Musa Ibn Maymoun pour les arabes, notre Rambam, Moïse Maïmonide (1135-1204).

Tout au long de l'ouvrage, nos deux penseurs, l'un et l'autre passionnés d'Aristote, vont devoir donner des gages à leurs différents contacts pour prouver leur attachement à l'idée de concilier la foi, la raison et la science. On l'aura compris, le fameux livre est, en fait, un ultime ouvrage d'Aristote, lequel révélerait les moyens de comprendre les lois de l'univers, proclamerait que « Dieu parle par la science » et permettrait de parvenir à « effacer les différences qui tuent les hommes et préserver les distinctions qui les honorent ».

D'une seule phrase, Averroès affirme la cohérence de la foi et de la science : « la vérité ne saurait contredire la vérité, elle s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur » et encore « Dieu, principe de tout mouvement, n'a créé ni la matière – éternelle –, ni la forme, ni le temps car rien ne peut passer du néant à l'être » ; « N'encombrez pas les journées de Dieu avec des requêtes de détail ; faites confiance à votre liberté, à votre esprit critique, à votre capacité d'analyse ».

« Dieu ne nous regarde pas », nous dit Maïmonide, « il ne nous punit ni ne nous récompense pour nos actions : la récompense est dans l'acte lui-même » ; belle illustration de la liberté foncière de l'individu.

Dans cet espace ouvert qu'a constitué la Cordoue musulmane au cours des siècles qui précédèrent le cadre du roman et dont J.A. nous parle, un fécond dialogue interculturel s'est institué entre les trois religions du Livre, faisant naître une brillante culture hispano mauresque.



Le judaïsme espagnol s'y est enrichi, s'ouvrant aux influences de la pensée arabe, indienne, perse, musulmane, redécouvrant la pensée grecque. Cette osmose a été portée par le vecteur de la langue : l'arabe, langue de culture que les Juifs d'Espagne maîtrisaient.

Autre « marqueur » de ce bouillonnement culturel : l'intensité et le rôle des traductions d'ouvrages en de multiples langues. Gérard de Crémone, l'un des protagonistes du roman, a effectivement existé. C'est pour y rencontrer un autre traducteur célèbre, Eliezer Elija Judah Ibn Tibbon, que Maïmonide, dans le roman, se rendra à Narbonne…

Ne pourrait-on dire qu'*Al Andalus*, participe en quelque sorte à la gestation de la vision laïque du judaïsme et de l'islam ? Déjà dans la génération qui précède celle d'Averroès, nous rapporte J.A., un penseur andalou du XIe siècle, Baya Ibn Paquda, ose écrire que « la science est une voie d'accès vers Dieu, car aimer Dieu c'est aimer le monde et chercher à le comprendre ».

Il convient enfin de parler de l'un des aspects les plus attachants de cette œuvre romanesque : la reconstitution par J.A. du cadre de vie de cet empire hispano-marocain du milieu du XIIe siècle, au moment même où l'idéologie intégriste des Almohades va porter des coups sévères à l'art de vie qu'*Al Andalus* avait su développer au cours des générations antérieures. Un art de vie où l'on relève la tolérance à l'égard des non-musulmans ; où une place éminente est réservée à la science, au savoir, et à sa diffusion – que l'on songe aux 400 000 volumes de la bibliothèque de Cordoue, à ses mille écoles – ; où les arts connaissent un épanouissement exceptionnel ; où étaient féconds le dialogue et les échanges entre les composantes de cette société multiculturelle faite de populations arabe, berbère, juive, mozarabe, castillane, aragonaise.

Avec un évident plaisir, J.A. nous promène au travers des rues de Cordoue. Ce Cordoue attachant que les Juifs – dont les parents du jeune Maïmonide qui a alors quatorze ans – vont devoir quitter en 1149 pour échapper au cruel dilemme, la conversion ou la mort. Départ qu'ils vivent comme un arrachement à leur « patrie », qu'ils espèrent bien retrouver un jour, « l'an prochain à Cordoue ».

Autre moment fort, la description de Tolède avec sa fabuleuse clepsydre, ses jardins irrigués, ses lacs et bassins…, Tolède où le roi chrétien, Alphonse VII Le Bon, « roi des trois religions », pratiquait aussi cette politique d'ouverture et de tolérance.

Sur la rive marocaine, l'auteur nous fait découvrir le port de Ceuta, la ville de Fez avec ses corporations de teinturiers, de tanneurs, et aussi avec l'impressionnante université Qaraouyyine que nous découvrons à l'occasion d'un moment fort du roman : face à un public largement hostile à la hardiesse de sa pensée, Averroès entend démontrer qu'« il est possible sans blasphémer de chercher la vérité sur la naissance de l'univers » !

Vous l'aurez compris, il ne faut pas que l'intrigue, certes un peu facile et sur la fin inutilement compliquée, vous empêche de céder au plaisir de vivre l'exaltante aventure d'*Al Andalus*, celle de ces deux géants de la pensée qu'elle a produits et dont la modernité ne cesse de nous surprendre. ■

Elio Cohen-Boulakia

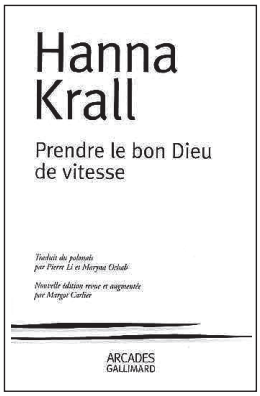
Frank Tenaille, *Le Libre parcours d'Ève Griliquez*, Livre accompagné d'un CD : ***Mes potes les poètes***, Éditions du Layeur, 22,50 Euros.

« S'il existe en poésie une abeille princière, susceptible de recueillir le pollen des mots et de le transformer en nectar, je crois bien qu'Ève Griliquez en est l'incarnation » écrit Charles Dobzynski dans la postface de ce petit livre (150 pages) qui raconte le parcours d'une « défricheuse », trop peu connue.
Ève Griliquez, comédienne, productrice de radio (*Libre Parcours* sur France Culture) et de télévision, responsable de nombreux enregistrements, première femme membre du jury de l'Académie Charles Cros, a toujours défendu, avec talent et courage, une certaine idée de la poésie et de la chanson « celle qui, en trois minutes peut exprimer le monde, ses souffrances, ses plaisirs, sans emmerder.» Elle permit à de jeunes chanteurs, auteurs, compositeurs ou interprètes inconnus de se faire entendre… et de faire leur chemin. Beaucoup sont devenus célèbres.
Passionnée de poésie, Ève Griliquez a créé et animé de 1962 à 1965, sur Radio Sorbonne, « *Les poètes du siècle* », émission qui lui permit de faire connaître en France des poètes du monde entier. Elle a eu le privilège de rencontrer Raymond Queneau et de tisser avec lui des liens d'amitié (écouter *Omajakeno)*, et aussi Jean Tardieu, Pablo Neruda, Nazim Hikmet, le poète turc dont elle lit si bien les textes, Rafaël Alberti, Violette Para.
Dans ses émissions, et aussi dans de très nombreux récitals et spectacles (parmi lesquels *Chant profond de la Bretagne*, *de la Turquie*, *arménien*, *du Chili*), elle a contribué à faire sortir du purgatoire de grands poètes. Avec *Les chantres du yiddish*, *Le Chant profond juif*, *le Chant du peuple juif assassiné*, elle a donné à entendre à un large public la poésie et la chanson juives. *Crier toujours jusqu'à la fin du monde*, montage de poèmes de Benjamin Fondane, assassiné à Auschwitz, a été une véritable révélation.
Le Libre parcours d'Ève Griliquez est un voyage au pays de la poésie, en compagnie d'une femme qui, contre vents et marées, sait si bien la défendre. ■

Fania Pérez

Hanna Krall, ***Prendre le Bon Dieu de vitesse*,** Arcanes Gallimard, 2005, 140 p., 11,90 Euros.

Marek Edelman est le seul survivant des dirigeants de l'insurrection du Ghetto de Varsovie. Hanna Krall est juive, journaliste, reporter et surtout écrivain. Elle l'avait interrogé il y a des années et ils ont raconté à deux voix l'insurrection. *Les Mémoires du ghetto de Varsovie* ont été publiés en français en 1993 chez Liana Levi/Le Scribe et réédités lors du cinquantième anniversaire de l'insurrection. Mais Hanna Krall a aussi tiré de cette rencontre *Prendre le Bon Dieu de vitesse,* qui est paru en français aux Editions du Scribe, en 1983. Un récit hallucinant et sobre, d'une redoutable efficacité. Si *Les Mémoires du Ghetto* devaient contribuer à la recherche de la vérité historique sur les événements de 1943, *Prendre le Bon Dieu de vitesse* se proposait de cerner plutôt la vérité humaine.

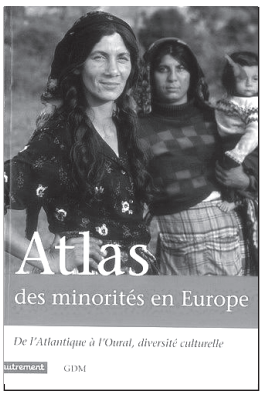


Depuis, l'auteur a revu, épuré et complété son texte initial et Gallimard vient de présenter, à l'initiative de Margot Carlier, ce livre dans sa version réactualisée, en confiant la nouvelle traduction à Pierre Li et à Maryna Ochab. Et ce mince volume, qui était déjà par son contenu un « must » dans toute bibliothèque consacrée à la Seconde Guerre mondiale, est devenu aussi un livre important par sa forme. Et Hanna Krall est devenue un grand écrivain – mais on le savait déjà par ses autres livres. ■

J.B.

***Atlas des minorités en Europe*, Yves Plasseraud et alii ;** Editions *Autrement*, 2005, 80 p., 14,95 Euros.

Yves Plasseraud, qui anime le « Groupement pour les droits des minorités », a pris l'initiative de mettre à la disposition du public ce précieux petit livre qui expose d'une façon aussi exhaustive et aussi claire que possible la situation présente des diverses minorités dans tous les pays d'Europe – de l'Atlantique à l'Oural. Le lecteur trouve ici un aperçu de l'extrême richesse de notre continent en groupes nationalitaires diversifiés ; une richesse qui à l'évidence n'est pas sans poser des problèmes. Notamment, la situation dans les pays nouvellement entrés dans l'Union Européenne est présentée dans toute sa complexité, ainsi que celle des pays au-delà de ses frontières. On peut en particulier saisir toute la complexité ethnique de la Fédération russe, où le cas dramatique de la Tchétchénie masque pour le public occidental d'autres conflits, ouverts ou larvés. Un album qui devrait faire partie de la bibliothèque de chaque citoyen de notre Europe. ■



J.B.

Le royaume de leurs rêves

Harry Carasso

On ne réalise pas à quel point les Juifs d'Europe ont contribué au développement du cinéma américain. *Le royaume de leurs rêves : la saga des Juifs qui ont fondé Hollywood* est un livre qui rend désormais accessible au lecteur français leur histoire. (Neal Gabler, chez Calmann-Lévy, traduit de l'américain, février 2005). L'auteur, historien et essayiste américain, s'est livré à un travail considérable, réunissant en presque six cents pages la saga des « Moghuls » juifs du cinéma de 1919 à 1957 (mort de Louis B. Mayer).

Faisons la présentation des plus importants :

- ❖ William Fox, 1879-1952, né en Hongrie, fondateur de la 20th Century Fox ;
- ❖ Harry et Jack Warner, venus de Pologne, 1881-1958 et 1892-1978, patrons de Warner Bros First National ;
- ❖ Louis B. Mayer, né à Minsk, 1882-1957, propriétaire de la Metro-Goldwyn Mayer ;
- ❖ Harry Cohn, originaire de Pologne, 1891-1952, Président de Columbia Studios ;
- ❖ Carl Laemmle, né près de Ulm, 1867-1939, qui fonda Universal International ;
- ❖ Adolph Zukor, né en Hongrie, 1873-1976, propriétaire de Paramount ;
- ❖ Samuel Goldwyn, né à Varsovie, 1882-1974, MGM puis United Artists.

L'invention du cinématographe leur ouvrit un accès direct au spectacle populaire, hors des sentiers touffus des autres arts. Après les nickel odeons, ils émigrèrent l'un après l'autre à Hollywood dont le climat permettait de tourner en lumière naturelle (Cependant leurs financiers continuaient à les contrôler depuis Wall Street).

Ils firent rapidement fortune ; mais leurs origines étaient trop récentes et trop visibles pour permettre une intégration facile. C'est une des raisons pour laquelle les Juifs ne firent jamais partie de l'univers qu'ils se plaisaient à décrire dans leurs superproductions. Dans les années trente, les cadres de la Warner ironisaient sur Jack, qui avait monté une équipe de polo, avec la phrase « from Poland to polo, in one generation »

Laemmle et les Warner aidèrent dans les années 30 les réfugiés d'Allemagne ; les deux frères furent d'ailleurs les premiers à créer des héros fort différents de ceux présentés par la MGM, plus aristocratiques. Le premier film sur l'affaire Dreyfus fut réalisé par William Dieterle pour la Warner, avec Paul Muni (né Muni Weisenfreund) dans le rôle d'Émile Zola. Chez la Warner, Humphrey Bogart, James Cagney et John Garfield créèrent des personnages vigoureux. Toutefois, par exemple, *Confessions of a nazi spy* ne parla jamais des Juifs. C'est que, entre temps, Joseph Kennedy avait lancé un avertissement à ces nouveaux riches : « ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas ». Message qui a été bien reçu.

Après Pearl Harbor, Hollywood participa activement à l'effort de guerre. Mais en 1947, à la suite du discours de Churchill sur le Rideau de Fer, on vit surgir une Commission d'Investigation des Activités Anti-Américaines (HUAC) qui s'occupa des écrivains et réalisateurs hollywoodiens, sous un président muet, mais installé du côté des inquisiteurs. Dans leurs témoignages, les Moghuls se comportèrent comme si les Cosaques avaient déjà déferlé sur le Sunset Boulevard. Ils se dépêchèrent de transférer le contrôle de leur industrie, comptant sur la HUAC pour les débarrasser de leurs « intellectuels ».

Seulement deux films sur l'antisémitisme furent tournés à l'époque : *Crossfire* et *Le Mur invisible*, réalisés par Edward Dmytryk et par Elia Kazan, qui avaient cédé à la pression des gens de la HUAC. Dix autres réalisateurs ne purent plus travailler pendant des années. Une délégation des « Moghuls » offrit même à Darryl Zanuck, producteur du *Mur invisible*, un million de dollars pour la destruction de toutes les copies. Zanuck (qui n'était pas juif) refusa.

Et puis, le rêve fondit comme neige au soleil :

- ❖ Universal avait été déjà vendue à MCA en 1939 ;
- ❖ MGM fut achetée par Kirk Kerkorian, puis revendue en pièces détachées.
- ❖ Warner Bros fut vendue à Seven Arts, puis à Kinney ; Paramount fut achetée par Gulf & Western ;
- ❖ La FOX, effondrée après le désastre de *Cléopâtre,* ne compte plus guère…

J'étais tenté de terminer cette chronique par la phrase « From Polo to Poltrons, in another generation ». Mais il ne faut pas trahir ceux qui ont bercé mon enfance et qui m'ont appris à aimer un pays qui est aujourd'hui trop accablé. Terminons plutôt en parlant d'un beau documentaire que l'Israélo-Roumano-Canadien Simcha Jacobovici a tourné en 1998 : *Hollywoodism-Jews , movies and the american dream*. Le film insiste longuement sur l'antisémitisme qui à poussé les Juifs slaves outre-Atlantique. Il abonde en extraits des films évoqués et développe le « procès des Dix d'Hollywood ». On voit avec émotion les bégaiements des frères Warner devant les attaques de J. Parnell Thomas et on comprend pourquoi ils ont préféré par la suite le soleil de la Côte d'Azur.

Le film se termine sur une image d'*Independance Day*, où un non-Juif vient s'asseoir parmi des gens à kippa, dans un abri anti-Martiens ; lorsqu'il s'en excuse, l'un d'eux lui dit « nobody is perfect »… Il a été montré sur Ciné Classics en 1999. Lors de la sortie du livre j'ai proposé à Calmann-Lévy de le faire ressortir pour la promotion du livre ; j'attends encore la réponse… ■

Isaac Celnikier… tel un Phénix

Fania Ferez

un temps pour pleurer… *un temps pour bâtir…*
un temps pour haïr… *un temps pour aimer…*
un temps pour la guerre… *un temps pour la paix…*

L'Ecclésiaste 3, 1-9

Isaac Celnikier est né à Varsovie en mai 1923. Enfant, il a passé quelques années dans l'orphelinat du docteur Janusz Korczak. C'est là qu'il a exécuté sa première œuvre : les décors d'une pièce d'Aleksander Lewin, au titre prémonitoire, *Y aura-t-il la guerre demain ?*
En 1939, après l'entrée des nazis en Pologne, Isaac Celnikier se réfugie à Bialystok (URSS) avec sa mère et sa sœur Sara. Il y rencontre de nombreux peintres dont il aime citer les noms, parmi eux Abraham et Gina Frydman ou Efraïm et Menasze Seidenbeutel. En février 1941 il participe à une exposition collective à Minsk (Biélorussie) avant d'être, après l'invasion allemande en juin, enfermé avec sa famille dans le ghetto de Bialystok où il travaille dans une menuiserie juive, devenue un atelier de copistes appartenant à l'Allemand Oskar Steffen.

En août 1943, après la liquidation du ghetto, il est envoyé en prison, déporté au camp de Stutthof puis, en janvier 1944, à Birkenau (matriculé 171870) et affecté à l'I.G. Farben de Buna (Auschwitz III) dans le Malerkommando 78 Siemens.

Le 18 janvier 45 commencent les « marches de la mort » d'Auschwitz à Sachsenhausen, puis à Flossenburg et enfin sur la route de Dachau où des soldats américains découvriront Isaac Celnikier, le 20 avril 1945, au milieu des morts et des mourants. À sa sortie de l'hôpital il demande à retourner à Bialystok. Au passage de la frontière tchèque il est arrêté en même temps que trois mille ex-prisonniers soviétiques. Accusés de trahison ils sont envoyés au pré-goulag de Sumperk (Moravie). Isaac Celnikier réussit à s'évader et, grâce à l'aide de femmes juives, part pour Prague sous une fausse identité. Il parvient enfin à rejoindre Bialystok où, avec d'autres Juifs, il dresse des tombes dans l'ancien ghetto.

Triptyque Birkenau - *L'arrivée* (1998 - 2001, pointe sèche, burin)

Peu de temps après il retourne à Prague et s'inscrit à l'École supérieure des arts appliqués dans l'atelier du peintre et sculpteur Émil Filla, un des plus importants représentants du courant expressionniste et cubiste tchèque. Pendant ses études Celnikier peint deux œuvres majeures : *L'homme à l'étoile (Et vous dites que Dieu est absent)* que l'on peut voir à Yad Vachem, (Jérusalem) et *Le ghetto,* composition monumentale sur papier, aujourd'hui au Musée de Gorzow (Pologne).

En 1952 Celnikier retourne à Varsovie. Il collabore à de nombreuses revues, participe activement à la vie intellectuelle et artistique polonaise, s'engage dans la préparation de l'Exposition nationale des jeunes artistes organisée à l'Arsenal sous le slogan *Contre la guerre, contre le fascisme*. Avec ses compagnons il imaginait « pouvoir sortir l'art, la pensée, la dynamique intellectuelle du marasme et des mensonges de l'époque ». Il n'en sera rien.

En 1957 Celnikier obtient une bourse du ministre de la Culture et de l'Art. Il part pour un mois à Paris… et s'y installe définitivement, le climat antisémite de la Pologne ne l'incitant guère à y retourner.

En janvier 2005, à l'occasion de la Commémoration du soixantième anniversaire de la libération des camps, l'Institut Français et le Musée National de Cracovie ont tenu à rendre un hommage à Isaac Celnikier. Pendant plus de trois mois le Musée a présenté une rétrospective de ses travaux, soit environ trois cents œuvres : peintures, dessins, gravures. Dans le riche catalogue qui accompagne l'exposition le peintre écrit : « Pendant plus de quarante ans de ma vie en France mon travail s'est approfondi. Avec le temps ont commencé à se préciser les visions du ghetto, de l'intimité même des êtres qui m'étaient les plus chers. Il a fallu commencer là où les êtres n'étaient pas encore déshumanisés. Retrouver ma mère, ma sœur, ma compagne Gina intactes, leur redonner une existence dans leur lumière,

Anne en robe rouge (1985-1988, huile sur toile)

leur amour, leurs souffrances, au-delà de nos derniers regards. Ce moment d'identification a été décisif pour me permettre d'aller plus loin, de revenir plus tard sur le thème des camps. Dans mon quadriptyque *Les fiancées juives*, certains verront une influence des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso ; d'autres, dans le titre au moins, une allusion à *La fiancée juive* de Rembrandt. Mais pour moi ce sont les femmes juives de Birkenau que l'on poussait vers les chambres à gaz. En janvier 44, à travers les barbelés, je les apercevais par les portes entrouvertes, attendant en chemise, dans le froid des « baraques de la quarantaine » qu'on les embarque dans les camions… J'ai entendu leurs supplications, j'ai vu leur effroi… Simultanément me reviennent les terribles cris des Juives "*s'brenen leberdikehait*" ("ils brûlent vifs") venant de la synagogue en feu dans laquelle les Allemands, au lendemain de leur entrée dans Bialystok, le 28 juin1941 ont jeté dans les flammes plus de mille Juifs. Je n'ai représenté que ce que j'ai vu. J'ai tout vu et je ne pardonnerai jamais… ».

Isaac Celnikier travaille toujours sur les thèmes qu'il porte en lui. Sans relâche il peint, dessine, grave ses souvenirs, ses visions. Dans les œuvres qui racontent le ghetto on voit hommes, femmes et enfants dans un même tableau. Dans celles qui parlent des camps, hommes et femmes sont séparés, comme ils le furent dans la réalité. Au fil des ans l'artiste va de plus en plus loin dans son travail.

Que ce soit dans ses tableaux, ses dessins ou ses gravures, Celnikier donne à chacun, même dans les scènes les plus horribles, les plus insupportables, *son* visage. Ce qui touche et émeut le plus le spectateur c'est la beauté, l'humanité et la dignité qui émanent de ces êtres voués à l'anéantissement.
Parmi les œuvres majeures se référant à la Shoah il faut parler de *Birkenau,* monumental triptyque représentant à gauche *L'arrivée des hommes*, à droite *L'arrivée des femmes*, au milieu *Ce qui arrive* ; chaque panneau mesure 2,20m sur 1,95m ; de *Révolte,* grande toile témoignage de la révolte du ghetto de Bialystok. Elle fut présentée à l'Imperial War Museum de Londres en 2001, dans une exposition collective, *Legacies of Silence.* Citons encore les nombreuses variantes de *Ghetto, Cendres, Kaddish, Massada* peint après un long séjour en Israël et enfin *Judith* qui représente Gina poignardant un Allemand. Cette toile et un exemplaire du portfolio *La mémoire gravée* ont été achetés par le Musée National de Cracovie.

Au mois d'avril dernier la Mairie du IVe arrondissement de Paris a exposé cette *mémoire gravée,* ensemble de gravures sur la vie et la mort dans le ghetto et dans les camps (Atelier Georges Leblanc, Paris 1990). Les scènes représentées ont suscité une très vive émotion chez les spectateurs, peu habitués à voir une œuvre d'une telle qualité sur un tel sujet.

Cette exposition, donnait aussi un petit aperçu d'un autre aspect du talent de l'artiste : de grands tableaux de paysages et, surtout, des portraits de femmes.

Ceux qui connaissent le travail de Celnikier, savent que ce *témoin* est avant tout un *artiste*. Sa palette est très riche. Il connaît et maîtrise parfaitement les techniques picturales et celles de la gravure.
Anne, son épouse, est un de ses modèles favoris. Il l'a représentée dans d'innombrables tableaux et gravures. Le triptyque peint lors de la naissance de leur fille Sarah est bouleversant de tendresse et d'émotion. Les portraits de ses fils, de ses amis, les nus, les maternités, les paysages, les natures mortes, tout, toutes ses œuvres sont pleines de force, de vitalité, de sensualité.

Écoutons Celnikier : « En brisant l'interdit qu'on nous impose par *l'indicible,* nous identifions les victimes et les assassins. Ce qui m'a permis de retrouver une relation avec les miens est devenu avec le temps une vision humaine globale, une saisie de l'humanité des êtres au cœur de leur anéantissement : *un message de vie*. »

Nommé Chevalier des Arts et des Lettres par Malraux en 1967, Prix Mémoire de la Shoah en 1995, Isaac Celnikier a déjà eu deux rétrospectives en France : au Musée des Augustins à Toulouse en 1991 et au Pavillon du Musée Fabre à Montpellier en 1993. À quand une grande exposition à Paris ? ■

Autoportrait (1984, huile sur toile)

Un festival de soupes froides...

Les soupes froides à base de fruits sont un élément constant de la cuisine des pays de l'Est lorsqu'il fait chaud.

Soupe de cerises

Cette recette m'a été transmise par un ami très cher qui est même venu faire des travaux pratiques lors d'un anniversaire mémorable dans notre jardin (cf. photo).

Ingrédients (pour 6 personnes) :
1 kg de cerises rouges
250 g. de sucre
deux verres de vin rouge
du jus de citron (une giclée)
trois clous de girofle, cannelle.

Préparation :
Prenez un kilo de cerises rouges, mûres. Enlevez les queues. Broyez-les *avec les noyaux* (je sais, c'est une difficulté que de broyer des noyaux de cerise… Le problème, c'est que leur contenu donne un délicieux arrière-goût amer à votre préparation. Alors, transigeons : cassez-en une poignée avec un marteau et tant pis pour les autres, qui finiront à la poubelle entiers), ajoutez un peu de cannelle, trois clous de girofle broyés, passez le tout au chinois. Ajoutez 250 g. de sucre, deux verres de vin rouge, du jus de citron selon votre goût. Diluez au besoin avec de l'eau. Jetez dans ce liquide une poignée de cerises dénoyautées. Faites refroidir au réfrigérateur, servez avec des biscuits.
N.B : Vous pouvez remplacer le vin et le jus de citron par de la crème fraîche liquide (l'équivalent de deux verres).

Recette spéciale pour le 14/08/05 :

9 Av[1] : on jeûne !

Borcht polonais

(à ne pas confondre avec le borcht russe, ukrainien, etc.)

Ingrédients (pour 6 à 8 personnes) :
quatre betteraves rouges *crues*,
deux litres et demi d'eau
deux œufs entiers plus un jaune, un citron
une cuillerée à café de sucre
sel, poivre, vinaigre.

Photo J.F. Lévy

Préparation :
Prenez quatre betteraves rouges *crues*, épluchez-les, coupez-les en rondelles ou en dés. Faites-les cuire une bonne heure dans deux litres et demi d'eau avec une pincée de sel et un peu de vinaigre. Les betteraves doivent être tendres à la fin de la cuisson. Laissez refroidir.
Dans un grand faitout ou un cul-de-poule battez ensemble deux œufs entiers plus un jaune, un jus de citron, une cuillerée à café de sucre, une pincée de sel et un peu de poivre. Continuez à battre ce mélange en ajoutant progressivement le jus de betteraves. Prenez une grande casserole et versez votre préparation d'un récipient à l'autre plusieurs fois afin de l'homogénéiser. Mettez votre soupe au réfrigérateur quelques heures.
On accompagne ce borcht de pirojki à la viande (recette à venir) ou à défaut de purée de pommes de terre…
Bon appétit !
Cette recette m'a été transmise par ma maman qui l'avait reçue elle-même de sa mère Witta Landau (que nous surnommions Mutti*), née à Chrzanów, près de Cracovie.*

Calabacine[2]

Ingrédients (pour 4 personnes) :
1 litre d'eau
1 kg de courgettes
2 cubes de bouillon de volaille ou de boeuf
6 parts de fromage fondu à tartiner type « vache qui rit »
Un bouquet de ciboulette fraîche.

Préparation :
Faites dissoudre les cubes de bouillon dans l'eau bouillante ; faites cuire les courgettes dans le bouillon obtenu (environ 15 minutes). Ajoutez les 6 portions de fromage (ce n'est pas bien cacher, tout ça…) ; mixez le tout. Rajoutez la ciboulette émincée. Servir très froid un soir de canicule.

N.B. C'est également bon chaud, lors de grands froids...

Sylvie Kuisinski

[1] Le jeûne du 9 Av commémore tous les malheurs du Peuple juif dont la destruction des Temples.
[2] Recette paysanne espagnole. Calabacine signifie courgette.

In memoriam : Arthur Arshawsky

23.5.1910 – 30.12.2004

Il y a six mois, le monde a perdu un clarinettiste remarquable. Né à New York de parents venus de l'empire tsariste et qui avaient perdu un « W » pendant les formalités à Ellis Island, Arthur Jacob Arshawsky (mieux connu comme Art Shaw[1], ou encore comme Artie Shaw), a été le principal rival de Benny Goodman, autre clarinettiste de jazz venu de la Pologne juive. Très jeune, il est devenu l'une des personnalités les plus connues de l'Amérique et son souvenir a nourri plusieurs générations de fans de « l'ère du swing ».

Il fit ses débuts comme saxophoniste à l'âge de 15 ans et forma son premier ensemble en 1936. La célébrité lui vint en 1938, avec le gros succès de *Begin the beguine*, de Cole Porter. Il épousa la fille d'un autre compositeur, Jerome Kern, enchaîna par six autres mariages, avant de se « stabiliser » pour 30 ans avec Evelyn Keyes en 1957. Mais sa réussite, trop rapide, lui fit perdre l'équilibre plusieurs fois ; croyant avoir épuisé toutes les ressources de son art de musicien, compositeur et arrangeur, il tenta de se faire un nom comme écrivain et intellectuel mais dut revenir à la musique avant de raccrocher définitivement sa clarinette, en 1954.

Après Pearl Harbor, il s'enrôla dans la Marine et monta un orchestre qui soutint le moral des G.I.'s sous les raids japonais dans le Pacifique. Revenu à la vie civile, il forma deux autres orchestres, abordant même le be-bop, avant d'abandonner le jazz pour écrire une autobiographie remarquée, intitulée *The trouble with Cinderella*, qui a été rééditée plusieurs fois. La morale du livre se résume ainsi : « l'ennui pour Cendrillon, c'est que personne n'a jamais vécu heureux jusqu'à la fin de ses jours. Car après le mariage avec le Prince Charmant, il lui fallut affronter sa belle-mère, la Cour, sa grossesse et les autres obstacles de la vie quotidienne ».

Après quelques années à Begur, sur la Costa Brava, il ne reparut qu'un court laps de temps en 1978 et sans clarinette. Mais il fit de nombreux passages à la télévision, donna des interviews assez acides, et – surtout – veilla de près à la préservation de ses droits d'auteur (il publia aussi un volume de nouvelles, *I love You, I hate You, drop dead,* et termina un énorme récit au titre bien allusif, *The education of Albie Snow*, qui ne trouva pas d'éditeur.

Il participa en 1985 à un documentaire de presque deux heures sur sa vie, réalisé par une cinéaste canadienne, Brigitte Berman : *Time is all You've got*. Presque inaperçue au début, l'œuvre récolta un Oscar en 1987 et trouva un public, ce qui détermina Shaw à exiger des royalties (35%) ; toutefois il perdit ce procès. Il permit également à l'un de ses saxophonistes, Sam Donahue, puis à quelques autres, de se produire à la tête d'un « Artie Shaw Orchestra ».

Musicien incomparable (Benny Goodman ne fit pas mieux à la clarinette, mais sut prendre le tournant du classique), il souffrait de ne pas sortir du cadre médiocre – mais rapporteur – des soirées dansantes, souvent gênées par les « jitterbuggers ». Il s'est expliqué dans *Cinderella* sur les raisons de son insatisfaction et de son instabilité, tout en reconnaissant qu'il avait gagné plus d'argent qu'il n'en avait jamais rêvé.

Selon Terry Teachout, critique musical et dramatique de *Commentary* et du *Wall Street Journal*, Artie Shaw n'a compris que très tard que sa musique avait créé quelque chose de durable dans le patrimoine artistique de l'Amérique. « J'ai tiré tout ce qu'il était possible de tirer d'une clarinette, […] j'ai dû m'en séparer comme on se sépare d'un bras amputé », a-t-il dit au cours de deux interviews récentes.

Néanmoins, le souvenir d'Artie Shaw, roi non couronné de la clarinette, est resté présent dans toutes les générations qu'il a traversées, grâce au succès de ses nombreux succès (qu'il écrivait $ucce$$), comme *Beguin the beguine, Frenesi* et *Lady be good*, dont un critique italien écrivait : « ici l'on respire de l'air count-basien (*aria basiana*) à pleins poumons… ». ■

Harry Carasso

P.-S. On a souvent salué l'ouverture interraciale de Benny Goodman en faveur des musiciens noirs qu'il a fait travailler (Fletcher Henderson, Mary Lou Williams, Teddy Wilson, Lionel Hampton, Charlie Christian et Cootie Williams). Mais Artie Shaw en a fait presque autant avec Billie Holiday, Oran « Hot Lips » Page, Roy Eldridge et Hank Jones.

D.R.

[1] Ce pseudonyme était mal choisi, car il évoquait un « at-choum ! » ; il dut le modifier légèrement sur les conseils impératifs d'un employeur. Très « assimilationniste » au début, il assuma par la suite sa condition juive.

En un acte

Cyrille Fleischman

Léna et Markus Hausbroit avaient grimpé les marches pendant une vingtaine d'années et puis, l'année dernière, le propriétaire s'était décidé à faire installer un ascenseur dans l'immeuble. Sûrement pas pour faire plaisir aux locataires du premier étage au-dessus de l'entresol comme eux, mais pour augmenter le loyer. Et qu'est-ce qui est arrivé hier, à cause précisément des idées modernes du propriétaire ?

Mme Hausbroit, en revenant des courses, avait pris le courrier que lui tendait la concierge, avait ouvert la porte de cet ascenseur inutile, avait bien gardé en mains le journal auquel ils étaient abonnés mais elle avait laissé tomber les lettres par terre ! Et *où* avaient-elles glissé, ces lettres ? Devinez où ! Dans l'intervalle entre la cabine et la porte.

Voilà pourquoi leur courrier reposait maintenant au fond d'une cage d'ascenseur imbécile. Là où c'était inaccessible. Et comme le gérant était un prétentieux qui ne parlait pas aux locataires sans vingt-huit rendez-vous avant, on ne pouvait pas espérer faire venir tout de suite un dépanneur pour récupérer le courrier.

Or qu'y avait-il dans les lettres perdues ?

D'après les souvenirs de madame, en premier, un courrier d'Électricité de France qui n'écrivait sûrement pas pour des vœux de bonne année à l'occasion de Roch Hachana, donc c'était la quittance à régler ; et ensuite, une grosse lettre, dans une enveloppe beige avec des timbres de toutes les couleurs, de leur ami par alliance – plus exactement une relation du mari d'une cousine à eux –, Bertolt Kritzlerz, qui habitait maintenant l'étranger.

Et là était le problème !

Pourquoi Bertolt avait-il pris la peine d'envoyer une lettre ? Sûrement pas pour des vœux non plus, dans une si grosse enveloppe. Tel qu'on le connaissait, c'était parce qu'il avait quelque chose à demander. Markus Hausbroit aurait donc aimé pouvoir répondre poliment non tout de suite mais, faute d'avoir en mains le texte précis, il s'énervait déjà.

S'il écrivait pour dire que la lettre était sous une cabine d'ascenseur, l'autre – un vieil illuminé – ne le croirait pas ; il se vexerait, et on risquait des problèmes diplomatiques. Si on ne répondait pas, il se vexerait de la même façon.

Certes, on pouvait téléphoner. Mais pour dire quoi ? Souhaiter une bonne année, et raconter l'histoire de l'ascenseur ?

Il y avait encore plus de risques. Bertolt Kritzlerz était à la fois sourd et susceptible. Il était resté fâché deux ans parce qu'à la noce de leur fils on l'avait placé à une table de fond et en compagnie de cousins avec qui il était également fâché, précisément parce qu'eux aussi, il y avait une vingtaine d'années, l'avaient mal placé à une fête de famille. La soirée avait failli finir en drame. Donc avec Bertolt, il ne s'agissait pas de rigoler.

Que faire ?

Rien, décida Markus Hausbroit. Attendre.

On en resta donc là pendant une dizaine de jours de ce mois de septembre. Jusqu'à ce que le mari de la concierge, qui était bricoleur, fît en sorte de récupérer le courrier perdu sans attendre les convenances d'un gérant snob.

Les Hausbroit remercièrent le concierge quand il leur apporta la lettre de Bertholt avec la note d'électricité. Mais avec le temps et à la réflexion, ils n'auraient pas été si fâchés que le tout restât au fond de la cage d'ascenseur.

Cela étant, puisque c'était là, on ouvrit.

La note d'EDF d'accord, il faudrait la régler rapidement.

L'autre lettre, celle du vieux Kritzlerz, provoqua un intérêt inversement proportionnel à son volume. C'était une immense enveloppe beige, avec à l'intérieur au moins quinze pages en écriture serrée. Le français de Kritzlerz était parfait – c'était un homme qui avait fait des études – mais Markus Hausbroit avait du mal à lire. Surtout, précisément, quand c'était parfait. Il passa les quinze feuillets recto verso à sa femme qui mit ses lunettes.

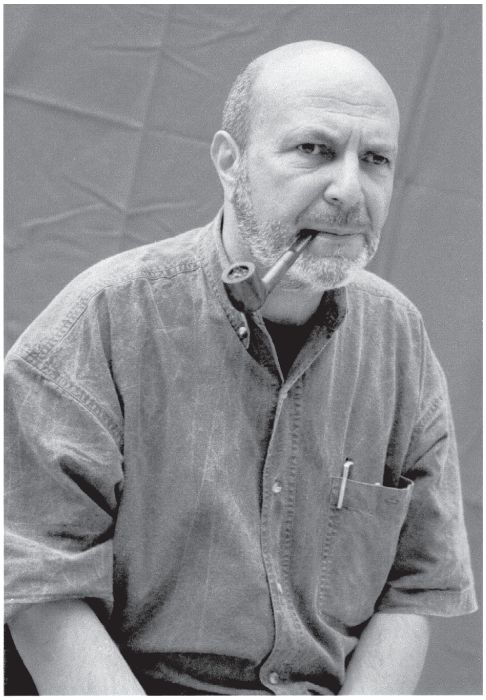


Photo Raphaël Caussimon

Ça commençait effectivement par des vœux pour l'année nouvelle – deux lignes – mais, quand elle continua à lire la suite, Hausbroit sut qu'il avait eu raison de s'inquiéter. Au fur et à mesure que sa femme avançait dans la lettre, lui grimaçait de plus en plus.

Kritzlerz, qui se piquait dans sa jeunesse d'être un poète yiddish, s'était mis en tête, aujourd'hui de… *quoi* ? Incroyable ! D'écrire une pièce de théâtre – il donnait le

résumé du premier acte sur quatorze feuillets – et il chargeait Markus de lui trouver à Paris une troupe, une salle et, si possible, de lui donner des précisions sur une association qui pourrait financer les représentations.
Tout simplement.
Hausbroit qui n'avait pas de temps à perdre avec les folies des autres se demanda s'il devait immédiatement jeter à la poubelle les quinze feuilles de la lettre, ou attendre trois secondes encore. Sa femme étant aussi inquiète que lui après avoir lu la première page, Markus Hausbroit n'attendit pas les secondes de réflexion qu'il aurait pu se donner. Il éclata :

– Qu'est-ce qu'il nous veut ? À nous ? J'ai même pas compris la moitié du centième de ce qu'il raconte ! Une pièce de théâtre ? À son âge ? Et qu'est-ce qu'on a à voir là-dedans ? Pourquoi il ne me demande pas, pendant qu'il y est, d'engager carrément au magasin une danseuse de Folies Bergère comme retoucheuse !
Il avait dit ça sans réfléchir. Pour parler. Mais là, il avait dérapé ! Il le comprit quand sa femme leva la tête, plus énervée qu'au début.
– Tu penses qu'à ça, on dirait ! Tu n'as que ces choses-là dans la tête, hein ? Je sais ce que je dis : si tu crois que le voisin m'a rien dit pour juillet quand j'étais en vacances, tu te trompes !

Markus rougit. C'était à moitié vrai. Il avait presque eu une tentation en juillet quand il avait invité une vendeuse intérimaire qui faisait aussi les retouches à manger avec lui un bon pickelfleisch. Il l'avait invitée dans un restaurant ami parce qu'ils avaient dû fermer plus tard à cause d'un travail urgent. Mais comment Léna savait-elle ?
En tout cas, la lettre de Kritzlerz, qui pourtant n'avait rien à voir, arrivait mal. Ce courrier idiot l'avait forcé à laisser échapper des mots qu'il n'aurait pas dû. Maintenant, madame avait posé les feuillets perturbateurs sur la table de la salle à manger et elle n'avait plus la tête qu'à ce qui était arrivé il y avait déjà deux mois. Quand elle était en vacances à Trouville et que précisément… l'intérimaire. Du coup, elle en remettait et en remettait ! Son voisin – le magasin de droite – avait dû parler, bien sûr ! Tout ça parce qu'un soir – un seul soir ! – il avait invité quelqu'un au restaurant – en tout bien tout honneur ! – et que par malheur l'autre hypocrite était entré également dans le même restaurant. D'ailleurs, il lui revaudrait ça, au voisin ! Sa femme aussi était en vacances en juillet, et lui non plus n'était pas seul !
Quand il annonça les choses, Markus eut le sentiment qu'à nouveau il avait dit ce qu'il n'aurait pas dû. Sa femme lui jeta un regard terrible. Elle ne l'écoutait même pas. Elle sanglotait carrément. Markus Hausbroit ne savait plus quoi dire ni quoi faire. Alors, il se précipita pour reprendre en main les papiers de l'enveloppe beige sur la table. Il brandit les quinze feuillets :

– Léna, arrête de te faire des idées ! Il vaudrait mieux répondre tout de suite à Bertholt. Écris-lui une jolie lettre. Comme tu sais.
Sa femme leva la tête.
– Répondre quoi ?
Il fit un vague geste.
– Est-ce que je sais, moi ? Que le théâtre yiddish aujourd'hui ça n'existe plus à Paris, qu'en tout cas nous, on ne connaît aucune association qui s'occupe de ça. Dis-lui qu'il devrait plutôt écrire des recettes de cuisine s'il s'ennuie vraiment. Tu trouveras ! Tu as toujours su écrire des lettres pour rien dire.
Là encore, il se rendit compte de ce qu'il avait peut-être dit une phrase de trop. Gentiment, mais de trop.
– Quand j'irai voir un avocat pour mon divorce, soupira Mme Hausbroit, il va sûrement aussi t'écrire pour rien dire.
Elle haussa les épaules. Tout tournait mal depuis qu'ils avaient cette enveloppe sous les yeux. Aussi, Hausbroit se décida à trancher. Immédiatement.

Il se dirigea vers le téléphone, chercha dans un petit carnet à côté les coordonnées de Kritzlerz et fit le numéro. Il était neuf heures et demie du soir, c'était une heure décente pour appeler à l'étranger. Pourtant, à l'autre bout du fil, au bout de quatre ou cinq sonneries, le « allo » ne fut pas encourageant.

– C'est moi, Markus, de Paris, commença-t-il. Je voulais vous dire pour votre lettre, pour votre pièce de théâtre… Là, se produisit quelque chose de terrible. Brusquement, il ne savait plus quoi annoncer. Il regarda sa femme qui le fixait.

Sa seule inspiration fut de fuir.
– Je… vous passe Léna, bredouilla-t-il.
Elle voulut protester, partir dans la cuisine, mais c'était trop tard, elle avait le téléphone en main et Bertholt Krietzlerz au bout qui criait :
– Allo, allo, qui parle ? Qu'est-ce que vous voulez ?
Elle souhaita une bonne année, mais Krietzlerz semblait comprendre rien à rien. Ce ne fut que lorsqu'elle répéta les mots « pièce de théâtre » et « impossible » qu'il commença à réagir. Et ce fut alors pour se lancer dans une sorte de discours.
Markus Hausbroit regardait sa femme hocher la tête et hocher la tête. Il regardait aussi son bracelet-montre, l'appel était à son compte.
Au bout de quelques minutes il s'énerva.
Sa femme ne disait rien, elle écoutait. Et l'autre vieil illuminé était capable de raconter son projet en entier, de parler toute une nuit.
Markus arracha l'appareil des mains de sa femme. Il était furieux, vraiment furieux :
– Bertholt, écoutez bien ça : si moi, je voulais faire des pièces, que ce soit en français ou en yiddish, j'aurais juste à écouter *ma* femme et à présenter *mes* problèmes avec elle ! Alors, nous cassez plus jamais les pieds avec vos histoires ! On n'a pas besoin de vous… Ici, à Paris, on a tous les théâtres – yiddish ou pas yiddish – qu'il faut. Et à la maison, en plus ! ■

Diasporiques *poursuit la publication de cette rubrique destinée à permettre à ses lecteurs de retrouver les plus significatifs parmi les très nombreux articles publiés par les diverses revues dans les semaines passées. Une équipe attentive en a fait le tri pour vous…*

La revue des revues

rubrique dirigée par Georges Wajs

1. *Les Temps Modernes*, novembre 2004-février 2005 : « Derrida ou la paix en mouvement ? »

Quelle étrange rencontre nous offre Claude Lanzmann entre Derrida et Sartre dans ce numéro des *Temps Modernes* ! En effet le plus beau texte de cet hommage est étrangement l'hommage que rend Derrida lui-même à la revue à l'occasion de ses cinquante ans.
On retrouve Derrida si vivant dans un texte où l'auteur parvient à donner le meilleur portrait de lui-même dans un texte prophétiquement intitulé « Il courait mort , salut, salut » qui commence par cette phrase qui a posteriori prend une tonalité étrange « l'échéance arrive ; je ne suis pas prêt » ; il s'agit certes d'une commande faite par Lanzmann, mais le contexte de la disparition de Derrida en fait une sorte de testament philosophique où l'hommage aux *Temps modernes* révèle « sans ressentiment » comment il ne pouvait écrire pour son époque qu'en n'écrivant plus comme Sartre et les siens. Ce qui limitera sa contribution à la revue *Les Temps Modernes* à des lettres polémiques, reléguées au courrier des lecteurs.
Les anniversaires et les hommages seraient-ils temps de la paix, la paix serait-elle d'un ennui… mortel ?
Derrida y échappe par l'aporie en disant des *Temps Modernes*, et de Sartre : « Je n'ai jamais été des vôtres et pourtant je suis heureux que vous soyez là ». Dans cette phrase se révèle la générosité de Derrida et le sens politique particulier qu'il donne au mot 'paix', et du lien de ce mot à l'hospitalité. L'hospitalité derridienne consiste à ne pas exiger de l'autre qu'il soit ni qu'il devienne le même que moi. Il reconnaît ainsi sa dette envers *Les Temps Modernes* qui lui ont appris « le courage de la rupture et de sa mise en scène (Sartre/Aron, Sartre/Merleau, Sartre/Camus…) ». Mais aussi le mot "engagement" auquel Derrida tentera de donner un sens plus pratique, dégagé du pathos de l'éternité et de l'universel ; du bannissement sartrien du « parler pour ne rien dire » car parler, c'est toujours parler à l'autre pour Derrida.
Ainsi, dans cette distanciation transgressive des valeurs des *Temps Modernes* et de la pensée de gauche qu'elle représente, se révèle l'apport original de Derrida, si éloigné du « ton prophétique de Sartre » et de sa revue qui se voulait anti-prophétique ; mais, note Derrida, « c'est le propre des prophètes de dénoncer tout autre prophète comme faux prophète ». Pourtant la question demeure : Comment se sauver sans parler « du haut de la nature humaine universelle », si ce n'est en établissant une analogie entre « écrire et donner », thème emprunté à Sartre et maintes fois repris par Derrida ?
Derrida serait-il plus proche de Lévinas qui lui non plus n'appartenait pas à la famille des *Temps Modernes* ?
Lorsque Derrida lut son « Adieu à Lévinas », je me demandais « qui lui dirait Adieu à lui ? Qui restait-il ? »
Je ne pensais pas un instant à Pierre Bouretz plus proche lui de la revue *Esprit* que des *Temps Modernes*, et dans une fascination encore (trop ?) neuve pour le prophétisme hébraïque. La question de Bouretz revient néanmoins sur ce qui lie *prophétie et engagement* et s'inscrit dans la filiation intellectuelle de Derrida. Comment vivre ensemble devient en effet la question la plus urgente d'un monde globalisé où l'autre est digéré, plutôt qu'accueilli ; idée qui hantait l'engagement du dernier Derrida pour un au-delà du déterminisme des appartenances !
Bouretz dans le déterminisme de la langue qui est la sienne analyse cet 'Adieu' de Derrida à travers l'"Adieu-shalom" à Levinas, il s'inscrit dans le déploiement que Derrida fait lui-même de ce mot : le salut ou la bénédiction donnés pour Dieu dans un rapport à l'autre qui signifie « paix »et qui n'est pas la paix perpétuelle de Kant, mais celle d'un *homme qui court en saluant* et traverse son temps comme un long processus tissé de commentaires où s'inscrit la filiation infidèle à Lévinas, qui cristallise l'intuition de la cabane comme lieu d'hospitalité envers des fils qui n'associent plus « la condition de l'hospitalité à la fraternité biologique de frères soumis à un père universel ». L'injonction du souvenir de l'habitant de cabanes s'inscrit dans le « Tu fus toi aussi étranger en Égypte » qui devient alors une idée matricielle de l'hospitalité comme libération de soi, idée que Derrida n'a cessé de tisser comme condition de la paix entre *différants*. Cet idéal pratique qu'il nous laisse n'a pas besoin pour exister de dénoncer les faux prophètes car il ne préserve rien mais court de cabane en cabane construisant la paix pas à pas… Salut, salam, shalom donc, Derrida !

Mylène Baum

2. *Esprit*, novembre 2004 : « Benny Lévy, Jean-Claude Milner : retour au ghetto ? » Jacob Rogozinski.

Kurt Niedermaier, dans le numéro 32 de *Diasporiques*, avait déjà parlé de cet article. Je pense utile de compléter le compte rendu qu'il en a donné par les points suivants :

Jacob Rogozinski note que ces deux ouvrages paraissent la même année chez le même éditeur et sont comme deux pièces complémentaires d'une unique machine de guerre. Il dénonce « l'étrange procès où tout l'héritage de la Grèce – la raison, la philosophie, les Lumières, la démocratie – se retrouve au ban des accusés ».
Sous le titre « De Mao à Moise, ou l'idolâtrie du retour », J.R. affirme sans détour que « l'objet de Benny Lévy est de tracer une frontière infranchissable entre le juif et le païen ». Bien entendu tous les philosophes juifs, dont Lévinas à la recherche de l'universel, peuvent être considérés comme des renégats puisque, niant la singularité absolue de l'élection d'Israël. Jacob Rogozinski va même jusqu'à utiliser le terme de blasphème tant est grande sa révolte à propos de l'analyse benny-lévienne de la Shoah. « Être juif ou le manifeste des talibans du judaïsme », conclut-il.
Parlant du *séduisant* livre de Milner, Jacob Rogozinski dit « le malaise qu'il ressent face au balancement de l'auteur entre enquête érudite et pamphlet », la société européenne issue des Lumières et la démocratie moderne étant à la fois le *lieu* et la *cause* de la Solution finale ; Jacob Rogozinski montre bien comment l'utilisation fourvoyée de la méthode structurale mène à des assertions du type « *démocratie parlementaire = violence* » ou à l'alliance implicite entre projet européen et djihad islamique.
Par contraste, parlant du livre de J.-M. Salanskis, *Loi, Israël, Ethanalyse du fait juif*, Les Belles lettres, 2003, Jacob Rogozinski écrit : « il s'agirait de penser autrement la relation qui se noue entre la singularité juive et l'universalité humaine ; de rechercher de nouveaux modes de rencontre entre les différentes traditions ; d'explorer les possibilités d'une traduction croisée des paroles de Sem et des mots de Japhet. »
Le Diasporisme en quelque sorte !

Georges Wajs

3. *Esprit*, février 2005 : « Lier l'humanité : du bon usage des droits de l'homme », Alain Supiot.

Face à la globalisation, existe-t-il des croyances communes à toute l'humanité, autrement dit des valeurs universellement reconnues, sinon observées, et susceptibles de fournir une base institutionnelle à cette globalisation ? Telle est la question à laquelle Alain Supiot se propose de répondre. Il part de l'idée, qu'il développe, selon laquelle les Droits de l'Homme sont des droits acquis, reposant sur des fondements nationaux, sans base scientifique, ce qui ne les discrédite pas pour autant, à condition toutefois de ne pas s'appuyer sur la science pour les défendre ou les attaquer. C'est pourtant ce que font les économistes par exemple, qui réfutent les Droits de l'Homme dits de deuxième génération (droit au travail, à la protection sociale, à l'éducation et à la culture), dans la mesure où ils faussent la libre concurrence entre États. Mais, ajoute Alain Supiot, la multiplicité des droits et l'évolution des sociétés nécessitent une hiérarchisation. Ainsi, le droit des firmes pharmaceutiques sur leurs brevets doit céder devant le droit des populations à accéder à des soins adéquats.
Son article plaide pour que les droits de l'homme deviennent une ressource commune de l'humanité ouverte aux apports de toutes les civilisations. Cela suppose que les pays du Nord acceptent de prendre en compte d'autres valeurs que les leurs, comme les valeurs africaines de solidarité qui s'expriment dans « la charte africaine des Droits de l'Homme et des Peuples ».
À l'heure où s'engage une charte européenne des Droits Fondamentaux, s'appuyant à son tour sur le principe de solidarité (droit de négociation et d'actions collectives, droit d'accès aux services publics, protection de l'environnement, protection des consommateurs), à l'heure de la globalisation de l'économie, Alain Supiot plaide pour la mise en place de procédures de régulation internationales ayant des organes « ad hoc » de règlement des litiges avec une représentation équilibrée des différentes cultures.

Thérèse Spector

4. *Esprit*, février 2005 « Comment nous ne sommes plus juifs », Jean-Christophe Attias.

C'est en citoyen juif laïque nourri de culture juive que J.-C. Attias réfléchit sur le judaïsme diasporique. Sa méditation savante et poétique se nourrit de la pensée et de la culture rabbiniques qu'il enseigne à l'École pratique des Hautes Études. Partant du texte talmudique portant sur la question de savoir si l'on doit ou non partager une outre d'eau pour survivre dans le désert, il développe le thème de l'exil et de la dispersion qui détermine l'être juif. Ni la diaspora ni l'État d'Israêl n'échappent à ce désert habité, lieu de vie et de mort.
J.-C. Attias imagine un scénario probable, celui de la disparition des derniers survivants du génocide et de l'effritement de la mémoire de la Shoah… Paix entre Israël et la Palestine… Décrue de l'antisémitisme...
Il pose alors la question : « Que nous resterait- il alors ? » et poursuit « Quelques intellectuels juifs […] se seront érigés en porte-parole […] d'une "communauté" qu'ils auront largement contribué à "inventer" […] et qui risquent fort d'être mis en difficulté…
Notre erreur aura été au fond de partager en quelque sorte le rêve sioniste d'autocentrement exclusif »
La diaspora, explique-t-il, nous en avons fait une *route déserte*, dévitalisée, en voie d'extinction et réduite au choix entre deux voies : l'assimilation progressive ou le fondamentalisme religieux. Diaspora autocentrée, donc progressivement tarie, qui s'est privée de multiples richesses scientifiques, littéraires, linguistiques de son héritage oriental et européen : oubliant ainsi la dimension foncièrement cosmopolite de l'être juif.
« Notre défi principal, ajoute J. C. Attias, est culturel. Serons nous […] en mesure d'offrir aux générations montantes une culture juive diasporique riche et vivante […] ? Nous sommes tous Juifs et Européens » et J.-C. Attias rappelle l'aide que peut nous apporter l'enseignement des commentateurs médiévaux, la nécessité de ménager un

chemin entre l'amour et la justice, le sentiment et l'éthique, l'amour du prochain et la distance critique. Pour lui, il y voit un message de paix : Palestiniens et Israéliens, ennemis et frères, doivent se partager, dans « ces déserts habités », l'eau de l'outre.
C'est donc à une interrogation profonde sur les rapports entre Israéliens et Palestiniens mais surtout entre Israël et Juifs "diasporiques" que nous invite J.-C. Attias.

Françoise Basch

5. ***Mouvements***, mars-avril 2005 : « Juifs et Musulmans : le modèle républicain renégocié », Esther Benbassa.

Esther Benbassa développe, à partir des populations juives et musulmanes, l'idée d'un « nationalisme transnational », sans revendication territoriale, faisant « cohabiter encore, peut-être pas pour longtemps, la loyauté envers le pays de résidence avec un soutien sans faille à des causes extérieures à ce pays susceptible de cimenter une identité diasporique ». C'est ce qu'elle appelle la forme post-moderne ou ultra-moderne de la communauté qui se développe dans un contexte de mondialisation et de communication globalisée. C'est l'exemple des musulmans qui retrouvent une certaine unité dans la défense du combat palestinien et des Juifs qui ont développé depuis longtemps autour d'Israël un communautarisme transnational, national sans frontière, rassemblant imaginairement les Juifs de par le monde.
Le modèle républicain français tend à « changer l'autre », hier le Juif, aujourd'hui le musulman pour le rendre conforme à un moule préétabli, écrit-elle, mais les temps ont changé. Elle conclut, de manière que je jugerais peut-être optimiste : «Les arabo-musulmans […] renvoient à la République l'image de ce qu'elle n'est plus, une France forte et assimilatrice, et de ce vers quoi elle se dirige à grands pas. À savoir un universalisme pluraliste et une laïcité plurielle dont elle ne pourra plus faire l'économie ».

Thérèse Spector

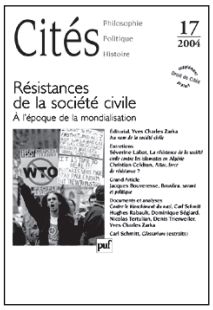
6. ***Le Monde diplomatique***, mai 2005 : « Ainsi Hitler acheta les Allemands », Götz Aly.

L'historien Götz Aly jette un regard neuf sur le peuple allemand devenu nazi. Comment Hitler a-t-il pu faire accepter sa politique à sa population ? Propagande criminelle ? Répression féroce ? Pas seulement. Et l'idée qu'un antisémitisme exterminateur se serait développé très tôt en Allemagne ne repose sur aucune base vraiment sérieuse. En réalité, au début, l'édifice du pouvoir hitlérien fut très fragile. Ce qui le stabilisa, nous dit Götz Aly, c'est que le Führer mena une politique intérieure de justice et de promotion sociale sans précédent. La dictature se voulut au service du peuple, à qui on distribua les vivres de la façon la plus équitable. Les familles reçurent les salaires des soldats mobilisés. La grande majorité des contribuables ne fut pas touchée par les impôts de guerre. Seuls les riches y contribuèrent. Hitler se payait sur les pays occupés, qu'il dévastait. Il se payait également sur la spoliation des biens juifs. De plus l'enchaînement ininterrompu de décisions et d'événements créa une sorte d'alchimie qui structura le pays. C'est ainsi que les Allemands auraient adhéré, succombé au vertige de l'histoire, jusqu'à la commotion finale.

Evelyne Reberg

7. ***Cités 2004*** (PUF) n° 18, juillet 2004 : « Le dépérissement de l'État ».

Dans son éditorial, Yves Charles Zarka, après avoir rappelé que la conception classique de l'État est formée de la triade pouvoir-représentation-loi, évoque l'impuissance actuelle des États face aux enjeux de la mondialisation, et ses limites en termes de démocratie authentique. Invoquant Marx et Lénine, selon lesquels l'État serait une machine de domination ou d'oppression, il s'interroge sur le dépérissement actuel de l'État comme « phénomène positif annonciateur d'une démocratie nouvelle », celle dans laquelle les substituts à la puissance publique ont pour nom les féodalités, administratives, locales et communautaristes.
Luc Rouban analyse les paradoxes de l'État postmoderne. Pour lui, il faut d'abord définir le contexte étatique, selon que l'on désigne par État l'alliance de la finance, du politique et de l'administratif ; ou une puissance régulatrice (l'État-providence) ; ou enfin qu'on lui préfère un État moins-disant, laissant aux institutions sociales le soin d'inventer et de promouvoir des stratégies d'investissements collectifs.
Il convient ensuite de sortir de l'erreur qui consiste à croire qu'il n'y aurait qu'un seul modèle d'État valable en Occident, en oubliant la diversité des formes étatiques au sein même de l'Europe.
Loin de croire en la mort de l'État, il estime que « la soumission du statut de l'État aux intérêts économiques n'indique pas l'irréversibilité du processus de libéralisation ».
Pour autant, force lui est de constater l'ineffectivité du droit (qu'on peut entendre comme l'incapacité de l'État qui en a pourtant théoriquement la maîtrise), comme cause du dépérissement de l'État postmoderne, et sa résultante, une forme de gouvernance par défaut.
Alors si l'État se désengage par choix ou par impuissance, qui va le remplacer ? Peu à peu le pouvoir se privatise, différents réseaux investissent le champ ainsi laissé libre. Le monstre Léviathan s'étant désengagé, un peuple d'experts administratifs et technologiques, un monde communautariste surgissent, comme autant d'animateurs de la chose publique : « La voie est ouverte à toutes les formes de pouvoirs privés (individuels ou collectifs) qui rendent caduc l'espace public. »



Serge Radzyner

Pourquoi militer pour la paix entre Israéliens et Palestiniens, ici en France ?

(Collectif de L'Est parisien pour le soutien au « Pacte de Genève »)

Le militantisme serait-il une sorte de drogue ? Après avoir réfléchi et même écrit sur les impasses et les chausse-trapes du militantisme, la militante que je suis finit toujours par s'y laisser reprendre. C'est ainsi que je me suis retrouvée, un soir d'hiver glacial, dans une salle plus ou moins avenante d'une banlieue à la fois proche et lointaine, dans une réunion constitutive d'un *Collectif de L'Est parisien pour le soutien au « Pacte de Genève »*. En écoutant parler tous ces gens de bonne volonté, j'évoquais ces dizaines de groupes pour la paix fréquentés depuis plus de vingt ans, qui n'avaient guère fait avancer la paix.

Qu'étais-je venue chercher dans ce nouveau groupe ? J'ai eu envie de partager cette interrogation avec mes compagnons d'un soir, réunis par le hasard d'un mail. Je n'ai pas vraiment été étonnée de constater que les militants « organisés » et non juifs (*SOS Racisme, Ni putes ni soumises*, syndicalistes) n'ont pas répondu à cette demande. Par contre, huit personnes dont six femmes ont fait cet effort de réflexion personnelle. J'ai tenté de produire un texte cohérent en utilisant des extraits de leurs réponses.

On peut distinguer deux types de réponses. Il y a celles qui ne parlent que d'implication dans la paix entre Israéliens et Palestiniens, le plus souvent en tant que juif(-ve)s et celles qui ajoutent des raisons propres à la situation française.

Martine dit avoir « *un devoir d'optimisme, de modestie et de solidarité envers ceux qui dans les deux camps ont cessé de penser ce conflit en termes d'exclusion et de méconnaissance de l'autre.* »

Les autres font un lien entre leur identité juive et le conflit israélo-palestinien.

Francine et Régine : « *La première dimension de notre motivation est une forme de souffrance. Pour nous, juives laïques et universalistes, le conflit israélo-palestinien est comme un clou planté en nous, sans doute une forme de culpabilité, mais aussi une référence à une identité juive vécue en creux, en victime qui s'identifie à d'autres victimes.* »

Albert va encore plus loin : « *Nous, Juifs de la diaspora, avons besoin d'Israël, comme source de référence et de légitimité identitaire. Mais c'est d'un Israël qui nous fasse honneur, et ce n'est pas trop demander à un pays moderne, puissamment doté de capacités et d'intelligence, de se comporter en pays civilisé. Ce n'est pas faire preuve de faiblesse. Les préjugés arabes à l'égard de l'existence d'un État juif sur les terres qu'ils occupent sont largement entamés, et ce n'est que la persistance d'un conflit cruel et sanglant qui leur permet d'avoir encore la faveur de l'opinion mondiale car la cause israélienne ne peut pas paraître, sous son aspect actuel, légitime.* »

Ou encore Yaël : « *J'aime profondément Israël et y suis profondément et définitivement attachée mais je ne veux pas que le peuple israélien perde son âme, ce qui à mon avis est en train d'arriver depuis quelques années.* » Ou enfin Nathalie (co-fondatrice du groupe) : « *J'avoue être effectivement, viscéralement et inexorablement liée à ce pays, Israël, pour des raisons multiples qui ont nom : Shoah, Juif, hébreu, héritage, famille, culture, histoire… J'avoue que la Palestine n'existe pour moi qu'en raison de son lien avec Israël. La démarche qui m'a conduite à faire rentrer ce pays dans l'espace de ma conscience n'est autre que celle qui m'attache à Israël... En tant que citoyenne, je ne peux rester indifférente aux souffrances des uns et des autres.* »

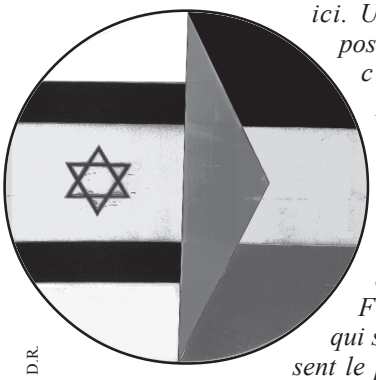
La deuxième dimension de ces textes concerne les craintes partagées sur les conséquences de ce conflit en France :

Gérard (*La Paix Maintenant*) se situe aux confins des deux positions : « *J'ai vécu de nombreuses années en Israël. Je ne me sentais pas juif mais Israélien. Je me suis pris d'amour pour ce pays. C'est après la deuxième Intifada que j'ai ressenti le besoin d'agir. Laisser les choses continuer était inacceptable. Je vivais plutôt bien en France mais je pressentais que ce conflit allait nous pourrir la vie, d'une part parce que la voie suivie par Israël risquait de mener ce pays que j'aime dans une impasse mortelle, d'autre part parce que,en tant que juif, j'étais devenu comptable de la politique d'Ariel Sharon. Pour agir sur la société française, il fallait trouver des alliés. Quand* Ni Putes Ni Soumises, SOS racisme, l'UFAL *et d'autres ont rejoint* La Paix Maintenant*, j'ai été réconforté. Ensemble nous disions qu'il fallait soutenir les forces de paix et non se contenter de désigner les coupables dans cette tragédie.* »

Martine : « *Les raccourcis, les approximations, les images rapportées de ce conflit ont introduit ou conforté sur le territoire français des postures de rejet et de haine. Aussi, devons-nous désamorcer ces manipulations irresponsables en répandant l'infor-*

mation sur le dialogue qui a eu lieu entre Israéliens et Palestiniens, dans le cadre des Accords de Genève. »

Nathalie : « *La paix entre ces deux peuples, entre ces deux pays passe par une reconnaissance mutuelle qu'il faut aider à faire accepter, là-bas mais également ici. Une issue positive à ce conflit permettrait de déjouer les incidences de ce conflit en France, qui se traduisent le plus souvent par des relents d'antisémitisme et de racisme* ».



D.R.

Régine et Francine : « *Montrer que des Israéliens et des Palestiniens ont dialogué, sans notre aide, c'est montrer que les peuples sont responsables de leur propre histoire, c'est séparer le conflit israélo-palestinien des problèmes vécus en France, notamment par les jeunes d'origine arabo-musulmane ou africaine, victimes de discriminations, spectateurs impuissants des humiliations subies par leurs parents, empêtrés dans des recherches identitaires toujours plus difficiles pour les dé-paysés. Nous faisons l'hypothèse, peut-être utopique, que si ces jeunes se réapproprient leur propre histoire douloureuse, s'ils cessent de s'identifier aux victimes palestiniennes qui font partie d'une autre histoire, ils cesseront de faire porter aux Israéliens, et par extension aux Juifs, la responsabilité de leurs difficultés.*

Laissons à Catherine le soin de conclure par un poème :

Moi femme juive et athée très attachée à l'histoire du yiddishland
depuis Sabra et Chatila je nous sais en danger
les synagogues qui sautent et les chars qui détruisent
profanations bombes humaines check-points et barbelés
l'insoutenable est là victime et meurtrier vivent en nous, s'immiscent de [tout côté
il est en moi deux êtres prises dans la grande Histoire et par celle qui se [vit
un passé pour mémoire un présent impossible entre viols et otages et ce [mot à vomir génocide
on parle religion et race on se bat pour une Jérusalem mythique
bien réelle et mystique encerclée de remparts et de mur et de pierres
et ici pays riche république démocratique les banlieues ont fleuri
on crache encore nos juifs et nos arabes
les juifs du M.O.I. ont fait des religieux
les beurs rappeurs ont fait des religieux
la France libre a fait des lepenistes
chacun hait sa chacune et il faut arrêter
les bombes et les pierres la victimisation
les transgressions les inversions les massacres et le suicide collectif
il nous faut allier reconnaissance de l'Autre
jadis je voulais apprendre l'esperanto maintenant je vais étudier
l'arabe et l'hébreu
parce que là bas peut-être se joue notre liberté.

Régine Dhoquois-Cohen

Extraits de textes de Francine Chiche, Régine Dhoquois-Cohen, Gérard Eizenberg, Catherine Glasman, Martine Lascar, Albert Pesses, Yaël Raine, Nathalie Sayac. Pour joindre le collectif : Parisest@2peuples2etats.org

Opinion

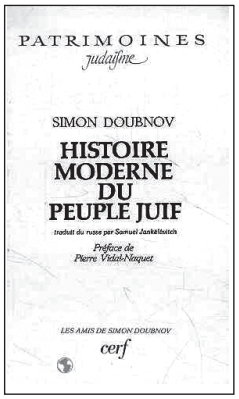
Donner du contenu à l'identité…

Jacques Burko

Se définir comme « Juif laïque » n'est pas se définir. Certes, cela implique qu'on se sent juif, partie solidaire d'un certain groupe et que, sur le plan de la religion (si l'on en a), on l'a reléguée dans le domaine privé, offrant à l'extérieur une face neutre et tolérante, voire bienveillante. Mais ce contour-là peut à l'évidence contenir des individus très différents, ayant eu des origines et des trajectoires fort différenciées. Une partie significative de ces « Juifs laïques » sont issus de familles historiquement de gauche, et notamment communistes ou bundistes, qui étaient en son temps allées jusqu'à rejeter la religion comme « opium du peuple » et avaient épousé l'athéisme.

Notre richesse passée

Au temps de nos grands-parents, ce rejet n'excluait pas de la judéité l'individu concerné et n'affaiblissait pas son appartenance. L'imprégnation culturelle et traditionnelle, couplée souvent de surcroît avec une vie quotidienne au milieu d'un groupe ethnique homogène, gardait à ces



militants-là une identité forte, étayée dans la plupart des cas par une langue nationale et par la culture qui l'accompagnait naturellement. Les militants internationalistes prônaient l'avenir radieux en yiddish (ou peut-être en djudesmo ou en judéo-arabe…) et c'est aussi dans cette langue qu'ils lisaient Marx, Anatole France ou Jules Verne. Ils étaient sans conteste juifs, leur athéisme ou leur internationalisme ne changeaient rien à l'affaire.

Il n'en va pas de même pour nous aujourd'hui. Nous avons grandi sans référence synagogale positive ou négative, mais aussi sans grande culture juive. La guerre et l'occupation ont beaucoup contribué à cet état de choses, à cette déjudéisation pour ceux d'Europe ; le déracinement a fait un tort analogue à ceux du Maghreb, d'Égypte et d'ailleurs. Et depuis des décennies nous menons d'interminables débats sur le thème « Qui est juif ? » Nous avons en son temps rejeté les définitions du type sartrien (encore que le « renouveau » de l'antisémitisme redonne un certain poids au regard de « l'autre »), et nous avons trouvé des formules du genre « Est juif celui qui se sent – ou se reconnaît – ou se veut – juif », ou encore « Est juif celui dont les enfants sont juifs »… et d'autres formules séduisantes. Qui rassurent et satisfont certains parmi nous, mais qui ne font qu'un mince paravent à un manque de contenu juif plus substantiel, seul garant de l'avenir de la Diaspora.

Certains sont allés trouver leur planche de salut à Jérusalem. Pour eux, « est juif celui qui reconnaît la centralité d'Israël et y puise son identité nationale ». Solution tout à fait honorable, et convaincante – surtout pour ceux qui envisagent à plus ou moins long terme de se transférer physiquement dans l'État hébreu, même si dans la pratique ce vœu restera un vœu pieux (si un laïque peut utiliser ce terme…). En attendant, leur identité s'en trouve confortée.

Rester les mains vides ?

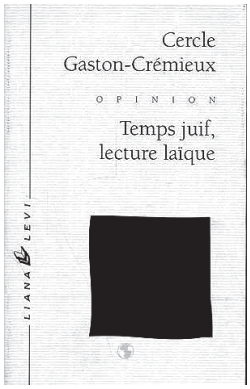
Mais quid des diasporistes, de ceux qui persistent à croire qu'une grande partie voire la majorité du peuple juif est implantée dans la Diaspora durablement et doit donc se débrouiller par elle-même pour se garder juive ? Y a-t-il une sauvegarde possible de l'identité juive à la fois hors de la synagogue et du sionisme ? C'est là une question récurrente pour beaucoup d'entre nous, un objet de colloques et de débats. À croire que ces discussions sont elles-mêmes une preuve d'appartenance et forment un contenu juif – ou son substitut – dans la conscience des participants.

On peut prétendre toutefois qu'il n'est possible de se garder une identité nationale véritable, durable et transmissible dans la Diaspora laïque que par l'étude, par l'appropriation d'une culture dont nous avons été sevrés par les circonstances ou par l'éducation reçue. Nous avons étudié des langues, à l'exception de *nos* langues, nous avons appris l'Histoire mais laissé de côté *notre* Histoire (je pense aux millénaires avant la Seconde Guerre mondiale), nous avons lu des classiques sauf les classiques juifs.

Peut-on rattraper ces lacunes ? Bien sûr, il n'est pas simple de se mettre soudain à l'âge adulte à la recherche de cette culture omise, au milieu des préoccupations quotidiennes professionnelles et familiales. D'autant que le désir de s'y mettre n'est pas un impératif absolu pour la majorité, et la reconquête de leur identité ne s'impose pas à tous. Et je laisse pour le moment de côté le cas des mariages mixtes, de plus en plus nombreux, pour lesquels c'est encore plus complexe.

Il apparaît qu'un individu isolé doit avoir une grande force de conviction pour s'astreindre à une telle démarche d'apprentissage, d'autant que les guides manquent souvent et que se faire autodidacte volontariste de sa propre culture est ardu. Mais l'effort pourrait être moins grand pour les autres, pour les adhérents des divers cercles laïques juifs. Ceux-là pourraient y trouver un lieu d'étude collective réaliste ; former des petits groupes à fréquenter d'une façon régulière, à un rythme aussi soutenu que possible compte tenu de leurs autres vies. Cela commence déjà à être le cas ici et là, mais il reste à faire !

L'apparition relativement récente de centres culturels tels que la « Maison de la culture yiddish » ou encore certaines activités du *Musée de l'art et de l'histoire du judaïsme* peuvent faciliter de telles démarches et leur fréquentation croissante montre bien que les besoins sont réels. Mais, bien entendu, on peut regretter l'absence d'une « Maison des diverses cultures juives », où l'infinie richesse de notre peuple serait reflétée, rendue accessible et peut-être gardée vivante. Cela pourrait être un des objectifs pour l'ensemble des associations laïques juives que de peser tant sur les instances communautaires que sur les pouvoirs publics pour faire réaliser une telle institution. Est-ce un rêve utopique ? Rien ne nous empêche d'unir nos volontés afin qu'il se réalise. Et, entre temps, essayons de faire un bon usage de ce dont nous disposons déjà ! ■



Le dernier Juif de Kaboul : Maboul à Kaboul…

Carol Mann

« Vous êtes en retard, je vous attendais il y a une heure, fait Zebulon Simentov, tapotant sa montre de son index… que voulez-vous, il faut que je commence. C'est l'heure… ». Âgé d'une cinquantaine d'années, il est vêtu d'un shalwar-kamiz beige, c'est-à-dire d'une tunique et d'un pantalon bouffant comme tous les hommes musulmans du sous-continent ; la kippa sur le crâne dégarni détonne. Le voilà qui nous pousse dans une pièce située sur une coursive qui donne sur la synagogue désaffectée. Son intonation traînante en persan, sa façon de hausser les épaules et de lever simultanément les paumes vers le ciel me sont bizarrement familières, comme d'une autre planète, n'ont cependant rien de bien afghan…

Nous nous asseyons en silence, tandis qu'il saisit au vol un livre de prières d'un tas sur la table, l'essuie d'un coup de torchon et se met à lire à toute vitesse en balançant vigoureusement son torse. Entre deux versets il nous intime de manger, poussant vers nous noix et pistaches, un plat de poisson : « Mange, c'est cachère », explique-t-il à mon jeune interprète afghan ébahi, puis à moi me lance : « Alors vous m'avez apporté du whisky ? ».

Photo C. Mann

Quand le shofar sonne à Kaboul...

Shabbat se termine à Kaboul comme à Jérusalem ; nous sommes chez le dernier Juif d'une ville en ruines clinquantes et sordides. Il habite au centre de la ville au bout d'une rue autrefois de fleuristes (d'où son nom, Flower Street) et aujourd'hui d'épiceries vendant à un prix insensé du ketchup et des corn-flakes. C'est moins sale qu'ailleurs, même s'il faut enjamber les caniveaux ouverts. La rue croise la Chicken Street où des soldats en goguette ceints de leur veste pare-balles vont faire leur shopping ethnique, tandis que le blindé attend devant la porte des échoppes. Ici, même les mendiantes en burqâ vous tapent « Panch dollar » (cinq dollars). La petite pièce où officie Simentov est sombre. À des clous sont accrochés les clefs, un parapluie, des vêtements ; au sol, un matelas enroulé, une télévision et un chauffage électrique qui se mettront en marche si jamais l'électricité revient aujourd'hui. C'est le décor de vie de presque toutes les maisons dans cette ville dont la misère est hargneuse, surtout flanquée des manifestations d'un culte à Massoud, qui semble largement être une invention française à laquelle personne ici ne croit vraiment. Chacun sait qu'il est un des responsables de la destruction de la ville, même s'il est de bon ton de mettre tout sur le dos des Talibans.

Simentov reprend ses prières, les paroles sacrées en cascade précipitée, la main droite tenant le livre, la gauche ouvrant une boite vétuste de *matsot*[1] qu'il sort cérémonieusement, «Faites attention faut pas mettre des miettes de pistaches dessus, ce sont des *matsot* bénis ». L'inscription en russe sur le carton indique que c'est un envoi du Joint[2], sans doute aussi ancien que le reste. Entre deux, il lance des questions à mon interprète et j'essaie de glisser que non, je ne suis pas une journaliste, non je ne suis pas une employée grassement payée par une organisation humanitaire, et que je suis venue le voir parce que j'écris pour une petite revue juive française *Diasporiques*. Tout en priant il sort une liasse de cartes de visite écornées de sa poche, « Regardez, des journalistes du monde entier sont venus me voir et n'ont jamais plus donné signe de vie… » Puis, entre deux versets et autant de pistaches, il se ravise « Vous avez vu comment je vis ? Racontez aux Juifs, n'oubliez pas, écrivez-le, dîtes-leur qu'ils me viennent en aide, j'ai des fortunes de matériel coincé en douane. Inscrivez bien mon numéro de téléphone dans votre article ». Comme j'ai promis de le faire, le voici : 70 22 44 86. Avis aux âmes charitables, il y a trois heures et demie (oui, 'et demie', dans ce pays tout est possible) de différence avec l'heure de Paris.

Aux paroles psalmodiées en hébreu s'ajoute à présent l'appel à la prière

[1] Galettes de farine sans levain que l'on mange à *Pessah* (Pâque) à la place du pain.
[2] Organisation caritative juive créée aux USA et qui vient en aide aux Juifs dans le monde entier.

du muezzin repris par les mosquées aux alentours. La juxtaposition des deux mélopées dans ce pays islamiste a quelque chose de surréaliste et de poignant, et rassurant pour moi seule. Le dernier Juif de Kaboul en face de la seule Yiddene assez *meshugga*[3] pour partir à l'aventure en Afghanistan aujourd'hui… Maboule à Kaboul, chacun à sa façon. Le ciel jaunit, les contours des arbres se dessinent contre les montagnes aux cimes encore enneigées qui entourent la ville. La fraîcheur s'insinue avec la nuit. Pendant ces moments enchantés où la guerre et la laideur ont feint de disparaître, il est possible de se faire une idée de ce que devait être la vie à Kaboul à l'époque d'une communauté prospère et bien adaptée, vivant côte à côte avec les voisins musulmans, avant la création de l'État d'Israël – et même jusqu'à l'intervention soviétique fin 1979. Une quarantaine de familles habitaient encore Kaboul jusqu'à la guerre civile qui opposa des factions de Moudjhaddins islamistes au pouvoir, dont Massoud et l'équipe à nouveau aux commandes actuellement. Quand les Talibans prirent le pouvoir en 1996, il ne resta que deux membres : Simentov et Ishaq Lewin, qui vient de décéder à l'âge de 80 ans. Les deux hommes, commerçants de leur état et voisins, étaient en froid depuis de nombreuses années, en vérité à partir du jour où les Talibans les arrêtèrent tous les deux et confisquèrent l'unique rouleau de la Torah demeurant dans la synagogue. Chacun mit en cause l'autre, l'accusant de trahison, et ils n'échangèrent plus une seule parole jusqu'à ce que la mort de Lewin les sépare ; sa famille en Israël vint emporter les restes pour les enterrer en terre sainte. Simentov est à présent seul avec ses souvenirs et son entêtement à vouloir rester à tout prix.

Photo C. Mann

Un nouveau copain (« a sheyner Yid » !!) au Khyber Pass

Si son âme est en Israël (« c'est notre pays, du point de vue religieux ») le restant de sa personne est bien ancré à Kaboul. « Ça fait 2 000 ans qu'il y a des Juifs ici, vous vous rendez compte, je suis le tout dernier ». Cet unique gardien auto-proclamé de la mémoire des Juifs afghans va faire ses prières deux fois par jour dans ce qu'il reste de la synagogue, bâtisse en ciment des années 1960 dont le décor d'étoiles enchevêtrées signale son existence à partir de la rue. Il voudrait la faire restaurer, mais en vérité on peut se demander pour qui. Ne subsistent que quelques inscriptions, documents déchirés et un *shofar*[4] qu'il actionne avec fierté pour la photo.

Photo C. Mann

Quelques documents déchirés...

Simentov maintient que l'Afghanistan est un pays parfait pour les Juifs : « Dès que ça se calme vous verrez, on est bien situés, ils vont revenir, il y a beaucoup à faire, un bon marché. Avec les Pachtounes, on s'entend bien – après tout eux, avant, c'étaient des Juifs ».

Nos lecteurs se souviendront peut-être de l'article que votre humble servante a consacré à cette tribu perdue entre toutes mais, en tout cas, à Kaboul personne n'en doute. Lors des dernières élections, un candidat tadjike a même avancé que les « Pachtounes n'avaient qu'à rentrer chez eux en Israël » et laisser le pays aux autres ethnies… Il paraît que le mollah Omar lui-même, borgne comme feu le général Dayan, clamait l'affiliation avec le Peuple Élu pour légitimer les Talibans. Que ceux que l'*alya*[5] pour Kaboul tenterait n'hésitent pas à me contacter. ■

***

Pour un rapport plus complet sur ce périple en Afghanistan au mois d'avril 2005, voir le site de mon association humanitaire : www.femaid.org.

[3] Maboul.

[4] Corne d'animal, sorte de trompette dans laquelle le ministre officiant souffle lors des services de Nouvel An et du Grand Pardon.

[5] Le terme d'alya (= montée) est utilisé pour indiquer le départ d'un individu ou d'une collectivité en vue de s'installer en Terre Promise.

Les Juifs dans l'Iran actuel

Alain Chaouli

Les deux révolutions iraniennes du xxe siècle

Depuis le début du xxe siècle, l'Iran aura connu deux révolutions importantes : l'une en 1906, avec la Révolution Constitutionnelle ; l'autre, avec la Révolution Islamique en 1979.

On dit généralement que la Révolution Constitutionnelle du début du siècle en Iran a été le début d'un long processus pour une tentative de libéralisation de la politique et de la pensée, pour la liberté de la parole et vers une société de plus de justice et d'intégrité. En effet, toutes les couches de la société se sont senties concernées par ce mouvement[1]. La seconde Révolution, avec la destitution de Mohammad Rezâ Shâh, a résulté d'un désir de démocratie, de moins d'arbitraire et de corruption et pour plus de justice sociale. Dans les deux cas, les Juifs ont participé à ces mouvements car ils aspiraient, comme les autres Iraniens, à un mieux-être dans une société devenue insupportable.

Dans les années 1930, Rezâ Shâh avait pris une décision importante en accordant l'autorisation aux minorités de pouvoir s'installer librement dans les différents quartiers de Téhéran. Les Juifs étaient alors sortis en majorité des quartiers pauvres et insalubres du sud de la capitale, de Oudlâjân et de Mahalé, où ils avaient toujours vécu dans la difficulté et la saleté.

Les Juifs, autant que les autres Iraniens, ont vécu activement l'évolution de la société iranienne et ont participé à l'amélioration de son quotidien. Par exemple, dans l'ancien quartier juif, au sud de Téhéran, une association de bénévoles juifs (*Kânun-e kheyr khâh*) avait créé un hôpital nommé « Hôpital du docteur Sepir ». C'était un important centre de secours dont l'histoire remonte au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Vers 1948 ce centre a réuni des bénévoles qui ont apporté une assistance précieuse à des gens dans le besoin, particulièrement sur le plan médical, quelle que soit leur appartenance religieuse. Sous la responsabilité du docteur Ruhollâh Sepir, des médecins de la Faculté de médecine de Téhéran y ont soigné gratuitement. Cet hôpital a permis de venir en aide à des malades qui n'auraient pas pu être soignés autrement. Sa réputation lui a permis de recevoir des gens de toutes les confessions. Sa devise a été : « Nous ne demandons pas quelle est votre religion, mais quelle est votre maladie ». D'après de récentes informations[2], ce centre continue à fonctionner. Parmi les praticiens juifs encore en exercice se trouve le docteur Mohaber, chirurgien et général en retraite de l'armée iranienne[3]. Alors que dans les années 1970 sa carrière se partageait entre Israël et les États-Unis, on lui proposa de faire partie de l'équipe de chirurgiens qui allaient opérer le Shah d'Iran à Vienne. Quelques années plus tard, à l'occasion d'une visite à sa famille, le docteur Mohaber a été convoqué au palais de la Reine, qui lui a demandé de prendre la direction du nouvel hôpital militaire. Demeuré à son poste malgré la Révolution, il a réalisé plus de mille deux cents opérations lors de la guerre contre l'Irak et il reste à ce jour le seul officier supérieur juif de la République Islamique d'Iran. Le docteur Mohaber est aujourd'hui général en retraite de l'armée de la République Islamique d'Iran mais il a décidé de travailler deux jours par semaine à l'hôpital juif, « pour garder la main ». Il faut noter que l'hôpital appartient toujours à la communauté juive même si la plupart de ses patients et employés sont désormais musulmans.

Iraniens et Juifs

Quel est aujourd'hui l'état d'esprit des Juifs restés en Iran ? Un point de vue intéressant est fourni par M. Farhad[4]. Il travaille pour le Comité Juif de Téhéran (*Anjoman-e Kalimiân-e Tehrân*). Ce Comité, par ses interventions dans des domaines variés, est l'une des plus importantes parmi les associations locales. Il s'occupe de l'éducation religieuse des jeunes et veille sur le maintien de la culture juive et de la tradition religieuse dans la communauté. Il se charge de l'organisation administrative du quartier juif (appelé communément *Mahalé*), des cimetières, de l'approvisionnement des boucheries juives, de l'aide matérielle aux plus pauvres. Il intervient dans les cas difficiles de problèmes administratifs des membres de la communauté, dans les difficultés des jeunes, des étudiants, des personnes âgées et lors des litiges qui peuvent surgir entre les membres de la communauté. Il s'intéresse activement aux événements politiques importants de l'Iran. C'est ainsi qu'il a apporté son soutien à la monarchie des Pahlavi pour la célébration du 2 500e anniversaire de la Perse en 1971 et du cinquantième anniversaire du règne de la monarchie des Pahlavi. Cette date fait aussi penser à la victoire de Cyrus le Grand (539 av. J.-C.) et à la libération des Juifs prisonniers des Babyloniens.

Voici ce qu'a confié M. Farhad et qui résume la ligne politique du Comité :

[1] Oberling (Pierre), « The role of religious minorities in the Persian Revolution, 1906-1912 », in *Journal of Asian History*, 1978, 12/1, p. 1-29.

[2] Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Paris, juin 2002, Exposition de photos de Pierre Abensur.

[3] Entretien avec Pierre Abensur en 2002.

[4] *Ibid*. Série d'entretiens accordé à Pierre Abensur en 2000 en Iran où il a eu la chance de pouvoir séjourner.

« Je me sens Iranien avant d'être Juif ». Par exemple pour Now Ruz (le Nouvel An iranien), on place sur la table des festivités les sept « *s* » (vieille tradition persane où on dispose sept objets différents qui commencent par la lettre «s»), par exemple un chandelier en forme d'Étoile de David (*setâre*). Ceci explique l'insertion culturelle des Juifs dans l'histoire de la Perse. Leur histoire et l'histoire de l'Iran sont intimement liées. Les Juifs possèdent en Iran des lieux saints et, bien qu'ils soient éparpillés à travers le monde, ils aspirent à pouvoir se recueillir sur les tombes de leurs prophètes enterrés dans ce pays. Voici les plus importants de ces lieux : le tombeau de Daniel à Suse, ceux d'Esther et de Mardochée à Hamadân, de Habacuc à Tuiserkân, le tombeau de Musa Ben Bary à Nahâvand, de Abraham Ben Ezra à Semnân et de Néhémie en basse Mésopotamie. Des lieux de pèlerinage existent également à Ispahân où a vécu Sarah Asher, la fille du prophète Jacob, à Qazvin avec les trois amis de Daniel (Hanania, Michaël et Azria) et à Kashân avec Musa Lâvy. La ville de Lâr a occupé une place historique importante pour les communautés juives, puisqu'on y dénombre plus de soixante-dix synagogues[5]. Pour toutes ces raisons certains, comme Baron ou Amnon Netzer, considèrent le peuple juif en Iran non pas comme une minorité, mais comme « d'authentiques Iraniens »[6], ou encore mettent l'accent sur leur «conviction patriotique persane»[7].

Voir plus loin deux événements sur les aides apportées aux Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale qui illustrent bien cette particularité.

Quelques exemples de la vie des Juifs en Iran (informations recueillies en 2002, grâce à Pierre Abensur) :

— Bahrâm est vétérinaire de campagne à Shiraz. Il explique : « Tous ces fermiers savent que je suis juif et pourtant ils m'adorent ».

— Joseph Bros, antiquaire dans le nord de Shiraz, est peu pratiquant. Il ne pratique qu'en de grandes occasions (Roch Ha-chana, Kippour).

Il se rend rarement à la synagogue et évite les institutions communautaires et leurs dirigeants qu'il qualifie de collaborationnistes.

— Les Juifs de Shiraz sont réputés pour leur religiosité et les commerçants qui sont restés dans la ville ne cherchent pas à cacher leur judéité, qui, pour de nombreux clients, assurent-ils, constitue un gage d'honnêteté.

— On reconnaît encore les maisons juives grâce à leurs portes. En effet, la séparation des sexes étant une règle fondamentale, les portes des maisons juives étaient équipées de deux heurtoirs, à l'usage respectif des hommes et des femmes.

La guerre Iran-Irak (septembre 1980-août 1989) provoqua un mouvement de résistance à l'ennemi. Khomeyni devint le seul recours contre l'envahisseur. Il représentait l'intégrité d'une société agressée, il fut le ciment de l'unité et de la cohésion du pays. La jeunesse se retrouva alors proche du « Guide »[8]. On pense que du côté iranien, il y a eu entre 300 000 et 400 000 morts. Les communautés minoritaires ont participé à la défense de leur pays. On peut voir à Téhéran, depuis l'an 2000, au nord du boulevard Valya's, une fresque qui rend hommage aux martyrs non musulmans tués pendant cette guerre. Au centre, entre trois chrétiens et un zoroastrien, on peut voir le portrait de Shahrâm Zarini, l'un des quelques soldats juifs morts pendant le conflit.

Malheureusement, l'affaire des treize Juifs emprisonnés sous l'accusation d'espionnage au profit d'Israël a créé une grande inquiétude parmi la communauté juive. Voici ce qu'on a pu lire dans les journaux en langue persane (*Newsletters*) diffusés sur Internet :

« Ce procès nous a véritablement heurtés et a créé un sentiment de crainte et de chagrin », affirme Maurice Motamed, un ingénieur topographe de 55 ans, élu au Parlement le 18 février dernier pour y représenter la communauté juive. « Ces condamnations ont été très mal ressenties », confirme Manouchehr Eliassi, le prédécesseur de Motamed au Majlis (Assemblée Nationale iranienne où il a siégé pendant huit ans). Médecin, il travaille aujourd'hui à plein temps à l'hôpital Sapir. « Le rythme des départs s'est accéléré depuis un an et

[5] Levi (Habib), *Târikh-e yahud-e Irân* (L'Histoire des juifs d'Iran), Bârukhim, 3 vol., Ed. Barukhim, Tehrân, 1334-1339/ 1955-1960. vol. 2, p. 1025.

[6] Netzer (Amnon), Professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, directeur de recherche, spécialiste des civilisations de l'Iran et de l'Inde, *Pâdyâvand*, Ed. Mazda, California, 1996, vol. 1, p. 11.

[7] Baron (S.W), Histoire d'Israël, Paris, 1957, vol. 2, p. 829.

[8] Voir mon mémoire de maîtrise de sociologie, *Un groupe minoritaire d'adolescents révolutionnaires iraniens : les Bassidi*, sous la direction de Farhad Khosrovkhavar, E.H.E.S.S., Paris, 1996.

demi », confirme Eliassi, en précisant toutefois ne pas croire à un « départ massif ». « Nous étions une centaine avant cette affaire, je peux affirmer qu'environ une trentaine de nos membres ont quitté l'Iran depuis », confie, sous couvert d'anonymat, une Juive iranienne qui milite au sein d'une association de bienfaisance. Tout en reconnaissant ne pas avoir de chiffres précis, Motamed confirme de son côté une poussée de l'émigration.

La plus forte communauté (20 000) est celle de Téhéran. Les autres se répartissent entre Chiraz (6 000), Ispahan (4 000) et Kermanchah (2 000). Elles disposent d'une cinquantaine de synagogues, dont une vingtaine dans la capitale. Les juifs sont, avec les chrétiens et les zoroastriens, l'une des trois minorités religieuses officiellement reconnues par la Constitution de la République islamique. Un statut qui leur donne le droit d'être représentés au Parlement par un député élu par un collège spécifique et qui leur garantit la liberté de culte. « Depuis la révolution islamique, on constate un retour des Juifs à la religion », affirme Yashaya, un homme d'une cinquantaine d'années rencontré à la synagogue de Youssefabad, dans un quartier du nord de Téhéran. Le jour de shabbat la synagogue, qui a environ 500 places, est pleine. Signe de ce renouveau religieux, de nombreux jeunes qui participent à la cérémonie fréquentent les écoles talmudiques et apprennent l'hébreu.

Les membres de la communauté juive sont soumis à deux interdits, directement liés à l'hostilité et à la méfiance du régime à l'égard de l'État hébreu : ils ne peuvent ni faire carrière dans l'armée ni avoir accès à la haute fonction publique. Ils n'ont pas, non plus, le droit de se rendre en Israël. Cette interdiction officielle n'empêche cependant pas certains d'entre eux d'aller y passer des vacances, via la Turquie ou Chypre. « La peine maximale que nous encourons est de deux mois de prison mais personne n'a été condamné jusqu'à maintenant », affirme un membre de la communauté.

Malgré la Révolution Islamique, l'Iran demeure le pays musulman qui a la plus forte communauté juive. Cependant, selon les dernières indications des journaux, les Juifs quittent le pays à raison de 1 500 chaque année. Et, devant les difficultés pour se marier, les jeunes gens partent les premiers, suivis par leurs familles. Leur préférence va aux États-Unis, où ils savent pouvoir retrouver une importante communauté iranienne et essayer de préserver leurs vieilles traditions persanes.

Il est à noter que, même après leur départ d'Iran, vers les années 1950, d'abord pour Israël, puis vers les États-Unis et dans une moindre mesure vers l'Europe, les Juifs ont toujours manifesté leur fidélité à l'Iran. Ils se désignent toujours comme Iraniens juifs. La confirmation de cette appartenance se vérifie, d'une manière flagrante, en Israël et aux États-Unis, où ils ont développé une identité culturelle à la fois juive et iranienne, et résistent contre l'assimilation complète dans ces deux pays. Le « Persian Town » de Los Angeles en est l'exemple type, où les Iraniens ont créé ce qu'ils appellent « Little Persia » et où les Juifs sont très actifs. De même, en Israël, les Juifs iraniens tiennent à préserver leur identité. La langue persane reste vivante dans toutes les familles et la culture traditionnelle iranienne est toujours présente.

Premier événement significatif : pendant la période 1939-1945, l'Ambassade d'Iran à Paris s'est manifestée en protégeant les Juifs contre les persécutions nazies. Le consul Abdol Hasan Sardâri s'est efforcé de défendre les ressortissants iraniens de culture juive. Conscient de la tragédie qui se produisait sous ses yeux, en accord avec l'ambassadeur Anu Shirvân Sepahpodi, il a tenté de leur venir en aide par tous les moyens dont il pouvait disposer. Pendant les cérémonies officielles organisées à l'Ambassade, devant les officiers allemands qui avaient été invités, il présentait les Juifs iraniens comme des musulmans, avec leurs noms iraniens

Les Juifs iraniens en France

légèrement modifiés. En 1942, avec l'assentiment du responsable allemand, Otto Abetz, il avait même réussi à falsifier environ 1 500 passeports et à les donner à des Juifs d'autres nationalités pour qu'ils puissent fuir le nazisme.

Après la guerre, en 1948, en signe de remerciement, les responsables juifs se sont associés et ont offert à Abdol Hasan Sardâri un grand plateau en argent où étaient apposées les signatures des plus grands dignitaires de leur communauté.

Deuxième événement significatif : Aminollâh Hosseyn, compositeur iranien, père de l'acteur Robert Hosseyn, avait douloureusement vécu cette période à Paris et il avait refusé toute collaboration à la radio allemande pendant l'occupation nazie. Maître Cyrus Randjbar, musicien réputé, qui a bien connu le couple Hosseyn, m'a apporté les précisions suivantes :

Aminollâh Hosseyn, était né à Samarkand en 1905, d'une famille iranienne. Il est décédé en 1983 et il est enterré dans le cimetière polonais de Montmorency. Révolté contre les injustices et les corruptions dans son pays, il s'était converti au zoroastrisme. Sa femme, Anna Noura Minowskine, orthodoxe russe, qui avait vécu en Ukraine, est décédée en 1997 et elle est enterrée à côté de son mari. ■

D.R.

L'afflux des Juifs issus de l'ex-URSS en Allemagne est un phénomène majeur et, en apparence, paradoxal, dans l'Europe d'aujourd'hui. Doris Bensimon leur avait consacré un livre dont nos lecteurs ont lu une recension dans Diasporiques. *Mais le sujet n'est pas épuisé ; notamment les lecteurs anglophones s'arrachent « Russians in Berlin » (in* Russian Disco*, édité par Ebury Press), écrit par Wladimir Kaminer, lui-même Juif russe implanté à Berlin et disc-jockey au « Russian Disco », un lieu à la mode. Il est devenu, selon Marie-Claire, « un des six personnages les plus en vue de Berlin ». Le fragment qui suit est inédit en français, il a été traduit par David Puig, séduit par cette évocation romancée de l'arrivée des « siens » en Allemagne.*

Les Russes à Berlin

Wladimir Kaminer

Une rumeur circulait dans les rues de Moscou en été 1990 : Honecker accueillait les Juifs d'Union Soviétique. L'Allemagne de l'Est n'ayant jamais payé sa part des réparations allemandes dues à Israël, on pouvait voir dans ce geste une sorte de compensation. Et, selon la propagande officielle de la RDA, tous les anciens nazis vivaient en Allemagne de l'Ouest. De nombreux commerçants juifs qui étaient dans l'import-export et faisaient pour leurs affaires de fréquents allers et retours entre Moscou et l'Allemagne de l'Ouest rapportaient les dernières nouvelles. Le message passa rapidement. Tout le monde était au courant sauf, peut-être, Honecker. Normalement, la plupart des habitants juifs de l'Union Soviétique essayaient de dissimuler leurs origines car ils ne pouvaient envisager une carrière qu'à condition de ne pas être trahi par leur passeport. Il ne fallait pas voir dans cette attitude une réaction à quelque manifestation d'antisémitisme. L'explication était simple : pour occuper un poste à responsabilité il fallait être membre du Parti Communiste, or personne ne voulait vraiment de Juifs au Parti. Le peuple soviétique défilait au pas sur la Place Rouge – et remportait l'une après l'autre toutes les batailles du prolétariat. Et, à moins d'être Juif, personne ne pouvait quitter le navire. Les Juifs pouvaient, du moins en théorie, émigrer en Israël. Un Juif qui désirait quitter le pays ne rencontrait presque aucun obstacle. Toutefois, si un membre du Parti demandait l'autorisation d'émigrer, tous les communistes de sa section étaient discrédités.

Mon père, par exemple, fut quatre fois candidat à l'adhésion au Parti et échoua à chaque reprise. Il fut pendant dix ans sous-directeur du département de planification d'une petite entreprise et rêva d'en devenir un jour le directeur. Dans ce cas, il aurait gagné 35 roubles de plus. Mais, pour un responsable d'entreprise, un directeur de département de planification qui n'était pas membre du Parti était le pire des cauchemars. De toutes façons, cela n'aurait pas pu marcher car le directeur devait présenter tous les mois un rapport sur son travail au comité local du Parti. Et comment aurait-il pu le faire sans une carte du Parti ?

Mon père faisait tous les ans une nouvelle tentative pour intégrer le Parti. Il buvait des litres de vodka avec des militants du Parti, il transpirait à mort avec eux dans un sauna. Mais tous ces efforts étaient vains. Chaque année, ses tentatives se heurtaient au même obstacle: « Nous t'aimons bien, Viktor. Tu es notre grand copain », disaient les militants. « Nous aurions aimé que tu sois au Parti. Mais tu sais très bien que tu es Juif et que tu pourrais partir en Israël à n'importe quel moment » – « Mais je ne ferai jamais une chose pareille », répondait mon père. –« Nous savons très bien que tu ne partiras pas mais, en théorie, ton départ est possible, n'est ce pas ? Pense seulement combien nous serions ridicules si cela arrivait ». Et c'est ainsi que mon père resta toute sa vie un candidat au Parti.

La nouvelle ère arriva. Désormais l'invitation pour repartir à zéro était à vous si vous étiez un Juif. Les Juifs, qui avaient auparavant payé pour effacer le mot « Juif » de leur passeport, commencèrent à débourser à nouveau pour l'inscrire. […] Du jour au lendemain, des personnes de diverses nationalités ont voulu devenir juives et émigrer en Amérique, au Canada ou en Autriche. L'Allemagne de l'Est vint grossir la liste un peu plus tard, et ce fut comme un scoop.

La décision fut prise vite. Il était de toute manière bien plus simple d'émigrer en Allemagne qu'en Amérique : le ticket de train coûtait seulement 96 roubles et pour Berlin-Est on n'avait pas besoin de visa. Nous sommes arrivés, mon ami Mischa et moi, à la gare de Lichtenberg à l'été 1990. À l'époque, on était encore plutôt bien accueillis. Grâce à nos actes de naissance où il était écrit noir sur blanc que nous avions tout deux des parents juifs, des certificats spéciaux nous furent délivrés dans un bureau installé à cet effet à Marienfelde. Ils prouvaient que nous étions reconnus par l'Allemagne comme étant d'origine juive. Avec ces papiers en poche, nous nous sommes rendus aux bureaux de police d'Allemagne de l'Est sur l'Alexanderplatz où on nous a remis des cartes d'identité d'Allemagne de l'Est, après vérification de notre judéité.

À Marienfelde et aux bureaux de police de Berlin Mitte, nous avons rencontré des Russes qui faisaient partie comme nous de l'avant-garde de la cinquième vague d'émigrants. (La première vague avait été celle de l'Armée blanche pendant la Révolution et la Guerre Civile ; la deuxième vague émigra entre 1941 et 1945 ; la troisième fut celle des dissidents qui s'expatrièrent dans les années soixante ; la quatrième vague fut celle des Juifs qui émigrèrent via Vienne dans les années soixante-dix).

Il était impossible de distinguer par leur croyance ou par leur style les Juifs russes de cette cinquième vague du reste de la population allemande. Ils pouvaient être chrétiens ou musulmans voire athées ; ils pouvaient être blonds, roux ou bruns ; leur nez pouvait être plat ou crochu. Le seul élément qui les distinguait était leur passeport qui indiquait qu'ils étaient juifs. Il suffisait pour cela qu'une goutte de sang juif coule dans vos veines et que vous puissiez le démontrer à Marienfelde.

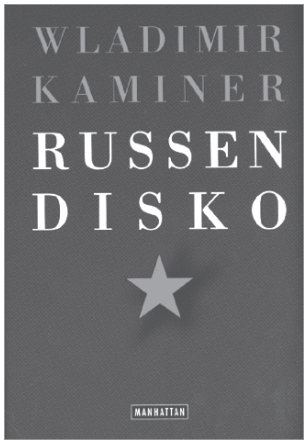
Comme tous les jeux de hasard, celui-ci eut également son lot de tricheries. Parmi les cent premiers arrivés, il y eut des gens de tous les horizons : un chirurgien d'Ukraine avec sa femme et trois enfants, un fossoyeur de Vilnius, un vieux professeur qui avait calculé la structure en acier du Spoutnik et qui raconta à tout le monde les moindres détails de cette histoire, une chanteuse d'opéra avec une drôle de voix, un ancien agent de police, et plein de jeunes, des « étudiants » comme nous.

Une résidence pour étrangers fut aménagée dans trois blocs de maisons préfabriquées à Marzhan. Nous pouvions jusqu'à nouvel ordre profiter de ces lieux à loisir. Le premier arrivé est toujours le mieux servi. Quand l'Allemagne fut complètement réunifiée, les nouveaux arrivants furent équitablement répartis dans tous les États fédérés, de la Forêt-Noire allemande aux bois de Thuringe, de Rostock à Mannheim. Chaque Land organisait l'accueil selon ses propres règles.

De notre confortable demeure de Marzhan nous avons entendu les histoires les plus délirantes. À Cologne, par exemple, le rabbin de la synagogue avait été chargé d'évaluer si les Juifs fraîchement débarqués étaient vraiment juifs. Ces derniers ne pouvaient rien faire avant d'obtenir une attestation signée par le rabbin. Le rabbin demanda à une femme ce que les Juifs mangeaient à Pâque : « Des cornichons » répondit la femme, « des cornichons et du gâteau de Pâque ». « Qu'est ce qui vous fait penser qu'ils mangent des cornichons ? » demanda le rabbin inquiet. « Ah, oui, je vois maintenant ce que vous voulez dire », répliqua la femme rayonnante, « A Pâque, nous les Juifs, nous mangeons des matzot » « Vous avez certes raison, mais le fait est que les Juifs mangent des matzot toute l'année, ce qui veut dire qu'ils en mangent aussi à Pâque. Mais, « dites moi, demanda le rabbin, est ce que vous savez au fait ce que sont les matzot ? » « Bien sûr, ce sont ces biscuits cuisinés selon une vieille recette avec le sang des enfants ». Sur le coup, le rabbin perdit connaissance. Pour éviter d'avoir à répondre à de telles questions, certains hommes se firent circoncire.

Arrivés parmi les premiers à Berlin, nous n'avons eu à subir aucune de ces épreuves. Une seule des bites de notre maison souffrit, et ce fut celle de Mischa. La communauté juive de Berlin découvrit notre ghetto à Marzhan et nous invita à dîner tous les samedis. L'attention de ses membres se concentrait sur les plus jeunes émigrants. Isolés et connaissant à peine la langue, nous menions à l'époque une vie assez solitaire. Les Juifs de la communauté furent les seules personnes à s'intéresser à nous. Mischa, mon nouvel ami Ilya et moi, nous nous rendions chez eux toutes les semaines. Une longue table avec deux bouteilles de vodka nous attendait toujours. Il n'y avait pas grand-chose à manger mais tout avait été préparé pour l'occasion avec le plus grand soin.

Le président de la communauté nous aimait bien. Il voulait de temps en temps nous offrir cent marks et insistait pour qu'on lui rende visite chez lui. Même si je le trouvais, lui et les autres membres de la communauté, sympathiques, je n'ai jamais accepté d'argent car j'avais compris qu'il y avait en jeu plus que de l'amitié sincère. C'était une communauté religieuse en quête de nouveaux adeptes. Dans ce genre de relations, on attend tôt ou tard quelque chose en retour. Les dimanches, je restais donc à la maison où je grillais des marrons et jouais aux cartes avec les résidents. Mes deux amis continuèrent à se rendre, eux, aux réunions de la communauté et à profiter des cadeaux qui leur étaient offerts. Ils se



La version allemande du livre de W. Kaminer

lièrent d'amitié avec le président et déjeunèrent chez lui plusieurs fois.

Un jour il leur dit : « Vous avez démontré que vous êtes de bons Juifs, il ne vous reste plus qu'à vous faire circoncire et tout sera en ordre » – « Il n'en est pas question », répliqua Ilya avant de s'éclipser. Mischa, qui était d'un caractère plus réfléchi, décida de rester. Il n'avait pas la conscience tranquille à cause de l'argent qu'il avait reçu et de son amitié avec le président de la communauté. Il paya alors pour nos pêchés à l'hôpital juif de Berlin. Il nous raconta plus tard qu'il n'avait pas du tout souffert et alla jusqu'à dire que cela avait augmenté ses prouesses sexuelles.

Il se promena pendant deux semaines avec un petit tube qui dépassait de sa blouse blanche. Au bout de la troisième semaine, pouvant à peine contenir leur curiosité, la moitié des hommes de notre maison se réunirent aux toilettes. Mischa dévoila sa bite sous nos yeux – elle était aussi lisse qu'une saucisse. Il nous expliqua avec fierté la nature de l'opération : le prépuce avait été éliminé par laser, c'était une opération sans douleur. Mais sa bite déçut le public. On s'attendait à autre chose et on conseilla à Mischa de laisser tomber ces histoires de judaïsme, un conseil qu'il suivit sur le champ. S'inquiétant pour leur avenir, certains habitants de notre résidence rentrèrent en Russie. À l'époque personne ne comprenait pourquoi nous avions été choisis par les Allemands. La situation des Vietnamiens qui avaient également leur résidence à Marzahn, pas très loin de la nôtre, était parfaitement compréhensible : ils étaient des travailleurs immigrés de l'Est. Mais qu'en était-il des Russes ? Les bureaux de police de l'Alexanderplatz s'étaient peut-être trompés lors de l'accueil des premiers Juifs et les officiers consciencieux avaient décidé de continuer comme si de rien n'était plutôt que de reconnaître leur erreur. Ne s'était-il pas passé la même chose lors de la chute du Mur? Mais comme tous les rêves, celui-ci prit vite fin. À peine six mois plus tard, plus personne n'était admis d'office. Les candidatures au départ devaient désormais être déposées à Moscou et il fallait compter au moins un an d'attente. Puis des quotas furent établis. En contrepartie, le statut de réfugié et tous les droits de citoyenneté, à l'exception du droit de vote, furent concédés à tous les Juifs immigrés avant le 31 décembre 1991.

[…] Combien y a-t-il de Russes en Allemagne ? Le rédacteur en chef du principal journal russe de Berlin estime que nous sommes environ trois millions en Allemagne dont 140 000 à Berlin. Mais comme il n'est jamais vraiment sobre, je n'accorde pas trop de crédit à ses paroles. Il y a trois ans, il parlait déjà de trois millions, voire de quatre. Il est vrai pourtant que les Russes sont partout. Le vieux journaliste a raison, nous sommes nombreux, surtout à Berlin. Je vois des Russes tous les jours dans la rue, dans le métro, dans les bars, partout. Une des femmes qui travaille à la caisse du supermarché où je fais mes courses est russe. Il y en a une autre chez le coiffeur. La vendeuse chez le fleuriste est russe elle aussi.

Hier dans le tram, alors qu'ils pensaient que personne ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient, deux jeunes discutaient à haute voix en russe : « Je ne le ferai jamais avec un 200 mm. Il y a toujours plein de monde autour de lui. » – « Alors prend un 500. » – « Mais je n'ai jamais travaillé avec un 500. » – « Bon, j'appellerai le chef demain et je lui demanderai le mode d'emploi d'un 500. Mais je ne sais pas comment il réagira. Tu devrais plutôt essayer avec le 200. Tu peux toujours essayer encore un coup. » – « D'accord… ». ■

Cet extrait du texte de W. Kaminer est traduit et adapté de la version anglaise par **David Puig** et reproduit avec l'autorisation de Diana Stübs
Eggers & Landwehr KG
Rosa-Luxemburg-Straße 17
D - 10178 Berlin

Nabil et Moshe dialoguent...

Jacques Aron, en partant du livre récemment publié au Canada de Yakov Rabkin, nous fait connaître les Juifs ultra-religieux et, de ce fait, antisionistes : les « Néturé Karta ». C'est certes une curiosité que ces juifs qui attendent le Messie pour accepter l'idée d'un État d'Israël et considèrent l'actuel État comme un blasphème… Il nous a semblé que leur existence n'était pas connue de tout le monde.

Dieu n'aime pas le sionisme

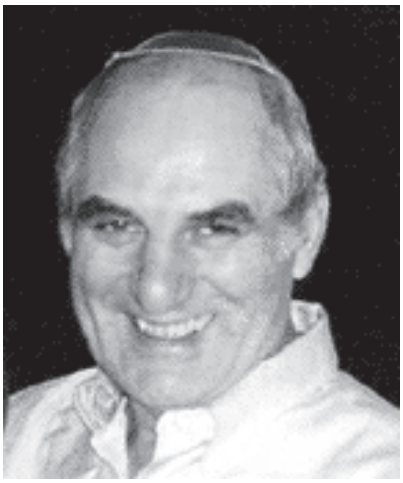
À propos d'une étude historique de l'opposition religieuse[1]

Jacques Aron

Il n'est pas habituel que nous traitions ici de l'opposition ou de l'adhésion au sionisme du point de vue religieux, qu'il soit celui du judaïsme libéral (réformé) ou celui de l'orthodoxie. On se souvient parfois en Europe que les milieux religieux furent très majoritairement et parfois violemment opposés dès l'origine au mouvement sioniste ; leur intervention obligea la tenue du premier Congrès de 1897 à Bâle, en dehors des frontières de l'Empire austro-hongrois et de l'Allemagne. Ce conflit accompagne tout le développement du sionisme européen ou américain et se transporte très tôt en Palestine, où le *Vieux Yishouv* (les Juifs religieux établis sous l'Empire Ottoman, à Jérusalem principalement, où ils forment la majorité de la population) voit d'un œil hostile les immigrants européens, dont l'arrivée va bientôt dégrader les relations de bon voisinage avec les Arabes. Yakov Rabkin nous remet aussi en mémoire que le premier assassinat politique important y fut celui de Jacob Israël de Haan ; ce poète néerlandais, revenu à l'orthodoxie, traitait avec Hussein, roi du Hedjaz, et avec d'autres dignitaires arabes, au nom de l'organisation Agoudath Israël, disputant ainsi à l'Agence juive le rôle d'interlocuteur privilégié des Arabes. Agoudath, fondée en 1912 à Katowice (alors en Allemagne) et qui pouvait se prévaloir à la fois de ses relations traditionnelles avec les Arabes et d'un nombre d'adhérents double de celui du mouvement sioniste, constituait pour cette dernière un redoutable concurrent. De Haan fut assassiné en 1924 par des sionistes avec la complicité de policiers britanniques.

Une partie de l'orthodoxie s'était cependant ralliée dès les premières années du XXe siècle à l'idée du retour en Terre Sainte ; sa principale composante, le Mizrahi (*merkaz rouhani* : centre religieux) entendait toutefois maintenir en Palestine le primat de l'éducation religieuse et du respect scrupuleux de la Torah sur l'organisation d'un État laïque à l'européenne. Il serait trop long de relater les relations difficiles et conflictuelles des deux branches de l'orthodoxie, entre elles et avec la direction politique du mouvement sioniste. Si le Mizrahi et plus généralement tous les partis nationaux-religieux se montrent disposés (surtout après la création de l'État d'Israël) à passer des compromis avec les autorités civiles, les plus « intégristes » lui demeurent hostiles, considérant d'autant plus volontiers les sionistes comme de purs hérétiques que ces derniers se réclament – abusivement à leurs yeux – de la Torah pour légitimer leur hégémonie politique sur le pays et y contraindre les populations autochtones. Certains parmi eux n'hésitent pas à affirmer jusqu'à aujourd'hui qu'ils demeurent en « exil » en Israël et que la disparition des structures étatiques inspirées de l'idéologie sioniste sera le préalable indispensable à la venue du Messie. Cette fidélité aux sources du judaïsme s'appuie sans ambiguïté sur une attitude résolument anti-moderne selon laquelle Dieu est l'acteur imprévisible de l'histoire auquel il convient de se soumettre, et non le peuple. Les malheurs du peuple juif demeurent la sanction divine méritée des péchés d'Israël. Les prières pour le retour à Sion ont fait place à celles pour la disparition de l'État d'Israël.

L'humaniste athée que je suis se gardera bien d'intervenir dans la question de savoir si, selon les orthodoxes nationaux-religieux, Dieu a bien donné la victoire à Israël dans la guerre des Six Jours, ou si, selon les orthodoxes antisionistes – ainsi qu'ils se qualifient eux-mêmes –, le sionisme doit être rangé au nombre



D.R.

Yakov Rabkin

[1] Yakov M. Rabkin, *Au nom de la Torah. Une histoire de l'opposition juive au sionisme,* Les Presses de l'Université Laval, Canada, 2004.

des péchés juifs ayant provoqué la Shoah.

Outre ces rappels historiques, l'ouvrage de Rabkin a pour principal intérêt de nous montrer le renouveau récent des critiques religieuses du sionisme, en Israël et surtout en Amérique du Nord. L'absence d'issue à l'interminable conflit du Proche-Orient, l'appui lourd de danger du gouvernement républicain américain à l'aile la plus réactionnaire du sionisme, le sort de la population arabe ne sont certainement pas étrangers à cette prise de distance religieuse à l'égard des options militaires et conquérantes. Ainsi, en 2002, avec le soutien explicite d'Arafat, le rabbin Moshé Hirsch[2] de Mea Shearim devient ministre des Affaires juives au sein de l'Autorité palestinienne. Au même moment, une Déclaration du Congrès rabbinique de l'État de New York s'en prend violemment à l'idée si répandue que l'État d'Israël est la condition de survie et de sécurité des Juifs du monde entier :

« C'est faire preuve d'humour noir que de voir dans un gouvernement qui a fait subir à ses citoyens cinq guerres et d'incessantes souffrances une "survie" désirable. Combien encore de sang devra-t-il être versé avant que les Juifs se débarrassent, enfin, des chaînes de la domination sioniste du monde et commencent à remettre en cause les prétendues racines de cette idéologie ? » (p. 236).

Comme d'autres critiques du sionisme et de la politique israélienne, les religieux orthodoxes dénoncent avec vigueur le rejet de leurs idées comme complices d'une renaissance de l'antisémitisme. Eux qui se sentent par nature les gardiens légitimes du Temple et de la Torah et parfois, non sans intolérance, les seuls à pouvoir encore se revendiquer comme « Juifs » véritables se retrouvent aujourd'hui parmi les ennemis qu'Israël accuse de trahison et de haine de soi. Ils stigmatisent ainsi la *Jewish Defense League* et sa filiale israélienne Kach qui affichent sur Internet 7 000 noms de Juifs mis au ban. Leurs critiques se durcissent aussi à l'égard des partis nationaux-religieux qui instrumentalisent le Nom de Dieu pour la colonisation des Territoires. La télévision ne nous montrait-elle pas récemment une circoncision publique au milieu d'une manifestation des religieux les plus enragés ?

En conclusion, un livre générateur de réflexions, même pour ceux qui, comme moi, ne partagent pas les prémisses de l'auteur ou des théologiens dont il nous montre le cheminement de pensée jusque dans l'histoire juive la plus récente. Laissons la parole à Yakov Rabkin :

« Le rapport entre le religieux et le politique, qui est au centre de cette étude, n'est guère uniforme dans les différents milieux antisionistes. Certains, comme les *Satmar*[3], ne s'intéressent point aux solutions politiques, d'autres, comme l'*American Council for Judaism* ou le groupe hassidique Lev Tahor, formulent des arrangements politiques, voire tissent des liens avec certains opposants arabes au sionisme. Il y a également des antisionistes judaïques qui siègent à la Knesset et participent à la vie politique du pays, tout en niant la légitimité de la structure sioniste de l'État. Tous insistent sur la primauté de la Torah et des valeurs qu'elle véhicule. » (p. 252).

Le lecteur qui referme l'ouvrage se demandera cependant si l'approche théologique ne refoule pas trop souvent la politique de son champ de vision. Quelle que soit la sympathie qu'il puisse ressentir pour certaines interprétations des textes sacrés, la question demeure de savoir comment les traduire en actes, comment tous les problèmes d'une société moderne et complexes pourraient être résolus conformément à ces principes. L'absence de définition des compromis souhaités, qui ne peuvent être que de nature politique, débouche soit sur un retrait à l'écart des conflits actuels soit sur l'évocation plus utopique que concrète d'une autre manière de vivre ensemble, dans un État binational ou fédéral. L'engagement moral s'arrête à l'entrée de la cité des hommes. ■

[2] Moshé Hirsch est l'un des porte-parole de *Netouré Karta* (en araméen : gardiens de la ville), mouvement religieux antisioniste fondé en 1938. Il est symptomatique que ce mouvement ait vu le jour après que les sionistes se fussent appliqué pour la première fois à concrétiser, au prix de la partition, un État exclusivement juif. Aux USA, l'*American Council for Judaism* , organisation religieuse antisioniste, est fondée en 1943, après que les sionistes aient officiellement réclamé à New York la totalité du territoire de la Palestine.

[3] Mouvement hassidique originaire de Roumanie

Solutions des hésitations croisées

Horizontalement : I – Car, PA (papa) , non. II – Onu, épargne, oui. III – NTT (TNT), formes, ni. IV – Si, épiait. V – TP, ru, se. VI – IAM (Mai), el. VII – Tri, ni, et, EDF. VIII – Uiéma, DS, SIE (siècle). IX – Te, il, UM (mu), lu, TSD (Dst). X – Iman, me, un, ose. XI – Œdipe, sa, cor. XII – NNN (non, non, non), Oural, la. XIII – NT (ceNTre), Europe, Xi, cul. XIV – Eau, copie, TI (Titane). XV – Lin, patron, détruis. XVI – LRI (galerie), édredon, OM. XVII – EEE, EE, Énergumène.

Verticalement : 1 – Constitutionnelle. 2 Antiparlementaire. 3 – Rut, mie, ADN, unie. 4 – Mini, al, pou. 5 – AL (la), pou. 6 – EUR (rue), PE (épée). 7 – Référendum, rocade. 8 – Populisme, août. 9 – Pari, lépre. 10 – Arma, iode. 11 – Séisme, lus, xénon. 12 – Veste, tsunami. 14 – Erg. 16 – ROM (roman). 17 – Non, estoc. 18 – Oui, dissolution. 19 – NI (« Ni, ni »), fédéralisme.

L'avalanche d'articles consécutifs à la mort de Jean-Paul II s'est apaisée. On peut donc dans le calme raconter quelques anecdotes relatives à ses rencontres privées avec des Juifs – il a été élevé au milieu d'eux dans sa petite ville d'origine. Bien entendu, cela n'a aucun rapport avec les actes du Pape en tant que Souverain Pontife, ni à l'égard de la communauté juive dans son ensemble ni dans ses décisions, disons conservatrices, concernant les chrétiens. Nous avons extrait quelques fragments de l'article qu'un journaliste juif polonais a consacré dans le quotidien Rzeczpospolita *à des aspects attachants de sa personnalité.*

Deux tranches de pain avec du fromage

Aleksander Klugman

Jerzy Kluger est juif. Il est le plus connu des amis d'enfance de Jean-Paul II à Wadowice. Le pape lui a adressé le 30 mars 1989 la lettre que voici :

« *Très cher Georges ! Le 9 mai prochain à l'emplacement de la synagogue détruite au cours de la dernière guerre sera apposée une plaque commémorant les Juifs de Wadowice et de ses environs qui furent persécutés et exterminés par les nazis.*

Je te remercie de la lettre par laquelle tu m'en as tenu informé. Bon nombre de ces suppliciés étaient nos camarades à l'école communale puis au collège où ensemble nous avons passé le baccalauréat il y a 50 ans. Tous étaient citoyens de Wadowice, ville à laquelle nous sommes tous deux – toi et moi – restés attachés par les souvenirs de notre enfance et de notre jeunesse.
Je me souviens bien de la synagogue de notre ville natale. Elle se trouvait à proximité de notre collège. Je revois encore les longues files de pratiquants se rendant au temple les jours de célébration.

Si le 9 mai prochain tu te rends à Wadowice, dis à ceux qui seront présents que je m'associe à la commémoration de leurs morts et de ce lieu de prières qui fut détruit par les envahisseurs. Qu'un hommage soit rendu à ce lieu et à tous ceux que vous souhaitez honorer.

Permets-moi d'ajouter les paroles que j'ai prononcées lors de ma rencontre avec les représentants de la communauté juive de Varsovie au cours de mon troisième pèlerinage en Pologne : « L'Église et en son sein toutes les nations et tous les peuples se joignent à vous […] Ils mettent au premier plan votre nation, ses souffrances, son anéantissement quand ils s'adressent aux hommes, aux nations, à l'humanité pour les mettre en garde. Le pape élève également en votre nom sa voix. Mais ce pape de Pologne a sur cette question un rapport exceptionnel car, avec vous, il a survécu à toutes ces épreuves ici sur cette terre. (14 juin 1987).

Si tu le juges utile, tu pourras lire cette lettre en public. Amitiés. »

Assis sur le même banc

Jerzy Kluger est l'un des 200 Juifs (sur les 2 000 que comptait Wadowice en 1939) à avoir échappé à l'enfer hitlérien. Un grand nombre de rescapés vit en Israël. Au cours de son pèlerinage en mars 2000, le Pape souhaita une rencontre avec des anciens de Wadowice. Cette manifestation se déroula à Jérusalem, à Yad Vashem. À la tête de la trentaine de personnes originaires de sa ville natale se trouvait Cecylia Berkowicz, âgée de quatre-vingts ans : « *Karol Wojtyla était mon aîné de quatre ans et demi. À l'époque, je ne le connaissais donc pas. Au cours de la réception, il m'a expliqué qu'il se souvenait bien de mes parents. Le pape s'est approché de chacun d'entre nous et demandait le nom et le prénom de ceux qu'il ne connaissait pas .* »

À Jozef Binsztok qui était de son âge il ne posa aucune question. « *Jozek* ! » cria-t-il avec une émotion non feinte quand il l'aperçut au milieu des invités. Il lui serra longuement la main. Ils se connaissaient depuis l'âge de trois ans et ils étaient très attachés l'un à l'autre : « *Nous jouions aux boutons et au football avec un ballon de chiffons. Nous étions inséparables et à l'école nous étions assis sur le même banc. Je l'aimais de tout mon cœur soupira Jozef. Depuis sa plus tendre enfance, il était le plus attentif et le plus intelligent d'entre nous. Jamais il n'arriva qu'il ne*

D.R.

Les deux amis...

puisse répondre à une question de l'instituteur. Ses cahiers étaient extraordinairement soignés et ses devoirs scrupuleusement faits. Aujourd'hui je peux avouer que j'en tirais un avantage considérable parce que je copiais sur lui ; j'avais donc de très bonnes notes également. »

Le contact fut rompu quand Karol partit à Cracovie pour ses études. Pendant l'occupation, la famille Binsztok fut déportée dans les camps nazis où presque tous disparurent. Seuls Jozef et son frère aîné survécurent mais la guerre les sépara. Après une longue errance Jozef Binsztok parvint en Israël où il apprit que son frère était toujours en vie. Il était rentré en Pologne et s'était installé à Cracovie où il mourut prématurément. Karol Wojtyla s'était chargé d'organiser son enterrement au cimetière juif de Cracovie. Quand Jozef apprit que son ami d'enfance avait été élevé aux plus hautes fonctions de l'Église catholique, il s'adressa aux représentants du Vatican à Jérusalem, leur expliqua ses liens avec le Saint-Père et les pria de lui transmettre une petite lettre de félicitations. Depuis ce moment, ils n'ont cessé de correspondre.

Dans la foi des pères

Yaffa Eliach est professeur d'histoire. Elle travaille au musée de l'Holocauste à Washington. Au cours de recherches sur la période de la Shoah dans l'Europe occupée, elle tomba sur un récit singulier. L'un des témoins, originaire de Cracovie, racontait que ses parents étaient disparus au camp d'extermination d'Auschwitz ; mais avant leur déportation ils réussirent à s'entendre avec un couple ami qui accepta de cacher leur fils de 3 ans, Stanis. Quelques années après la fin de la guerre, le père et la mère de l'enfant n'ayant pas donné signe de vie, les tuteurs décidèrent d'adopter Stanis après l'avoir fait baptiser.
Le père d'adoption de Stanis décida de s'enquérir d'un prêtre dans la paroisse voisine de Saint-Florian. L'ecclésiastique contacté s'étonna que l'enfant n'ait pas été baptisé à la naissance. Il apprit alors que le garçonnet était un enfant juif dont les parents avaient disparu. Nul ne savait s'il avait encore de la famille. Le prêtre déclara que l'enfant ne devait pas être baptisé mais élevé dans la foi de ses aïeux ; ce qui aurait certainement été la volonté de ses parents. Cet homme d'église, c'était Karol Wojtyla. Ce geste était rare chez les prêtres catholiques de l'époque.

À la gare de Czestochowa

Quand Edyta Cyrer, 13 ans, fut libérée du camp de travail hitlérien, elle retourna dans sa maison de Czestochowa dans l'espoir de retrouver quelqu'un de sa famille. Mais personne n'avait échappé à la mort. Elle se souvint que son oncle et sa tante habitaient Cracovie. Elle alla donc à la gare et, sans le sou, elle tenta de rejoindre Cracovie.

Elle attendit là presque deux jours, affamée et transie de froid. Elle n'attira l'attention de personne. « *Vers la fin de mon deuxième jour de disette, un jeune séminariste s'est présenté devant moi,* se remémore Edyta, *et, sans rien me demander, m'apporta une timbale de thé bouillant et deux tranches de pain avec du fromage. Il me regarda dévorer ces merveilles. Quand j'eus terminé, il me demanda d'où je venais et où j'avais l'intention d'aller. En termes saccadés, je lui racontai mon histoire. – "C'est parfait, car moi aussi je vais à Cracovie", me rétorqua-t-il en me donnant la main pour m'aider à me lever. Je lui tendis le bras mais je fus victime d'un malaise et je faillis tomber. Sans dire un mot, il me prit la main et m'aida à monter dans un wagon. Il me fit asseoir, me couvrit de sa pèlerine et s'installa près de moi. Pendant le voyage, quelques passagers, vraisemblablement des Juifs, remarquant que j'étais une enfant juive, nous regardaient avec beaucoup d'étonnement. L'un d'entre eux s'est même penché vers moi et dans un murmure m'a demandé ce que je faisais avec un curé. Donc, dès que nous sommes arrivés à Cracovie, je me suis enfuie.* »

Edyta se retrouva quelque temps dans un orphelinat juif puis partit pour Paris pour aboutir enfin en Israël. Aujourd'hui elle est la grand-mère de cinq petits-fils. Des années plus tard, elle apprit que le jeune clerc qui avait pris soin d'elle dans une gare et lui avait permis de rejoindre Cracovie s'appelait Karol Wojtyla et occupait une éminente position dans la hiérarchie de l'Église polonaise. Quand, le 16 octobre 1978, elle lut dans la presse israélienne qu'il avait été nommé pape, elle prit la décision de lui envoyer une lettre qui commençait par ces mots : « *Je suis la fillette juive, perdue et affamée dont Votre Sainteté s'est occupée il y a des années et qu'elle a aidée à rejoindre Cracovie.* »

Dans sa lettre, elle lui demandait pardon de cette fuite « pas très polie » à la gare de Cracovie. Elle expliqua son attitude par la crainte de suivre une personne étrangère. Edyta fut invitée au Vatican où, pour la seconde fois, dans sa vie, elle retrouva son sauveur. Leur dernière entrevue eut lieu à Jérusalem en mars 2000 au cours du pèlerinage du pape en Terre Sainte. ■

Traduit du polonais par Henri Sobowiec

D.R.

Le Pape au Mur des Lamentations

Affronter l'antisémitisme au quotidien… L'histoire que voici vous rappellera sans doute d'autres récits de ce type. Il est bon toutefois de se souvenir de temps à autre que tout n'est pas pour le mieux dans le monde civilisé…

Brève rencontre avec un raciste ordinaire

Simone Gerber

Elle s'appelle Mylène, Mylène Durand. Sa mère c'est Esther, Esther Durand née Goldmann. Esther est née en Roumanie. En 1938, elle est arrivée à Paris venant de Bucarest avec ses parents. Elle avait treize ans. Les nazis venaient d'envahir la Tchécoslovaquie après les accords de Munich.

Les Goldmann, lui journaliste, elle psychanalyste, faisaient partie de ces quelques milliers de Juifs de l'Europe de l'Est qui observaient avec effroi et lucidité la situation dramatique qui s'installait en Allemagne. Jour après jour, lors de voyages et de rencontres avec leurs amis et collègues, ils étaient les témoins de la montée de la dictature et de la persécution des Juifs allemands.

Depuis l'Autriche, l'Allemagne, la Hongrie, la Roumanie, la Pologne, des hommes et des femmes – politiques, intellectuels, écrivains, psychanalystes, artistes, commerçants… – fuyaient ce régime pour la France, la Suisse, l'Angleterre les États-Unis…

D.R.

France, années 80...

Les parents d'Esther avaient des amis à Paris. C'est là qu'ils vinrent, pour y vivre l'invasion allemande, puis la collaboration de la France avec le régime nazi.

Avec de fausses cartes d'identité, sous le nom de Duchâteau, protégés par des amis engagés dans la résistance, ils eurent la chance d'échapper aux dénonciations et à la déportation.

La guerre terminée, à vingt ans, devenue étudiante en médecine, Esther Goldmann rencontra puis épousa le jeune Jacques Durand, ancien résistant qui avait combattu contre l'occupant et le régime de Pétain. Ils devinrent médecins. Leur naquirent deux enfants, Mylène et Paul.

Mylène devint une belle adolescente. Elle avait les yeux bleus de son père, le teint mat et la chevelure d'ébène de sa mère. Son charme, sa douceur lui attirèrent de nombreux soupirants.

Parmi eux, Jean-Jacques Brémont était le plus assidu. Un peu plus jeune que Mylène, c'était un garçon roux, grassouillet, un peu zézayant. Il était d'une riche famille tourangelle où les hommes étaient notaires, banquiers ou chirurgiens de père en fils.

Mylène avait hérité de ses parents une tendance à protéger les personnes dont elle percevait la fragilité. Elle était touchée par l'aspect démuni, la timidité, l'apparence guindée, la parole hésitante de Jean-Jacques.

Ses manifestations de gentillesse autorisèrent Jean-Jacques à rêver amour et mariage. Un Brémont avec une Durand ! Belles promesses de baptêmes, de communions, de fêtes paroissiales...

Lors de leurs rencontres, Jean-Jacques déployait des trésors d'ingéniosité pour séduire la belle Mylène. Inspiré par une ancienne tradition, il l'invita au « Café de la Paix », proche de l'Opéra. Après de grandes considérations sur la famille, l'éducation des enfants, l'amour de la nature..,. il l'interrogea sur un thème récurrent des réceptions organisées par ses parents. Il espérait ainsi sceller le début d'une complicité :
– Que penses-tu des Juifs ?
Silence étonné de Mylène.
– Dans ma famille on ne les apprécie guère, ces banquiers qui brassent notre argent, ces intellectuels qui brassent leurs grandes idées creuses. Ils ont envahi notre pays, nos journaux, nos radios, nos théâtres, et notre littérature. À la faculté de droit j'en croise de plus en plus. Comme mes parents, je commence à les trouver trop nombreux.
Long silence de Mylène.

Et puis :
– Je suis d'accord avec toi, ils sont tellement nombreux qu'ils ont envahi ma famille : par ma mère, les Goldmann ont fait irruption chez les Durand de mon père.
Sous le regard ahuri de Jean-Jacques, Mylène quitte la table, tourne les talons, puis se fond dans la foule des trottoirs. ■

En avril 2005, un petit groupe d'amis, des Juifs de France, a fait un voyage-pèlerinage en Ukraine, en Galicie Occidentale, sous l'impulsion de André Kosmicki, un formidable organisateur. Pour rencontrer les Juifs qui y vivent encore et pour voir les tombes de ceux qui n'y sont plus. Il était difficile de faire de cette expédition un compte rendu ordinaire, tant grande en est la charge émotionnelle. Mais un des participants nous livre sa perception personnelle de ce voyage.

Lemberg en Galicie

Herbert J. Geschwind

Qui savait dans notre groupe si Lvov était un lieu de mémoire ordinaire ? Je n'y avais laissé aucun souvenir personnel. La ville n'existait que parce qu'elle était le lieu de naissance de mes parents. Si j'ai enregistré ce nom, c'est qu'il m'a été révélé par eux volontairement ou au gré de leurs conversations en polonais que j'ai captées. Volontairement, parce qu'ils souhaitaient peut-être inconsciemment me confier des repères de leur jeunesse, involontairement parce que derrière les portes, les conversations, les couloirs, un récit était présent. Il était tantôt long, tantôt bref, toujours intense, plein d'événements racontés, de sensations vécues, de sentiments évoqués. Bref, car il s'est arrêté avant le début de la guerre de 14. C'est à ce moment et, pour des raisons qui sont restées longtemps mystérieuses pour moi mais qui devaient s'éclaircir progressivement à mesure de mon apprentissage de l'histoire, que les deux familles, celle de mon père et celle de ma mère, ont quitté la Galicie.

Un peu d'histoire

Cette terre qui avait été annexée par Casimir le Grand à la Pologne en 1340 est devenue autrichienne jusqu'en 1914, année où elle a été conquise pour un an par les troupes russes, avant d'être reprise par les Autrichiens puis reconquise par les Polonais. Ce va-et-vient s'est imprimé dans l'architecture, s'est inscrit dans les murs des immeubles, s'est exprimé dans les décorations des balcons, les ornementations des terrasses, la construction des gares.

Il est probable que mes parents se sont réfugiés à Vienne devant l'avance des Russes avant le début de la Première Guerre mondiale. Les malheurs de cette province n'ont cessé de s'accumuler depuis lors. Elle a supporté l'écrasement de la Pologne par les troupes hitlériennes puis l'annexion par l'URSS en 1939, avant d'être réoccupée par les Allemands au cours de leur avance victorieuse contre les troupes soviétiques au début de la guerre. C'est à la faveur de cette occupation que, sous l'instigation et l'administration du « Docteur » Franck, le territoire a été parsemé de camps dont les noms sont entrés dans l'histoire du génocide.

En attendant l'extermination

Qu'il suffise de rappeler ceux de Majdanek, Treblinka, Sobibor ou Belzec sans oublier celui d'Auschwitz qui est devenu le symbole universellement reconnu de la Shoah. Sur les conditions de vie de mes parents avant leur départ je ne sais rien. Peut-être n'ai-je pas voulu savoir ou n'ai-je pas cherché à éclaircir les conditions, les raisons précises, les circonstances de leur fuite. Ils ne se

Photo Lloïca Czackis

La synagogue baroque de Lancut, que le Prince Lubomirski a réussi à préserver de la destruction par les nazis

Photo Lloica Czackis

Toutes les synagogues de Galicie n'ont pas eu cette chance...

connaissaient pas avant l'exode vers la capitale de l'empire austro-hongrois, Vienne, où je suis né et où commence ma vie consciente. Auparavant, les choses étaient restées floues. La géographie était incertaine dans un territoire mal délimité, en perpétuel remaniement au hasard des événements politiques, militaires, sociétaux ou religieux. D'habitude les carrefours sont délimités et stables. Ici, ils se déplaçaient au gré des guerres, des conquêtes, des traités, des invasions, des conflits religieux. Qui et quels motifs ont incité mes deux familles à partir en même temps et dans la même direction ? Cette question est restée en pointillés et a des chances de le rester encore longtemps, sinon définitivement.

Tout ce qu'il m'est possible de faire est de reconstituer par l'imagination et les récits les conditions de vie des Juifs de cette époque dans une ville comme Lvov ou dans un shtetl. Certains indices glanés de-ci de-là dans le discours de mon père suggèrent que lui-même a vécu loin de la grande ville, dans un village sans nom, aux contours incertains, parcouru par des poules dont il consommait des douzaines d'œufs par jour. Qui sait si la maladie de cœur qui devait l'emporter à la suite de l'athérosclérose dont il était atteint n'était pas la conséquence lointaine de ce régime déséquilibré ? Ma mère, en revanche vivait en ville, même si elle n'a jamais décrit sa topographie et encore moins l'habitation dans laquelle elle évoluait.

Personne n'est plus là pour répondre à ces questions. Je les pose moins en mon nom personnel que comme paradigme historiographique à destination des personnes de notre groupe dont je n'ai eu ni le temps ni l'indiscrétion d'interroger le passé. Est-il même certain que mon père ou ma mère eussent été capables de reconstituer des faits si lointains, vécus dans un contexte émotionnel intense et contradictoire, puis cachés dans le brouillard entourant parfois les drames qu'on s'efforce d'oublier ? Si on ne les chasse d'emblée, ils risquent de s'incruster, de s'agripper à la peau et de ne plus lâcher prise. Etait-ce un pogrom avorté, une menace de massacre, une chasse à l'homme qui ont déclenché la décision de fuir ? Ou plus simplement, ne s'inscrit-elle pas dans l'histoire tragique des mouvements de troupe perpétuels qui animaient cette région. Cette hypothèse ne représente qu'une extrapolation de la séquence des événements qui ont marqué l'histoire des relations entre Juifs et Polonais depuis l'installation des premiers sur le territoire des seconds qui les avaient accueillis bien avant, lorsqu'ils tentaient d'échapper à l'inquisition.

Reviviscence de la mémoire

Peut-on parler de lieu de mémoire à propos d'un pays aux frontières tellement changeantes qu'elles deviennent floues pour qui ne les délimite pas par une photographie instantanée au millième de seconde ? Ce pays, je l'ai parfois imaginé, faute de l'avoir connu, à travers les récits nus, dépouillés de détails chronologiques mais non d'affects, de mes parents. Comme l'énigme persistait après les bouleversements des guerres et la disparition des témoins du passé, je voulais voir, faute de pouvoir revoir, le décor où s'était déroulée leur jeunesse. Il ne s'agit plus de lieux de mémoire comme on le dirait d'événements qui se sont effectivement passés. Ici nulle nostalgie, nul regret car il n'y a ni reconnaissance ni rappel. Seulement la découverte d'empreintes qui renvoient au passé des autres, d'une communauté dont la souffrance révolue est partagée par des descendants auxquels elle ne cesse d'infliger la douleur et d'arracher des larmes.

Une mission ?

Pour introduire le sujet de cette incursion dans un territoire pavé de vivants exécutés, de personnes disparues, de déportés vers des lieux inconnus ou secrets, j'ai choisi mon propre exemple, faute de connaître celui des autres participants à cette mission. Par pudeur, par respect des souvenirs, par réticence à vouloir pénétrer dans l'intimité du passé, je m'en suis tenu à leurs révélations spontanées. Les occasions d'évoquer les souvenirs ne manquaient pas. Nous avons parcouru en car les territoires prévus pour les étapes de la visite teintée d'une interrogation qui peut s'appeler enquête. Cette promiscuité temporaire dans un nouveau nomadisme sur les routes de Pologne, d'Ukraine, de Galicie facilitait les échanges, les rappels de souvenirs, les récits et révélait les

raisons et les objectifs du voyage. Si chacun avait son histoire particulière au hasard des refuges, des protections contre la déportation, nécessaires à la survie, les motifs du pèlerinage se ressemblaient. L'intimité construite dans le car à mesure qu'il parcourait les plaines de l'Europe de l'Est ou s'approchait des Carpates, les récits partagés, l'histoire évoquée sous son toit, sorte de *sukka*[1], détendait l'atmosphère et rapprochait les esprits. Il s'agissait de retrouver des traces du passé, celui des parents, de la famille, des villages où ils ont vécu, du décor dans lequel ils ont grandi. Si je n'avais aucune idée de l'endroit précis où ma famille s'était établie, certains de nos équipiers connaissaient au moins des détails sur la leur. Ils suivaient les indices glanés au fur et à mesure des indications retrouvées dans les archives, les histoires, la saga. Certains cherchaient tel nom de rue, tel quartier, telle maison. Quand ils les avaient trouvés, leur satisfaction du devoir accompli et de la découverte du passé s'inscrivait sur leur visage. Est-elle comparable au repos qui envahit les endeuillés lorsqu'ils retrouvent le corps de leur mort? Nous nous détournions parfois de notre itinéraire et du plan initialement prévu pour partir à la découverte d'indices imaginaires ou réels. Nous fûmes aidés dans cette activité par la bienveillance, l'empathie, la complicité de notre chauffeur polonais. Il s'était bien intégré à notre groupe qui lui rendait bien cet échange de cordialité sinon d'amitié. Les conditions étaient particulièrement favorables à notre enquête. Elles l'étaient d'autant plus que le voyage avait été minutieusement préparé par André, un des organisateurs du périple. Il avait prévu partout, de Cracovie à Kazimierz, de Przemysl à Lvov-*Lviv-Lemberg,* des bois de Bronnitsky à Czernowitz en Boukovine des rencontres avec les rares survivants, témoins oculaires précieux des massacres. Ces visions du passé n'en étaient que plus émouvantes car elles reliaient directement la tragédie du vécu à la confortable réalité du présent. Cachée dans les forêts denses sous les dalles de béton recouvrant les fosses communes des suppliciés, la mémoire était revivifiée. « J'étais dans la forêt, écrit un témoin devenu écrivain en Israël. L'été dans la forêt est plein de surprises. Là un cerisier, et au sol, un buisson de fraises des bois… Il me semblait que si je trouvais le bon chemin, il me conduirait droit vers mes parents. Les chemins me menaient en effet hors de la forêt, mais pas vers mes parents ». Devant nous, une mère abattue là, soixante ans plus tôt, reposait sous les pieds de son fils qui récitait le kaddish en présence de quelques habitants fantômes surgis de nulle part. Un de ceux-ci nous a raconté sur place l'histoire d'une femme qui avait vu la scène. Devant ce spectacle, elle s'était plainte de ne pouvoir supporter sa vision. En réponse, un représentant de l'armée allemande lui creva les yeux pour « lui éviter sa contemplation ». « Faire de l'histoire, disait Michel de Certeau, c'est aller visiter les morts… pour qu'ils retournent moins tristes dans leurs tombeaux. Le discours de l'historien les reconduit, les ensevelit *pour en faire des séparés et les honorer d'un rituel qui leur manque*. La quête historique cherche à calmer les morts qui hantent encore le présent ».

Les voix d'outre-tombe

Si les suppliciés s'étaient tus définitivement depuis 60 ans, d'autres continuaient de parler en leur nom sur les lieux mêmes de notre visite. Ce fut à Drohobycz Bruno Schulz, peintre et écrivain qui avait enseigné les travaux manuels, la lithographie et le dessin tout en se consacrant à la littérature. Dans sa ville, on nous raconta sa fin tragique en 1942. Il fut abattu dans la rue par un officier SS au moment même où la Résistance polonaise lui fournissait les moyens de s'évader. Je ne résiste pas au plaisir de rapporter quelques lignes de sa *Maison des Crocodiles* : «Quand je sortais avec ma mère du couloir obscur où nous vivions, je rencontrais subitement l'éblouissement du jour. Les passants baignés dans de l'or en fusion fermaient les yeux pour ne pas être aveuglés comme s'ils avaient été trempés dans du miel. Comme leurs lèvres se rétrécissaient, ils exposèrent leurs dents. En ce jour doré, tout le monde grimaçait de chaleur comme si le soleil avait forcé ses adorateurs à porter les mêmes masques d'or. Vieux et jeunes, femmes et enfants, les visages couverts d'une forte épaisseur d'or se renvoyaient un sourire païen – les rires barbares de Bacchus. »

À Brody, nous avons rencontré Joseph Roth. Sa vie et son œuvre sont le reflet de son témoignage admiratif pour un monde dont il était issu. Cultivé par ses études de littérature et de philosophie au lycée de Brody, puis à l'université de Lvov, il s'évada de cette ville pour parcourir la monarchie austro-hongroise mourante. Il ne cessa de la regarder avec les yeux des romanciers russes et français, baignés des larmes de nostalgie d'un empire voué à la disparition. Est-ce pour cette raison qu'il chercha à le fuir pour y revenir avant de le quitter définitivement pour mourir en Occident dans la misère et l'oubli de soi ? Ne pouvant s'établir nulle part, il parcourut les chemins de l'errance à l'instar de ses ancêtres. Ce qui pour d'autres constitue une situation provisoire était devenu pour lui-même et ses compagnons d'infortune un mode de vie permanent, une stabilité dans l'instabilité entre expulsions, persécutions et fuites. Pouvait-il se rassurer auprès de ses amis réels, Musil, Morgenstern ou d'autres sources d'inspiration, Schnitzler, Hofmannstahl, auprès desquels il s'installait durant des heures dans les confortables cafés viennois pour évoquer un passé révolu et un avenir sombre et incertain ?

Ils furent tous élevés sous l'enchantement de la musique. Elle était viennoise, hongroise, tchèque, animait les couples au rythme de la valse, évoquait les grands fleuves qui traversent l'Europe. Elle laissait pénétrer les folklores, ceux des

[1] Cabane ; le terme évoque la fête de *Soukkot* (ou des cabanes) qui rappelle les années passées sous tente dans le désert par le peuple en marche vers la Terre Promise.

tsiganes et des Juifs. Leur musique animait les bals, les fêtes, les mariages, les bar-mitsvot aux accents et au rythme des orchestres ressuscitant les klezmorim, les chansons en yiddish, les chants hassidiques. Notre périple fut placé sous l'ambiance de cette musique. Elle rappelait chaque soir la survivance d'une culture.

Fermentation

Il n'est pas étonnant que dans cette circulation incessante des personnes sur un territoire sans cesse restructuré aient fermenté des idées, voire des idéologies, portées au loin par les relais d'une diaspora en place depuis longtemps. Ces innovations sont la conséquence des diverses formes de rupture avec la tradition que représentent, outre le hassidisme et l'avènement des Lumières, les formes de messianisme incarnées par Shabbatai Tsevi et Jacob Frank. Ce dernier était tout proche de nous dans les territoires traversés par notre expédition. Ces mouvements furent l'aboutissement d'une contestation de plus en plus vive contre la tradition et d'une sortie progressive de la communauté, dont un écho lointain fut l'excommunication de Spinoza.
Nous rencontrâmes le hassidisme à Kolomyia, ville natale de Baal-Shem Tov, son fondateur. Cette doctrine née sur le territoire de la Galicie au XVIIIe siècle a provoqué des conflits par ses dérives vers des pratiques opposées aux injonctions des orthodoxes, tout comme à celles des Lumières de la Haskalah. Dans *Le Chemin de l'homme* Martin Buber décrit le parcours spirituel que chacun doit effectuer vers les autres et vers Dieu pour accéder à la sagesse par une imprégnation profonde du monde afin de mieux le comprendre. Il constitue un messianisme « démessianisé » où la rédemption s'inscrit au quotidien dans la vie contre un piétisme non messianique. On peut pratiquer en dehors de la tradition, en éliminant le religieux. L'histoire du judaïsme traverse les douleurs de l'enfantement messianique par une ouverture sur la laïcité et l'attente d'une effraction historique. Désormais c'est l'histoire qui conduit aux temps messianiques, au lieu d'attendre que le Messie casse l'histoire.

Photo Lloïca Czackis

Dans la cour de la synagogue de Tchernowtsy, des Ukrainiens attendent pour consulter le rabbin

Survie

Faisant suite à la philosophie d'une vie désormais impossible est née une "idéologie de la survie". Comme le judaïsme souffre et meurt de ne pouvoir s'exprimer dans la diaspora, n'est-il pas envisageable de le rassembler sous un unique talith, celui d'une nation appelée à la sédentarisation sur une terre promise de toute éternité ?
Pendant ce temps, il fallait que nous fassions le bilan. Dans notre traversée de l'horreur évoquée, jamais perçue en temps réel sur une terre noire imprégnée de sang, qu'avons-nous vu, entendu, imprimé sur les photographies ou enregistré par les pixels du silicium ? Aucune construction logique ne permet de rendre compte de la folie meurtrière non d'un peuple, d'une armée, d'une section d'assassins professionnels mais de groupes d'hommes comme vous et moi, entraînés ensemble dans l'action du mal. Pour décrire ou évoquer, on ne peut que recourir au hasard des rencontres, à l'organisation chronologique et spatiale, de Cracovie à Tarnow, de Jaroslaw à Lviv.
De cette étape capitale de notre itinéraire, au passage pittoresque de la frontière polono-ukrainienne, de l'exploration du shtetl de Busk conduisant à Brody, Dolina, puis Kolomyia, patrie du hassidisme, à Czernovitz, au village de Sadagora, « la colline au verger », centre du hassidisme où la dynastie des Friedman a laissé un château baroque dont il ne reste que des pans de murs désarticulés soutenus par des piliers en bois. Partout, la splendeur passée des vivants côtoie le silence des tombes et le cri encore perceptible des martyrs ensevelis dans les fosses communes.
Une civilisation a disparu, anéantie par l'éradication systématique « administrativement programmée » ou la fureur érotisée de l'acharnement des meurtriers. Contre qui ? Des gens qui peuplaient cette terre parfois avant l'installation des habitants actuels, qu'ils fussent polonais, ukrainiens, russes ou roumains. Ceux-ci étaient bien contents de confier

leurs activités « déshonorantes » à ceux-là avant de se joindre aux assassins venus d'ailleurs pour procéder à leur liquidation. Quitte à encourager le retour de ceux qui restent pour féconder à nouveau des territoires qui réclament leur compétence. On parle encore de « l'éternel retour » avant de côtoyer une conception plus moderne du temps, celui de la linéarité. Est-ce le premier modèle que certains souhaitent imiter pour ne pas sortir d'un schéma suivi depuis longtemps ? Celui des victimes et des bourreaux qui jouent le même rôle sans fin, si ce n'est jusqu'à l'extinction des premiers sous les coups des seconds.
De qui est composée la cohorte des seconds ? L'armée d'occupation bien entendu, appuyée par la population locale. Elle était orientée en majorité vers la chasse aux Juifs. En majorité seulement. Des cas individuels révèlent le courage sinon l'héroïsme de certains qui ont caché des Juifs chez eux au péril de leur vie. En effet, était immédiatement exécuté quiconque avait été dénoncé pour cette action, ce qui la rendait d'autant plus héroïque.

L'histoire au présent

Comment cette situation a-t-elle évolué depuis les années d'extermination ? Une majorité antisémite se dégage encore, cette fois sans la présence des Juifs qui ont disparu par anéantissement, fuite, émigration ou exil. Peut-on parler d'un antisémitisme virtuel qui sert à canaliser des instincts agressifs ? Cette hypothèse n'est pas sans fondement si l'on tient compte de ce qu'a rapporté la gardienne de la synagogue de Kolomyia, au lendemain d'un pogrom perpétré le jour des dernières élections. À la police il lui fut répondu que, « les Russes ayant été mis à la porte et les Polonais ayant fichu le camp, *on* n'a personne d'autre à attaquer que les Juifs. Si on ne s'en est pas pris à vous, c'est que tout va bien... » De rares rabbins continuent de travailler au sein de communautés réduites à quelques poignées d'individus. Certains restent pour « garder les morts » car « si je ne le fais pas, qui se chargera d'eux ? » La réaction de la population varie selon les relations personnelles qu'elle entretient avec ces fantômes. Si certains s'interdisent de sortir car ils sentent la menace des citadins, d'autres se promènent librement, sans ostentation mais avec dignité. Ils sont appréciés par les non-Juifs qui font la queue devant la synagogue pour quémander un conseil, une aide, une conduite de vie. Le tableau sociologique pour évaluer l'attitude, les opinions et les pensées réelles, sinon secrètes de la population est difficile à cerner. Ce qu'il est plus facile de schématiser, c'est l'anéantissement d'une population sur ses terres. Ici, c'est un peuple qui a été anéanti en tant que tel, comme on a observé la disparition de la civilisation mésopotamienne ou égyptienne. La Shoah, les chambres à gaz, la programmation de la destruction sont d'un autre ordre que l'enfouissement sous terre de ceux qui avaient vécu à sa surface. Auschwitz est devenu le symbole du génocide… Ce faisant, n'a-t-il pas masqué une réalité, celle des 10 000 vivants tombés un à un le 12 octobre 1941, de 12 h à 18 h dans un bois d'Ukraine sous les balles des mitrailleuses nazies, ne laissant que cinq personnes rescapées de cette tuerie ? « Obsédés par Auschwitz, écrit Annette Wieviorka dans *Auschwitz, 60 ans après*, nous voyons se profiler la chambre à gaz derrière chaque manifestation d'antisémitisme, chaque acte raciste, chaque graffiti célébrant Hitler. Sommes nous alors capables de voir… que d'autres dangers sont à l'œuvre… ? »
Devant l'horreur que faire, devant la menace comment prévenir ? Oublier, effacer les traces, empêcher la survivance des images, donner et pardonner ?
Une question encore : à quelle option répond maintenant la réappropriation des habitations des suppliciés de 1941 par de jeunes locataires venus de Pologne, d'Ukraine ou de Russie ? ■

Photo Lloïca Czackis

Un orchestre juif de Bukovine

On pourrait lire :

Appelfeld A. *Histoire d'une vie*, Paris, Editions de l'Olivier, 2004
Buber M. *Le Chemin de l'homme*, Paris, Editions du Rocher, 1989
Haumann H. *A history of East European Jews*, CEU Press, 2002
Ricoeur P. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000
Wieviorka A. *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, Robert Laffont, 2005.

Au cours de ce même voyage, une des participantes a écrit ces quelques lignes :

Ukraïna avec André
Lloïca, Jacques et les autres…

Ce n'était pas un voyage
Mais une plongée
Dans les eaux noires du passé.

Nous avons vu villages et cités
Dépeuplés
De leurs Juifs exterminés
Nous avons vu façades consternées
Cours et galeries inhabitées.

Nous avons vu synagogues
Désaffectées
En ruines
Ou transformées
En ateliers
De danse, photo, mécanique
En dépôt d'engrais
Magasin de meubles et supermarché,
Club sportif, piscine et ciné,
Discothèque, bibliothèque et musée…

Nous avons vu cimetières abandonnés
Stèles finement sculptées
Inclinées, désolées.

Nous avons entendu le train grincer
Qui mille et cent Juifs emmenait
À Belzec, camp effacé.

Nous avons vu bois isolés
Resplendissants de beauté
Où mille et cent Juifs massacrés
Gisent pour l'éternité
Sous un froid béton cachés
Ou sous terre abandonnés
Sans rien
Sans plaque pour repérer
Sans mot pour nommer
Sans personne pour hurler.

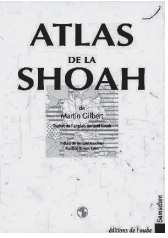
Et nous avons pleuré, pleuré, pleuré
Tous ensemble, tous ensemble
Et nous avons aussi chanté, chanté,
Tous ensemble, tous ensemble
En yiddish et en français
Nous sommes vivants
Nous sommes ici
Pour pleurer, pour chanter
Et pour témoigner
Contre l'oubli.

Juifs de Galicie
Lvov, Kleparov et Brody
Drogobytch et Cheparovsky
Stanislaw et Czernowitz
Dans nos cœurs vous vivez
À jamais.

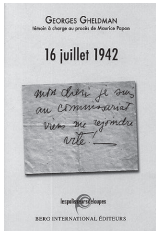
Paule Ferran
mai 2005

Photo Lloïca Czackis

Tous les Juifs morts ne sont pas dans des cimetières



La rubrique « Mémoire » met aujourd'hui en valeur deux livres qui viennent de paraître et que nous avons décidé de ne pas recenser dans la rubrique « Livres » pour qu'ils ne soient pas perdus dans l'ensemble des publications.



Martin Gilbert, ***Atlas de la Shoah,*** Traduction et présentation par Joël Kotek. Editions de l'Aube, 2005, 260 p., 30 Euros.

L'historien américain Martin Gilbert a publié plusieurs ouvrages fondamentaux relatifs à l'histoire juive, et notamment un *Atlas historique du peuple juif*. Il était déjà présent en France par quelques ouvrages traduits : *Les Justes* (Calmann-Lévy), *Les Juifs* (idem), ou *Jamais plus* (Tallandier). Il a publié surtout en 1988, en anglais, *Atlas of the Holocaust*, fruit de minutieuses recherches sur tous les lieux du Génocide. L'ouvrage, aussi exhaustif qu'il était matériellement possible, a été traduit en français et publié en 1992 aux Editions de l'Aube. Martin Gilbert a poursuivi ses recherches et la version américaine a été complétée et rééditée en 1993.
La traduction française de ce nouveau recueil de cartes et de textes vient d'être publiée. 316 tableaux, cartes ou encadrés présentent méthodiquement, pays par pays et ville par ville, le destin des communautés juives, les massacres sur place, les déportations, les ghettos, les camps de travail forcé et aussi les actes de résistance. L'*Atlas* débute par une brève présentation de la vie juive en Europe avant la Shoah, et on suit aussi bien les violences antisémites en Pologne en 1938 que l'émigration des Juifs d'Allemagne entre 1933 et la guerre. Il se termine par l'évocation du sort des survivants après la Libération, y compris les morts d'épuisement et les assassinés en Pologne, en Slovaquie ou en Hongrie…
Un ouvrage aussi inévitable dans toute maison juive que l'est le *Mémorial* de Serge Klarsfeld. Il ne s'agit pas de se complaire dans la lamentation, mais – comme le disait Yelev, le président bulgare, « avant de tourner la page, il faut l'avoir lue » – ceci vaut aussi pour le livre de M. Gilbert. ■

J.B.

Georges Gheldman, ***16 juillet 1942*****,** Berg International Editions, Paris, 2005, 109 p., 14 Euros.

Le début du livre surprend : on a compris d'après le titre que la jeune femme dont le portrait figure aux premières pages est morte à Auschwitz. Et pourtant, le début du livre où l'auteur évoque, parmi ses souvenirs d'enfant, cette belle femme, sa mère, qui, dans les années 30, a l'audace d'être une « garçonne », qui conduit en pantalon un cabriolet blanc et qui se révèle, dans l'exode et le déplacement de la guerre, une artiste peintre et sculpteur talentueuse, est d'une grande fraîcheur. Après ces premières pages vient plus banalement le récit des origines de la famille, juive sans pratiques, hongroise et bourgeoise émigrée en bloc à Paris. Tout cela est raconté comme des souvenirs d'enfance ordinaires jusqu'à ce que survienne le 16 juillet 1942 : ce jour-là (l'auteur avait dix ans), au retour de l'école, sur un appel de sa mère qui, pour nous, est poignant parce que nous savons ce qu'il recouvre, il la rejoint au commissariat de Dax ; là, ils sont emprisonnés avec d'autres femmes qui attendent d'être déportées, jusqu'à ce que l'enfant soit « renvoyé » à la rue, livré à lui–même et, en quelque sorte, chargé de son propre sauvetage, réussi grâce à une « chaîne de solidarité des Français » qui en ont fait un « enfant caché »
L'auteur restitue ces souvenirs avec un réel souci d'authenticité, laissant voir les trous de sa mémoire, les inattentions de l'enfant-témoin au contexte historique qu'il documente sobrement par de brèves mentions chronologiques en marge du texte. Il comble un peu sa mémoire défaillante par de rares traces – un billet, une lettre d'appel au secours, des circulaires officielles. Le document principal est le récit qu'il fait lorsqu'il comparaît comme témoin au procès Papon. Il s'aperçoit alors que ce récit, il ne se l'était jamais vraiment fait à lui-même et qu'il lui a été rendu possible de le retrouver et par là-même de **se** retrouver lorsqu'il a pu, à l'occasion de ce procès, prendre part à une histoire qu'il avait vécue jusqu'alors, y compris dans sa subjectivité d'adulte, en enfant caché à lui-même. Au procès de Maurice Papon, dont il s'avère notamment qu'il a falsifié la nationalité de Juifs hongrois, alors protégés, pour pouvoir les faire déporter, Gheldman a trouvé la force de dévoiler la terrible absence de sentiments et de valeurs chez ce bourreau impassible qui croit pouvoir encore dominer et mépriser un homme dont il ruina la vie en en faisant déporter la mère, geste que l'ancien préfet croit couvrir de la seule valeur qu'il laisse apparaître : les bonnes manières condescendantes de sa situation sociale. Le « Madame votre mère » de Maurice Papon ainsi que ses félicitations à l'endroit de Georges Gheldman pour avoir su être émouvant « avec dignité » sont, avec la véritable dignité de l'auteur, violemment dénoncés par un homme qui refuse d'être écrasé, fût-ce par ce qui reste d'armes au bourreau : le mensonge, le paternalisme, le mépris.
Écrit sans artifices et sans mièvrerie, d'un beau style frais et sobre, ce livre attachant s'étage sur les trois niveaux – expérience d'une vie, sources et traces du contexte et récit au-delà du temps du crime, récit d'ailleurs corroboré par les minutes de son témoignage au procès, du dernier affrontement entre un bourreau vaincu et l'une de ses victimes survivantes, – qui font, de l'histoire d'un homme et d'une famille, l'histoire tout court. ■

Elise Marienstras

Les Amis de la Commission centrale de l'enfance (ACCE) et le Cercle Gaston-Crémieux (CGC) ont organisé une rencontre entre les membres des deux associations le dimanche 17 avril dernier[1]*. La réunion a commencé par un rappel de l'histoire et des objectifs des deux associations et s'est poursuivie par un large échange de vues mettant en évidence de fortes convergences d'objectifs (comme en témoignait déjà la Tribune libre du président de l'ACCE publiée dans un récent numéro de* Diasporiques[2]*).*

Échos d'une rencontre juive, laïque, diasporique, progressiste et constructive…

Pour favoriser une meilleure connaissance réciproque, Christiane Galili et Élise Marienstras ont commencé par nous exposer respectivement l'histoire de l'ACCE et du CGC. On trouvera ci-après des extraits de leurs interventions liminaires. Henri Liebermann, notre hôte commun, nous a, lui, brièvement rappelé à cette occasion comment était née l'Union des Progressistes juifs de Belgique, dont il fut le président. La discussion qui a suivi ces exposés et les échanges approfondis de l'après-midi ont porté à la fois sur la nature de la coopération souhaitable entre nos organisations, sur les thématiques jugées prioritaires et sur la façon concrète de mettre en œuvre ce processus dans les mois à venir.

« *Chat échaudé craint l'eau froide* » dit-on. Plusieurs des participants ont beaucoup insisté – trop peut-être penseront certains – sur la nécessité de ne pas aller trop vite dans le rapprochement esquissé, au risque de le voir échouer sur des obstacles mal gérés, comme naguère la tentative de constitution d'un comité pérenne de coordination des organisations juives laïques. Nous avons chacun nos spécificités, liées à notre histoire, et ce serait une erreur de les minimiser, voire de faire mine de les ignorer. Mais cette prudence ne saurait pour autant conduire à des frilosités : notre intention est clairement de profiter de tout ce qui nous rapproche pour définir des domaines de coopération active entre nous. Or ce qui nous rapproche est intense, bien repéré par les quelques mots qui servent de titre à cet article : nous nous situons les uns et les autres, dans nos pays respectifs, en tant que Juifs respectueux des choix des autres Juifs mais, en ce qui nous concerne, à la fois laïques, diasporiques (voire diasporistes[3]) et de gauche. Incidemment, nous nous sommes (inévitablement !) demandé si « progressiste » et « de gauche » avaient exactement le même sens… pour conclure que nous nous interrogerions ensemble sur la nature des *progrès* que nous souhaitons, convaincus que nous sommes que la différence fondamentale entre la Gauche et la Droite est que la Gauche croit au progrès et qu'elle ne le conçoit comme possible que par une interaction forte entre les individus et la collectivité.

Nous avons donc la ferme intention de coopérer, et cela d'abord en nous informant de celles de nos activités propres qui sont possiblement ouvertes aux membres des autres associations (par exemple lorsque nous invitons une personnalité extérieure pour débattre avec nous). Ensuite en développant des réflexions ou actions communes dans des domaines conjointement jugés d'intérêt majeur, et deux thèmes ont été identifiés comme propres à susciter prioritairement une coopération de cette nature : la diasporicité et l'engagement à gauche, tous deux étant abordés dans une optique européenne plus que nationale.

Approfondir le concept de diasporicité

L'intégration pleine et entière, aujourd'hui dans un État-nation, demain dans un ensemble européen fédératif, est selon nous parfaitement compatible avec une quête identitaire, individuelle et collective. Sans doute cette quête peut-elle même être à la base du développement de dialogues interculturels particulièrement féconds, dans la mesure où elle concerne très profondément chacun de nous. Et elle débouche tout naturellement sur la demande d'une intégration des droits culturels en tant qu'éléments fondateurs des pactes sociaux et politiques nationaux et européens. S'il faut prendre garde en la matière à éviter tout risque de repliement « communautariste »[4], une telle intégration est sans doute le

[1] Henri Liebermann, dit Pagneul, de l'Union des Progressistes juifs de Belgique (UPJB), nous a fait l'amitié de participer à cette réunion.

[2] *Diasporiques* n° 32, *Diasporicité et centralité d'Israël,* par Jo Kastersztein p. 17.

[3] C'est à dire *volontairement* diasporiques (et conscients que nous sommes que le mot employé pour le dire est un néologisme).

[4] Certains estiment en l'occurrence malencontreuse l'utilisation de ce vocable à connotation critique.

meilleur garant à long terme d'une paix civile fondée sur le respect mutuel des cultures et de leurs apports spécifiques à la société commune. La rencontre européenne que prépare pour la fin de l'année avec le concours de nos organisations un groupe de jeunes Juifs laïques devrait notamment nous permettre d'étudier de façon comparative la question des rapports entre l'identité juive et les identités nationales des divers pays européens représentés lors de cette manifestation.

Expliciter notre engagement à gauche

Si le principe de notre engagement à gauche ne semble faire de doute pour personne dans l'assemblée, son contenu et ses modalités sont moins clairs. La question a été explicitement posée des relations que nous pouvons, pourrions ou devrions entretenir avec les formations politiques de gauche. S'il est vrai que certaines associations ont pu apparaître dans le passé comme de simples courroies de transmission des partis vers leur base juive, tel n'est plus du tout le cas aujourd'hui : ce sont désormais les partis qui sont (ou devraient être) à l'écoute de ce que proposent les associations. Mais cette « inversion de la logique » des relations n'en présente pas moins quelques difficultés : sans doute ne parvenons-nous pas encore à nous faire entendre de façon suffisamment forte des partis de gauche au regard des institutions prétendument représentatives de la « communauté juive ». En France, nos réflexions de « l'après 21 avril » mériteraient sans doute d'être explicitées et portées à la connaissance desdites formations. Ce serait toutefois une erreur de se cantonner à la dimension nationale de nos engagements : l'évolution de la construction européenne doit nous inciter à poser résolument la question

Amorcer la construction d'un réseau européen

de notre insertion politique à l'échelle du continent.

Car notre projet est essentiellement d'ordre politique, au sens originel du terme en même temps qu'à celui du choix résolu de nous positionner à gauche. Nous ressentons dès lors fortement le besoin d'étendre notre champ d'intervention au-delà des limites des trois associations présentes en ce jour, de porter notre parole et nos propositions à l'extérieur des milieux trop restreints qu'elles atteignent actuellement. Nous avons en effet la conviction que les idées que nous défendons sont susceptibles d'intéresser un nombre important de Juifs européens, qu'elles sont de nature à conforter, ici et là, l'existence de regroupements comme les nôtres, qui ont sans doute, comme nous-mêmes, quelques difficultés à émerger dans l'espace public.

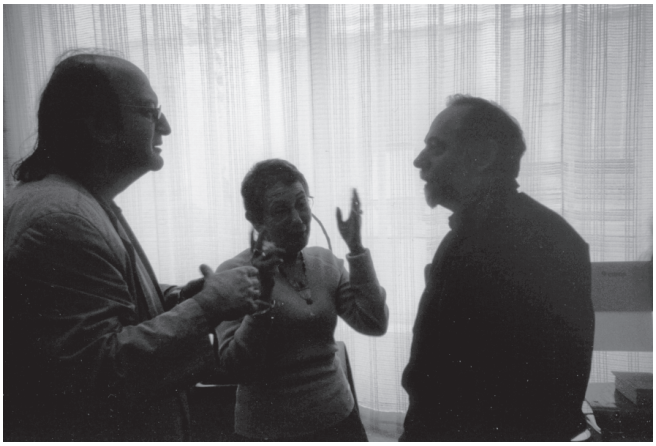


Photo Ph. Lazar

Encore faut-il que nous émettions un discours suffisamment clair et mobilisateur pour contribuer efficacement à la constitution progressive du réseau d'associations européennes que nous appelons de nos vœux. D'un réseau porteur d'un projet de reconstruction d'un espace de réflexion et d'échanges sur nos représentations du fait juif en tant que fait diasporique, partie prenante de longue date de l'histoire du continent.

Tous les mots que nous pourrions utiliser pour qualifier ce projet sont, nous le savons, ambigus : juif, laïque, diasporique, progressiste, de gauche, etc. Mais on ne peut communiquer que par des mots : aussi nous semble-t-il indispensable d'affronter, ensemble, la tâche d'écrire un texte – disons un *manifeste* – qui soit de nature à éclairer positivement ses destinataires sur le projet qui nous anime et que nous leur proposons de partager. Pour l'essentiel : nous situer dans une continuité historique européenne, en renouant avec le passé juif en Europe les fils que le génocide hitlérien a voulu rompre définitivement ; réfléchir ensemble à ce que nous considérons comme des valeurs, y compris d'ordre politique, susceptibles de nous rassembler (sans nécessairement nous les approprier !) ; mettre en lumière ce que nous apporte le fait historique majeur qui nous réunit : « Être un peuple en diaspora »[5].

La rencontre des jeunes Juifs laïques prévue en fin d'année 2005 peut nous donner l'occasion de publier ce manifeste et de lancer ainsi, conjointement avec eux s'ils le souhaitent, un appel à la jeunesse juive européenne pour qu'elle prenne le relais que nous attendons d'elle dans notre volonté et nos actions en vue de la pérennisation de la diaspora juive européenne. Au sein d'un monde qui sera de plus en plus multi-diasporique, cette perspective, qui nous concerne spécifiquement, n'a aucune raison d'être considéré comme « utopique », sauf si l'on donne à cet adjectif le sens fort d'un authentique projet de société. ■

[5] Le titre même du livre de Richard Marienstras, publié en 1975 chez François Maspero mais hélas épuisé.

L'Association des Amis de la Commission Centrale de l'Enfance (ACCE)

De la Résistance à l'après-guerre

Avril 1943 : des groupes de résistants juifs issus de l'émigration, plus précisément de la MOI (« Main-d'Oeuvre Immigrée ») se fédèrent à Paris et créent une « Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide », l'UJRE. Principalement dirigée par des communistes, l'UJRE mène un combat politique armé et s'illustre notamment dans le sauvetage d'adultes et d'enfants (des centaines de jeunes Juifs menacés de rafle et de déportation). Elle se réorganise à la fin de la guerre en un mouvement juif, laïque, progressiste (toujours dans la mouvance du PC), édite la *Naïe Presse*, crée des foyers pour orphelins, un mouvement de jeunesse et un dispensaire...

Fin 1944, début 1945 : la Commission Centrale de l'Enfance (CCE) succède au Comité de l'enfance de l'UJRE. Elle a pour but le sauvetage des enfants rescapés, doublé d'un projet éducatif. Joseph Minc, son premier secrétaire, obtient des aides financières du JOINT américain (« *American Jewish Joint Distribution Committee* »). Elle est animée par des militants originaires de l'Est de l'Europe, yiddishisants et laïques, portés par une tradition culturelle intense. La CCE crée des maisons d'accueil où plus de 350 enfants dont les parents ont disparu seront élevés jusqu'à leur majorité. 750 y séjourneront temporairement. Elle organise des colonies de vacances (15 000 enfants y seront accueillis entre 1945 et 1988), des patronages. Pour financer ces activités au-delà des apports institutionnels mentionnés, des militants sillonnent la planète, organisent des spectacles de solidarité dans les grandes villes françaises ou encore des kermesses où l'on vend simultanément *schmates* et culture…

Un projet éducatif militant

Le projet éducatif s'inspire des méthodes de Montessori, Decroly ou Makarenko et des expériences de Janusz Korczak. Il prend en compte les comportements spécifiques des enfants juifs ayant perdu tout ou partie de leur famille, ou encore des « enfants cachés », naguère contraints d'oublier leur passé sous peine de mort. Il est marqué par les aspirations politiques des dirigeants du mouvement, certains que la victoire du socialisme règlera les problèmes de xénophobie, de racisme, d'antisémitisme et de machisme, désireux d'intégrer dans la société de jeunes citoyens ayant tous les mêmes droits et les mêmes devoirs. Pour faire le lien avec le passé, les maisons d'accueil glorifient l'action des Juifs dans la Résistance, des FTP-MOI et des acteurs de l'*« Affiche Rouge »*, des communistes. On célèbre l'anniversaire du soulèvement du Ghetto de Varsovie, voire Hanouka et Pourim en tant que victoires des Juifs sur des envahisseurs… L'évocation d'Israël est par contre tabou : on danse la Hora mais on chante en yiddish, surtout pas en hébreu !

Cependant, progressivement, et sans qu'on puisse parler d'une volonté délibérée, des trois cultures dispensées – française, communiste et yiddish –, les deux premières prennent le pas sur la troisième… Certains en viennent à « éloigner » le souvenir de la Shoah (qui avait fait d'eux des orphelins) au profit de la valorisation du communisme (considéré comme vecteur privilégié d'intégration). Les anciens commencent à disparaître, et les illusions idéologiques avec eux... La mort de Louba Pludermacher, en 1988, met fin aux activités de la CCE.

Perpétuer tout en évoluant

Il semble toutefois indispensable à certains, qui sont passés par les *colos*, les *patros* ou les foyers, de ne pas laisser complètement disparaître cette mémoire, vénérable. Ils ont le sentiment qu'il faut raconter aux enfants et aux petits-enfants l'histoire de leurs parents, leur transmettre que l'on peut éprouver le sentiment d'être juif sans Dieu, leur permettre de se réapproprier une culture juive même bien diffuse. Engagés dans des combats utopiques, exclus par ceux qui prétendent être de *vrais Juifs*, enfants de la Shoah à qui il ne reste que quelques mots de yiddish, la nostalgie du *Gefilte fish* et les souvenirs de leurs séjours à la CCE, ils créent en 1990, autour de D. Darès, l'*Association des Amis de la Commission Centrale de l'Enfance*.

Deux ans après, l'AACCE change de direction et commence par se demander si « nous » a un sens… Nous avons en fait plusieurs « nous » à l'AACCE : un « nous » festif, un « nous » culturel, un « nous » historique, un « nous » identitaire, un « nous » intérieur… Ces « nous » se confrontent entre eux d'abord puis avec l'extérieur, à d'autres modes de pensées, à d'autres organisations… Juive, laïque sans restriction mais progressiste avec des guillemets, l'AACCE n'est pas plus homogène que ne l'était la CCE. Liés par l'enfance, la jeunesse, les membres de notre association ne sont pas politiquement homogènes (même si leurs choix se situent clairement à gauche) et ils sont parfois déchirés par leurs divergences de sentiments envers l'État d'Israël.

Comme le dit si bien Robert Bober, *« être Juif, c'est construire son histoire comme un détective cherche des indices, en Petit Poucet de la mémoire : affirmer la perpétuation d'une existence, d'une identité attaquée de toute part…* » Cette phrase résume parfaitement nos interrogations. ■

Christiane Galili

Photo Ph. Lazar

Le Cercle Gaston-Crémieux (CGC)

D'où venons-nous ?

Contrairement à celle de l'ACCE, notre histoire ne part pas d'un enracinement dans un parti mais de la publication, en 1967, d'un *manifeste*[1] qui permit de rassembler des personnes en général juives (mais pas toutes), de gauche, ne sachant où se situer dans leur souci de se placer dans une continuité historique et culturelle vis-à-vis de l'histoire bimillénaire de la diaspora, sans inféodation au sionisme ou à la synagogue.

On nous a perçus comme les héritiers d'une tradition (nous en étions en tout cas des sympathisants) : celle de la pensée et de l'action des *bundistes* d'Europe centrale, c'est-à-dire une conception *nationalitaire*[2] de la judéité. Nous avions au demeurant de bonnes relations avec les héritiers directs du bundisme (le cercle Medem), bien que nous n'ayons jamais voulu fusionner avec eux. Le contexte général de l'époque était celui d'une action intense de l'Agence juive et autres associations sionistes en faveur d'une émigration en Israël. Hostiles à cette politique, nous percevions cependant cet État comme isolé dans un monde arabe menaçant et, pour nous, c'était un regroupement particulier de Juifs : ceux qui avaient pris le parti (qui n'était pas le nôtre) de vivre dans un État où ils seraient largement majoritaires. C'était aussi la période de l'arrivée en France de nombreux Juifs d'Afrique du Nord ; celle encore où divers groupes minoritaires régionaux (occitans, bretons, basques, corses, etc.) commençaient à fortement contester le pouvoir hégémonique de l'État. Et nous nous sentions en phase avec cette opposition au centralisme étatique, en même temps que en accord de sensibilité avec deux autres peuples placés dans des situations présentant, pour des raisons différentes, certaines analogies avec la nôtre : les Arméniens et les Tsiganes.

[1] Il figure, légèrement modifié, sur le site du Cercle : www.cercle-gaston-cremieux.org

[2] À l'image des thèses des austromarxistes, d'un Otto Bauer par exemple.

Qui sommes-nous ?

Dès l'origine, nous nous situions complètement en dehors du système institutionnel prétendant « représenter » *la communauté juive,* comme déjà à l'époque on tendait à appeler l'ensemble des Juifs, expression qu'évidemment nous récusions (et continuons de récuser). Une partie des signataires du manifeste – mais pas tous – avaient milité à l'Union des Étudiants Juifs de France (UEJF), qui était plus pluraliste et plus à gauche qu'aujourd'hui et dont les membres s'étaient tous fortement engagés contre la Guerre d'Algérie aux côtés de l'Union nationale des Étudiants de France (UNEF). En faisaient également partie des personnes souhaitant lutter contre toute forme d'hégémonisme communautaire ; quelques compagnons de route communistes, ou encore quelques personnes formées à l'École des Cadres G. Bloch d'Orsay[3]. Ou enfin de « simples citoyens », jusqu'alors non engagés en tant que Juifs (tel Pierre Vidal-Naquet[4]).

En 1968, si nous ne nous sommes pas assis par terre pour fumer des joints, nous avons néanmoins donné un caractère plus festif à nos rencontres, organisé des concours de cuisine, une chorale… et surtout accueilli des jeunes. Des jeunes en quête d'expression de leur judéité après être passés dans des partis trotskistes et avoir compris de ceux-ci qu'ils étaient non seulement anti-israéliens mais aussi antisémites. Mais hélas nous ne leur avons manifestement pas offert assez de judaïsme, et ils sont allés plus loin : à la *yeshiva*…. Nous nous sommes retrouvés sans doute un peu trop *entre* Juifs. Et nous avons produit la belle revue que vous connaissez, *Diasporiques*, largement diffusée au-delà des limites du Cercle, qui a probablement elle-même peu ou prou contribué à cette évolution.

[3] Centre de formation créé pour de jeunes adultes par les EIF (Éclaireurs Israélites de France) sous l'impulsion de Robert Gamzon.

[4] À qui nous devons l'idée de donner au cercle le nom du communard marseillais Gaston Crémieux, fusillé en 1871.

Où allons-nous ?

Aujourd'hui, pour dire la vérité, nous nous cherchons. Les questions que nous posions – culturelles et de reconnaissance de la diversité culturelle – sont moins à l'actualité ; elles se sont même un peu effacées au profit d'un retour à un républicanisme national. Nous nous interrogeons dès lors sur la façon dont nous allons évoluer pour faire face aux nouveaux défis. Pour cela, nous ouvrons un certain nombre de chantiers tout en en mettant de côté d'autres, déjà longuement débattus. Nous ne voulons certes pas oublier que le génocide a aussi été un ethnocide, entraînant la perte d'une culture et d'une langue. Nous sommes attachés à la pérennité d'Israël : nous sommes non sionistes mais pas antisionistes. Nous sommes attachés à la laïcité (dont la définition même continue de poser problème) et nous cultivons le pluralisme. Nous récusons les distinctions trop rigides entre sphères publique et privée : l'État ne peut se dérober face à ses responsabilités en termes de protection des cultures et, notamment, des langues dites régionales et minoritaires. Enfin nous sommes en quête d'un projet de société susceptible d'intégrer de façon cohérente des dimensions économiques, sociales et culturelles. Bref, nous sommes et nous nous affirmons à part entière de gauche. ■

Elise Marienstras

Photo Ph. Lazar

Sixième festival des musiques juives de Carpentras

Durant quatre jours, du 31 juillet au 3 août, une suite d'événements musicaux :

❖ Le 31 juillet à 18 h : Kansyonero Sefardi de Marc Amouyal (Grenoble) ;

et à 21h 30 : La Lumbre (Morlaix), Chants et romances de l'exil ;

❖ Le 1er août à 18 h Amaya Dominguez, soprano, chants lyriques de compositeurs juifs ;

et à 21h 30 : Un violon sur les toits de Paris (Richard Schmoucler) ;

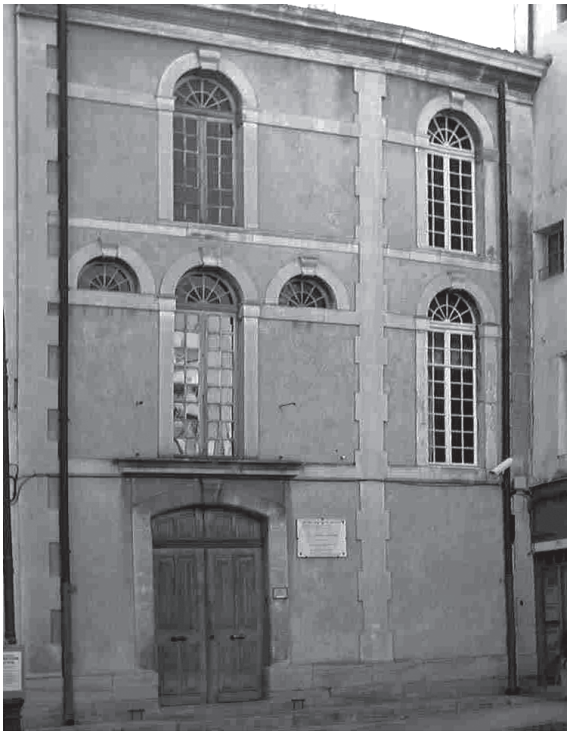
❖ Le 2 août à 18 h : L'ensemble Naguila (Montpellier), chants liturgiques et traditionnels

et à 21h 30 : Hélène Engel (Montréal), chants judéo-comtadins et traditionnels, et Bielka et sa fille Souliko, chants de Russie et d'Europe de l'Est ;

❖ Le 3 août à 18 h : L'ensemble Fuoco e cenere : psaumes de David et sonates ;

et à 21h 30 : Ivry Gitlis en concert exceptionnel.

On se renseigne auprès de l'A.C.I. Synagogue, B.P. 190, 84206 Carpentras Cedex ou encore par téléphone au 04 90 63 39 97.



D.R.

La synagogue de Carpentras

Expositions

Parmi ses nombreuses initiatives, **Le Musée d'art et d'histoire du judaïsme** (MAHJ) organise depuis le 20 juin une exposition consacrée au grand photographe soviétique (et aussi juif) ***Evgueni Khaldei***, mort en 1997. À l'occasion du soixantième anniversaire de la victoire sur le nazisme, une centaine de photos prises pendant la guerre sont présentées au public. L'art de E. Khaldei est tel que ces images, qui devaient glorifier la victorieuse Armée rouge, sont aussi des chefs d'œuvre de tendresse et de poésie. Ce qui ne préservera pas leur auteur d'être victime de l'antisémitisme officiel, tant en 1948 que plus tard, au début des années 70. Et l'Occident ne reconnaîtra son talent que dans les années 90, après la chute du communisme. Une très belle exposition !

Evgueni Khaldei : *Le renne Yasha*

Le monde juif après 1945

Exposition de photographies de la collection du Musée d'art et d'histoire du judaïsme. Elle rassemble les travaux d'une douzaine de photographes depuis 1945. Elle propose un tour d'horizon des communautés juives à travers le monde et un regard sur les cultures vivantes.

Visages 1993-1997

Installation d'Edward Hillel autour d'une quinzaine de portraits photographiques et de témoignages sonores de grands résistants français.

MAHJ : 71 rue du Temple, 75003 Paris. Jusqu'au 4 septembre 2005.

Visages de l'exil 1933-1945

Joseph Breitenbach (Munich 1896-New-York 1984), photographe et homme engagé a illustré par sa vie et son œuvre les étapes du parcours de l'exilé allemand fuyant les persécutions raciales et politiques du régime nazi.

Mémorial de la Shoah : 17 rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris. Jusqu'au 11 septembre 2005.

Artistes d'Europe, Montparnasse déporté

Cette première exposition des peintres et des sculpteurs de Montparnasse déportés (1939-1945), regroupe des œuvres de cent vingt-trois artistes. Beaucoup d'entre eux sont morts dans les camps.
Pour Sylvie Buisson, Conservateur délégué du Musée du Montparnasse « *il fallait tenter de réunir dans cette exposition tous les artistes connus à ce jour comme déportés, de retracer leur vie et de restituer leurs œuvres dans un contexte historique général. La plupart d'entre eux sont juifs, les autres sont connus comme d'exemplaires résistants aux lois de l'État de fait* ». Des photographies, des lettres très émouvantes, souvent illustrées, envoyées par les artistes à leurs familles accompagnent les tableaux, les dessins et les gravures. Elles permettent de mieux connaître ces hommes et ces femmes qui ont fait la gloire de Montparnasse et, comme l'écrit Simone Veil, de « *mesurer la richesse et la diversité artistique dont nous avons été privés à cause de l'entreprise nazie* ». Elle nous fait aussi découvrir des artistes de grand talent, hélas trop peu connus.
Le catalogue de l'exposition, préfacé par Claude Lanzmann, est passionnant. Les biographies de tous les artistes sont accompagnées de photos. Les textes de présentation sont riches et très documentés et les reproductions de grande qualité.

D.R.

L'entrée du Musée du Montparnasse

Musée du Montparnasse : 21 avenue du Maine, 75015 Paris. Jusqu'au 2 octobre 2005.

Les femmes oubliées de Buchenwald

On associe habituellement le camp de Buchenwald à un camp pour hommes. Pourtant des femmes ont été employées comme esclaves, dans des commandos extérieurs de Buchenwald. L'exposition retrace le destin de ces femmes déportées politiques, raciales ou résistantes, issues de toute l'Europe qui, malgré un travail exténuant et la mort omniprésente, ont eu la volonté de s'unir, d'agir et de résister. Bel hommage à ces femmes oubliées.

Mémorial du Maréchal Leclerc de Hautecloque et de la libération de Paris – Musée Jean Moulin : Jardin Atlantique, 23 allée de la deuxième DB (au-dessus de la gare Montparnasse) 75015 Paris. Jusqu'au 30 octobre 2005.

Du refuge au piège – les Juifs dans le Marais

Sous la direction scientifique de Jean-Pierre Azéma cette exposition retrace l'histoire du quartier Saint-Gervais, dans le Marais, depuis le Moyen Age jusqu'à 1945. Une grande place est accordée à la vie du *Pletzl*, ce « Yiddishland » qui accueillit de nombreux immigrés juifs, venus d'Europe de l'Est vers la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Avec la Seconde Guerre mondiale ce refuge devint un piège. Beaucoup d'entre eux furent arrêtés et déportés. Lors de la rentrée scolaire du 1er octobre 1942, seuls quatre élèves juifs se présentèrent à l'école publique des Hospitalières-Saint-Gervais !

Hôtel de Ville de Paris, 5 rue Lobau 75004 Paris. Jusqu'au 13 août 2005.

Concert

Lloïca Czackis (voir page 5) chante dans un concert intitulé ***« Tangele : La pulsation du tango yiddish »***, accompagnée de Juan Lucas Aisemberg à l'alto et de Ivo De Greef au piano.
Ce spectacle aura lieu les samedi 9 et lundi 11 juillet à 21h, ainsi que dimanche 10 juillet à18h au **Théâtre Darius Milhaud**, 80 Allée Darius Milhaud, 75019 Paris.
Réservations : 01 42 01 92 26.

© Stacy Innerst

Lettres des lecteurs

Chers amis,

Quoique assez peu portée sur les pétitions, je me permets de vous en soumettre une sur un sujet qui m'inquiète, et qui nous a sans doute tous mis mal à l'aise.

Vous avez sans doute entendu parler des violences exercées sur les lycéens par des bandes de « cogneurs », terme plus approprié que « casseurs », lors d'une manifestation à Paris, le 8 mars. Difficile d'avoir échappé aux polémiques sur le « racisme anti-blanc », sur le rôle et les responsabilités des uns et des autres, sur les interprétations à donner de ces phénomènes. Beaucoup d'entre nous ont pu se tenir à l'écart de ces polémiques dans l'attente que la justice suive son cours et qu'on puisse alors disposer d'éléments d'analyse fiables.

Le problème est qu'il n'y a pas à ce jour, deux mois et demi après les faits, d'enquête de grande ampleur ; que les lycéens découragés ont peu porté plainte, encore moins témoigné ; que, dans les cas des plaintes, il est quasiment impossible de donner une suite effective (car le droit individualise et donc segmente, pas question de punir collectivement en prenant au hasard un agressé et un agresseur). Bref, l'affaire s'enlise, avec ce résultat que les polémiques se développent à vide, dans le vide de faits avérés, dans le trop-plein de fantasmes et de certitudes dogmatiques.

Quelques groupes plus ou moins formels d'enseignants, parents, journalistes, citoyens inquiets, se sont réunis pour tenter d'échanger leurs informations et réfléchir à des actions. Il en résulte, de la part de gens que j'ai trouvés raisonnables et mesurés, un appel à témoignage et notamment, ce que je me permets de vous recommander, une pétition pour appuyer la demande d'une enquête parlementaire, déposée par un groupe de sénateurs du PS. Ce que vous trouverez sur le lien « enquête sur le 8 mars », où vous sont donnés tous contacts utiles vers le comité de soutien.

D.R.

On est toujours soucieux de ne pas se trouver dans une récupération politicienne qui irait au-delà ou en deçà des buts civiques de vigilance auxquels nous sommes tous sensibles. Néanmoins il me semble que cette demande d'enquête reste très sobre et permet au contraire de sortir des soupçons sans fondement. C'est une démarche que je crois indispensable, ne serait-ce que pour établir un minimum de faits précis : réfléchir sur les enchaînements de causes et envisager des remèdes pragmatiques.

Je m'en voudrais de faire aucunement pression sur votre appréciation des choses, et c'est pourquoi j'ai également copié le lien vers le site de l'émission *Arrêt sur images*, qui renvoie vers presque toute l'information et les débats disponibles dans la presse et sur internet.

Il y a une réflexion (textes, réunions diverses) qui s'élabore, modestement, à laquelle vous êtes chaleureusement conviés.

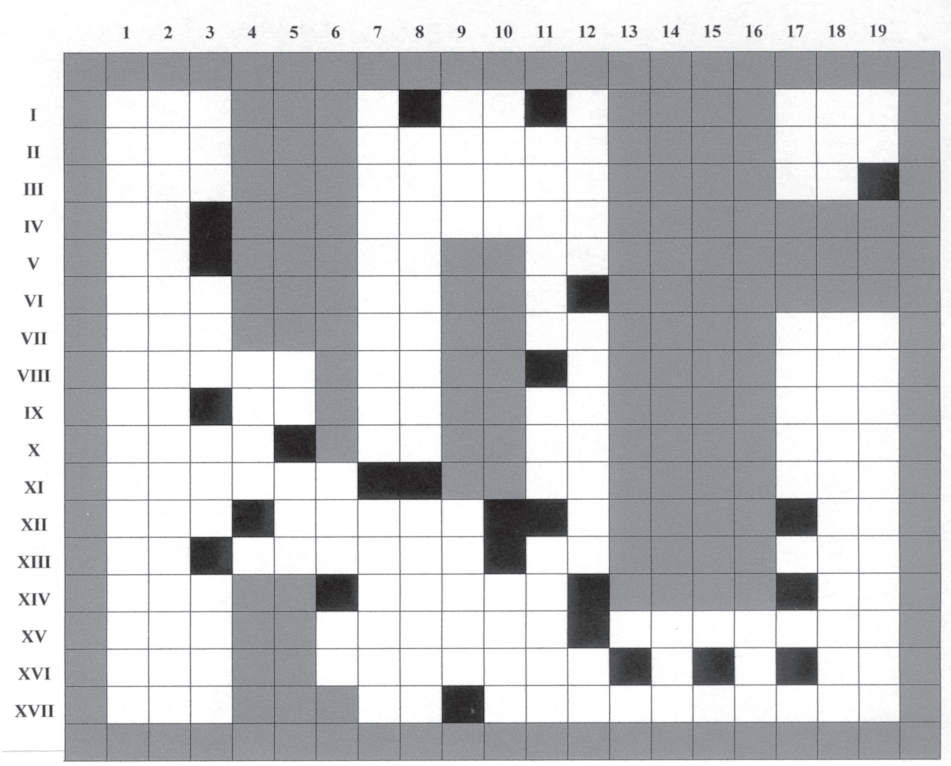
Sophie Ernst

Si vous souhaitez donner suite à cet appel et que vous soyez intéressé(e) par d'autres informations ou textes, n'hésitez pas à me le faire savoir indépendamment de votre soutien à la pétition : Sophie.emma.ernst@wanadoo.fr

D.R.

Hésitations croisées (Noui...)

Philippe Lazar



Horizontalement

I – Conjonction parfois motorisée. Demi-géniteur. Le mauvais choix ?
II – Machin. Disposée comme une voix de gauche. Le bon choix ?
III – Explosif après explosion. Apparences. Base d'une abstention.
IV – Choix espagnol. Surveillait du coin de l'œil.
V – Pour exercer l'élève. Se franchit d'un (bon) pas. Personnel.
VI – Joli mois retourné. Article non moins espagnol.
VII – Précède la mise en boîte. Négation. Lie. Monopole bien au courant.
VIII – Cousin germain du rabbin. Belle des années cinquante. Un demi-siècle.
IX – Personnel. Autre personnel. Bougé dans l'autre sens. Petit-beurre. Censée nous protéger quand on la retourne.
X – Autre parent du rabbi. Personnel. Tête de série. Fait preuve d'audace.
XI – Etre particulièrement complexé. Personnel. Mieux vaut l'avoir à la bouche qu'au pied.
XII – Non, non et non siglé. L'Europe ne saurait aller plus loin. Avant toute exécution.
XIII – Au centre du centre. Elle souffre en ces temps difficiles. Quatorzième grecque. Passe parfois au-dessus de la tête.
XIV – Quand elle est d'une pierre c'est que celle-ci est précieuse. Reproduction. Métal blanc.
XV – Quand il est blanc, il accompagne volontiers la candeur et la probité. Chef ou modèle. Agis si tu votes non selon ceux qui votent oui.
XVI – Le long de la galerie. Doux devenir d'un oiseau islandais. Club phocéen rendu célèbre par les mots croisés.
XVII – Trois fois la Cinquième. Deux fois la Cinquième. Drôle de zigue.

Verticalement

1 – Une loi qui a peine à s'imposer.
2 - Désigne une défiance bien française.
3 – Excitation passagère. Au cœur de la miche. Au cœur de la vie. L'Europe le restera-t-elle ?
4 – Tout petit.
5 – Article inversé. Indésirable sur le corps comme sur la tête.
6 – A tous mais en sens opposé. Au centre d'une épée.
7 – Procédure hasardeuse. Pour faire plus vite le tour.
8 – Danger contemporain majeur. S'il est bon, méfiez-vous de lui !
9 – Soumettre la Constitution européenne au référendum en était un. Maladie ulcérante.
10 – Dota de moyens de défense. Composante réputée vivifiante de l'air marin.
11 – Ebranlement tellurique ou sociétal. Pas nécessairement approuvés. Le plus lourd parmi les rares.
12 – Habit politiquement inversible. Vague et très destructeur. Négation.
14 – Dune ou élément de travail.
16 – Les premières lettres d'un roman.
17 – Accord. A la pointe de l'épée.
18 – Désaccord. Ce qu'à l'évidence Chirac aurait dû décider le 30 mai.
19 – Doublé, il devint symbole de la politique économique mitterrandienne du second septennat. Base incontournable de l'Europe de demain.

Le Cercle Gaston-Crémieux

Un cercle vit par ses réunions plénières mais aussi, et de façon essentielle, par l'activité de ses groupes de travail.

La commission socio-historique, qui se penche sur l'histoire des Juifs en Europe au cours du deuxième millénaire, a recadré ses objectifs dans une perspective à la fois ambitieuse et – du moins nous l'espérons ? – réaliste. Il ne peut naturellement s'agir de reprendre dans le détail, en les relisant à notre façon, tous les faits marquants de cette longue période historique. Il ne s'agit pas non plus de traiter de manière « professionnelle » telle ou telle fraction de cette histoire, comme si nous étions, nous-mêmes, des historiens ou des sociologues spécialisés. Ce que nous souhaitons – et ce qui mobilise le groupe – est d'abord d'établir une sorte de *plan-masse*, comme disent les architectes, de l'implantation des Juifs en Europe et de leurs principaux mouvements au cours dudit millénaire. Et cela pour que nos futurs lecteurs aient les idées aussi claires que possible sur ce que fut cette toile de fond. Puis, sur ce fond de tableau, nous replacerons quelques périodes, quelques faits ou quelques personnages marquants, de façon à illustrer aussi concrètement que possible les moments d'histoire ou de vie collective sur lesquels nous voudrions nous pencher de façon plus approfondie.

Ce faisant, il ne s'agit pas de nous livrer à des approches qui ne seraient pas de notre compétence. Mais en revanche ce que nous pouvons parfaitement faire est de conseiller nos lecteurs dans des choix d'ouvrages à lire avec attention ou simplement à consulter. Nous nous placerons en d'autres termes dans une perspective que l'on peut qualifier d'anthologique, en bonne harmonie avec les travaux de la commission suivante.

La commission « Écrits juifs, cultures juives : une anthologie » a, elle aussi, précisé son champ d'intervention. Le projet vise à réunir en un ou deux volumes un ensemble de *textes témoins* de l'évolution – textes fondateurs, continuité, ruptures – de la ou des cultures juives après l'essaimage des Juifs dans diverses parties du Moyen–Orient, du Maghreb et d'Europe, suivi de migrations vers le Nouveau Monde, l'Afrique, l'Inde, etc.
Le travail est, pour commencer, empirique en ce qui concerne la méthode de classement et les critères de choix des auteurs et textes. Ceux-ci seront répartis à l'intérieur d'un cadre préétabli mais susceptible de changements ultérieurs. La première approche se veut à la fois *thématique et chronologique*. Certains thèmes présentent une permanence à travers toute l'histoire, d'autres sont liés à une étape historique. Il faudra donc structurer l'ensemble en tenant compte de cette double contrainte. La recherche consistera en premier lieu à réunir les matériaux qui permettent de faire l'articulation entre l'être juif et son ancrage dans l'histoire. Les textes seront de différents genres : philosophiques, mythiques, historiques, littéraires, poétiques.

La commission « Réflexions sur la Gauche » est en passe d'achever une première phase de ses travaux. La brochure qu'elle prépare sera sans doute diffusée avec le numéro 36 de *Diasporiques*, en décembre 2005. Le résultat des scrutins référendaires du 29 mai en France et du 1er juin aux Pays-Bas vont sans doute nous inciter à reprendre ses travaux à la rentrée en vue de contribuer aux réflexions relatives à la construction européenne dans le nouveau contexte politique ainsi engendré. Les conclusions auxquelles nous étions d'ores et déjà parvenus quant à la nécessité de mieux tenir compte des dimensions culturelles des pays et peuples européens prendront sans doute toute leur valeur dans cette perspective.

Rappelons enfin que après la publication par *Diasporiques* de deux contributions à notre réflexion en vue d'éclairer notre choix du 29 mai – l'une en faveur du non, l'autre en faveur du oui –, le Cercle a organisé, quelques jours avant le scrutin, un ***dîner-débat*** autour de ***Philippe Herzog***, qui a réuni une cinquantaine de participants et nous a permis de derniers et passionnants échanges contradictoires autour de notre brillant invité.

Vous trouverez dans le prochain numéro de *Diasporiques* des informations de tous ordres sur la fête des Cabanes (Souccoth). D'ici là, trompez votre impatience, lisez et offrez *Temps juif, lecture laïque,* Une publication du Cercle Gaston-Crémieux, Ed. Liana Levi, Paris, 1995, 180 p. 15 euros.

Rappel : Le Cercle Gaston-Crémieux, du nom d'un Communard marseillais fusillé en 1871, a été créé en 1967 par un groupe d'intellectuels de gauche : J. Huppert, G. Isotti-Rosowsky, C. Lanzmann, P. Lazar, J. Lebar, R. Marienstras, L. Poliakov, O. Rosowsky, R. Thalmann, P. Vidal-Naquet et R. Visocékas. Il regroupe des Juifs et des non-juifs désireux d'affirmer la légitimité d'une existence juive diasporique en dehors de la synagogue et du sionisme. Il agit de diverses façons : ateliers, réunions-débats, communiqués de presse, etc. et il a créé la revue trimestrielle *Diasporiques*.

Pour tout renseignement sur le Cercle Gaston-Crémieux et son fonctionnement ainsi que pour une éventuelle adhésion, s'adresser à son secrétaire Georges Wajs, 69, avenue Danielle Casanova, 94200 Vitry-sur-Seine ou par courriel adressé à :

postmaster@cercle-gaston-cremieux.org

Le site Web du Cercle :
www.cercle-gaston-cremieux.org